This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730200 4

MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT

AU SPIELBERG.

TOME PREMIER.

OUVRAGES DE H. ARNAUD

(Mme CHARLES REYBAUD).

Sous presse pour paraître le 20 octobre.

ESPAGNOLES ET FRANÇAISES,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Troisième édition des

AVENTURES D'UN RENÉGAT,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Troisième édition du

CHATEAU DE SAINT-GERMAIN,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Troisième édition de

PIERRE,

Deux vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Deuxième édition de

DEUX A DEUX,

2 vol. in-8. — Prix : 15 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
Rue Racine, 4, place de l'Odéon.

MÉMOIRES

D'UN

PRISONNIER D'ÉTAT

AU SPIELBERG,

PAR A. ANDRYANE,

COMPAGNON DE CAPTIVITÉ DE L'ILLUSTRE

COMTE CONFALONIERI.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DU PRINCE ROYAL,

PLACE DU PALAIS-ROYAL.

M CCC XXXVII.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
817564 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1936 L

A LA MÉMOIRE

DE

LA COMTESSE

TERESA GONFALONIERI,

MARTYRE DE L'AMOUR CONJUGAL,

CONSTANT OBJET DE L'ADMIRATION,

DES REGRETS,

ET

DE LA RECONNAISSANCE

DE CELUI

DONT ELLE SAUVA LES JOURS.

ALEXANDRE ANDRYANE.

796

35X032

AVANT-PROPOS.

Si j'ai tardé jusqu'à ce jour à publier ces Mémoires écrits en 1834, deux ans après mon retour dans ma patrie, c'est que le plus saint, le plus sacré des devoirs m'en faisait une loi.

Aussi longtemps que mes compa-

gnons d'infortune gémissaient dans les prisons du Spielberg, et que celui surtout dont la fraternelle amitié fut pour moi une compensation à tant d'années de douleurs, était encore au pouvoir du gouvernement autrichien, je devais attendre et me taire, pour ne pas aggraver leur destinée déjà si cruelle.

Mais dès que j'eus appris qu'après quinze ans d'une affreuse captivité, l'Amérique les avait tous reçus comme *exilés* sur sa terre hospitalière, et qu'elle avait payé son juste tribut d'admiration au comte Confalonieri, à cet homme héroïque qui fut si grand dans ses adversités, je pus enfin laisser parler mon cœur plein de joie de sa récente déli-

vrance et rendre un éclatant témoignage à la vérité en faisant imprimer mes Mémoires.

Cette joie de le savoir libre devint plus vive encore par la certitude que bientôt il serait en France où il était sûr de trouver, plus qu'ailleurs, l'hospitalité et le repos après tant d'infortunes! Il vint.... mais qu'ils furent courts hélas! les moments d'une réunion si désirée! Huit jours après qu'il eut touché le sol de la France, Confalonieri reçut l'ordre de s'en éloigner.... emportant avec lui tous mes rêves de bonheur et me laissant au cœur une de ces douleurs que les consolations humaines ne pourraient adoucir si je n'avais l'espoir que le coup inattendu

qui nous a si cruellement frappés, ne saurait être de longue durée.

Puissent mes concitoyens accueillir avec intérêt le consciencieux récit des longs malheurs qui naguères, et tout récemment encore, excitèrent en France de si nombreuses et si honorables sympathies !

5 octobre 1837.

1834.

Pourquoi n'écrivez-vous pas vos Mémoires? me demandait souvent un de ces amis de cœur, que Dieu n'accorde qu'une fois et qu'il m'avait fait retrouver au retour de ma longue captivité. Pourquoi toujours différer à nous faire connaître plus intimement, plus complétement en-

core, une époque de votre vie, qui doit, en excitant vivement notre intérêt, en touchant profondément notre cœur, reporter nos pensées vers cette Providence miséricordieuse, qui n'a pas voulu sans doute que vous fussiez seul à profiter des leçons d'une grande adversité?

Et je lui répondais : — Ah! laissez-moi goûter en paix le bonheur si doux que je n'espérais plus, de passer au milieu des miens, des heures, des journées entières dans de tendres épanchements qui me consolent et me raniment! Ah! laissez-moi, quand le désir m'en vient au cœur, quand je me sens à l'étroit dans les murs qui m'entou-

rent, laissez-moi jouir à mon gré d'une liberté si longtemps attendue, en allant tout le jour porter mes pas dans nos forêts, sur nos collines, où tout pour moi est souvenir, où le vieil arbre que je retrouve est un ami, où l'oiseau qui gazouille semble chanter ma délivrance, où le soleil que je ne croyais plus revoir m'éclaire et m'échauffe comme s'il n'était aux cieux que pour moi, comme s'il voulait, par ses douces et vivifiantes clartés, me faire oublier de longues années de ténèbres.

Ah! laissez-moi quand l'astre bienfaisant ne brille plus, que l'horizon est sombre, qu'il pleut, et que hélas! je ne puis

errer dans la campagne, laissez-moi long-temps encore rajeunir mes idées, retremper mon esprit par l'attachante lecture de ces ouvrages d'élite, que les hommes ont produits depuis quinze ans, tandis que moi, pauvre captif privé de toute occupation, privé de livres, je sentais avec désespoir mes facultés s'affaiblir et mes pensées s'éteindre sous la mortelle influence de l'horrible prison d'où je n'espérais plus sortir.

Et cet homme si bon, si tendre, si indulgent, qui lisait dans mon âme, qui voyait sur mes traits l'empreinte profonde d'une affreuse captivité, disait : Venez,

ami, allons gagner de la vie, allons faire du bonheur; c'est là, je le sens, ce qu'il faut vous donner avant tout; c'est là le but qu'il faut atteindre avant de retracer la déplorable histoire des terribles épreuves auxquelles Dieu vous avait destiné.

Si j'entreprends enfin aujourd'hui le long récit d'une infortune de dix années, c'est qu'ils m'ont dit, ceux qui m'estiment, ceux qui m'aiment, ceux qui avaient pleuré ma perte et se sont réjouis de mon salut, qu'en tardant davantage, mes souvenirs pourraient se décolorer, et que la dette du cœur que j'avais à payer ne le serait pas aussi pleinement qu'à cette heure, où les événements sont encore si présents à ma mémoire.

Alors j'ai cédé, je suis sorti de ce vague d'esprit, de cette atonie intellectuelle, qui sont devenus le premier besoin de celui que la souffrance a longtemps visité dans le silence du cachot.... Alors j'ai pris la plume pour raconter dans la candeur de mon âme ce que j'ai vu, ce que j'ai supporté depuis l'instant où les verroux de la prison de Milan se tirèrent sur moi, jusqu'à l'heure où les portes du Spielberg s'ouvrirent enfin à la voix de celle qui fut dans mon malheur la *Providenza mia salvatrice*, à cette sœur si dévouée qui avait travaillé pendant dix ans entiers pour obtenir ma délivrance.

Aucune influence du passé ne viendra, je l'espère, altérer le langage de modéra-

tion et de consciencieuse vérité que je me suis proposé de tenir. Quoique mes maux me soient venus des hommes, je n'ai dans le cœur ni amertume, ni fiel, ni désir de vengeance : l'adversité, quand elle est noble, grande et de longue durée, quand elle a été soutenue avec résignation et fermeté, n'aigrit et n'exaspère que les âmes qui, dans le malheur, n'ont pas su remonter à une source plus haute et plus pure que celle de la volonté humaine.

Ce que j'ai perdu, ce que j'ai souffert pour la cause que j'avais embrassée si ardemment, Dieu seul l'a voulu, Dieu seul le sait !..... Et lui seul peut me récompen-

ser ici-bas des sacrifices que je me suis imposés pour elle.

Sans repentir d'un passé que je ne regrette que pour les pleurs qu'il a coûtés à ceux qui me sont chers, c'est entre les mains de Dieu que je remets mon avenir; c'est en sa bonté que mon espoir se fonde pour me réunir enfin au compagnon de ma captivité qui gémit encore dans les fers; à cet ami des jours mauvais qui m'a sauvé plus que la vie, à ce frère de souffrances qui m'apprit à être plus fort que le malheur; à cet homme de cœur et de tête dont le douloureux souvenir est toujours là, présent à ma pensée, pour m'empêcher de

goûter en paix les douceurs d'une liberté inespérée qui ne sera pleine et entière qu'alors que je pourrai me dire : Lui aussi il est libre, que le nom de Dieu soit béni !

I.

Destiné sous l'empire à l'état militaire, j'entrai de bonne heure au service et j'y étais depuis quelque temps, lorsque les événements de 1814 et de 1815 me forcèrent à renoncer à la carrière des armes que j'avais embrassée avec tant d'ardeur et d'espérance!... Libre désormais de mon temps et de ma personne, il m'était difficile d'échapper aux dangers que devait rencontrer à Paris un jeune homme de dix-huit ans, dont le père jouissait d'une fortune considérable, et dont l'éducation première, ainsi que cela avait lieu alors, avait été trop spécialement dirigée vers l'école de bataillon, pour qu'il pût de suite se livrer à de nouvelles études, ou s'adonner à des occupations utiles qui le missent à l'abri des périls de l'oisiveté, de la

fougue des passions et des séductions de l'amour-propre. Je m'abandonnai donc aveuglément et sans réserve pendant quelques années aux dangereux plaisirs qui s'offrent en foule à Paris, à celui qui, comme moi à cette époque, a de l'or pour satisfaire les goûts les plus ruineux, et un excès de jeunesse et de vie pour soutenir les folies de tout genre que l'exemple suggère, et que la vanité nous porte sans cesse à outrepasser. Je devins un jeune homme à la mode, que l'on citait pour sa mise, pour ses chevaux, pour son jeu et ses extravagances; déplorable réputation dont je jouissais sans être heureux, et que je m'efforçais de mériter chaque jour davantage, quoiqu'il y eût dans mon cœur une secrète honte d'user ainsi ma vie, tandis qu'autour de moi plus d'un compagnon d'armes, jaloux de ne pas rester au-dessous de la studieuse jeunesse de l'époque, refaisait avec zèle et persévérance son éducation négligée; tandis que je voyais de toutes parts se développer et grandir les intelligences sous le double aiguillon de la lutte politique, chaque jour plus fortement engagée entre les partisans du pouvoir absolu et les amis des institutions libérales, et de ce besoin de célébrité qui, ne pouvant plus être satisfait sur les champs de bataille, cherchait à remplacer les brillants succès du courage par les distinctions de l'esprit. Esclave de l'habitude et de la vanité, plutôt que des creuses jouissances que je commençais à prendre en dégoût, j'allais, j'allais toujours,...

quand une circonstance fortuite vint m'arrêter tout à coup sur la pente fatale où m'entraînait cette vie d'oisiveté et de désordre, en me faisant enfin prêter l'oreille aux sages conseils d'une sœur qui était pour moi une seconde mère, et ne cessait de gémir sur mes erreurs... Alors mes yeux commencèrent à s'ouvrir, alors je rougis de mon ignorance, de ma nullité; et, pleurant des jours, hélas! si follement perdus, je résolus de quitter pour longtemps cette ville de perdition, où j'aurais en vain tenté d'entreprendre avec fruit la régénération morale et intellectuelle qui devait me réhabiliter à mes propres yeux et à ceux des personnes respectables dont j'ambitionnais les suffrages et l'estime. Sans être retenu ni par la fausse honte d'abandonner ainsi les compagnons de ma joyeuse vie, ni par la séduisante image des enivrants plaisirs, des douces voluptés qui me criaient comme à saint Augustin : Tu veux donc nous quitter? ni par les regrets de me séparer de mon vieux père, de ma famille, je m'éloignai de Paris, je partis pour le midi de la France, que je voulais parcourir avant de me rendre à Genève, où j'arrivai dans le courant de janvier 1820.

Là, je me mis à l'œuvre, et, profitant des ressources littéraires et scientifiques que cette ville de savants offre à ceux qui veulent véritablement s'instruire, je me fis étudiant; je pris des leçons, je suivis des cours, je m'enfonçai dans les livres, je me clouai sur mon pupitre

des journées, des semaines, des années entières, triomphant de mon inaptitude au travail, de mes découragements momentanés, de l'inconstance même de mon caractère ; par une force de volonté qui devenait plus tenace, plus opiniâtre, à mesure que le champ des connaissances à acquérir s'étendait devant moi, et que les difficultés à vaincre, pour atteindre le but que je m'étais proposé, se présentaient plus clairement à mes yeux. Siéger un jour avec distinction, avec honneur, sur les mêmes bancs où brillaient alors de tant d'éclat les Benjamin Constant, les Foy, les Manuel; marcher sur les traces de ces dignes représentants du parti national, tel était le but élevé dont mon inexpérience doit faire excuser la présomption, mais qui souriait avec tant d'attrait, tant de grandeur à ma jeune ambition, que je me sentais capable des plus constants efforts pour y parvenir. Dix ans de travail et de privations me paraissaient une légère épreuve, un facile apprentissage pour accomplir une tâche à laquelle je voulais désormais consacrer tout ce que Dieu m'avait donné d'intelligence et de moyens. Je me livrai donc tout entier aux études sérieuses, aux sciences, à la littérature ; je vécus dans la retraite la plus sévère, dans la simplicité la plus grande, dans l'économie la plus exemplaire : la chambre que j'occupais était si modeste, mes repas quotidiens si sobres, mes besoins si restreints, que je dépensais à peine en un an à Genève ce que je prodiguais en quinze jours à Paris ; et pourtant cette mesquine

existence d'écolier, qui contrastait à un si haut degré avec la vie de luxe du fashionnable de la capitale, était à chaque instant pour moi une source de jouissances nouvelles, de plaisirs inconnus, qui me faisaient bénir l'heure où, grâces aux avis de ma sœur, j'avais pris enfin la résolution de me retirer d'un monde corrupteur qui m'énervait et le corps et l'esprit, pour venir dans la solitude, en dépouillant le vieil homme, reconquérir l'estime de moi-même, et l'encourageant espoir d'être un jour compté parmi les citoyens vertueux dont le nom est aussi cher à l'humanité que glorieux à la patrie.

Bientôt cette vie studieuse et toute d'ordre, eut pour moi tant de charmes, qu'aucun sacrifice ne m'eût coûté pour la continuer, et que rien n'aurait pu sérieusement m'en distraire, si les événements politiques, qui agitaient alors la France, l'Espagne et l'Italie, n'étaient venus exciter vivement mon intérêt et ma sympathie; comment, en effet, aurais-je pu rester spectateur impassible de la lutte mortelle de la sainte-alliance contre le libéralisme, moi qui me préparais avec conscience, avec ardeur, à défendre les droits et les libertés qu'on attaquait avec tant d'acharnement? comment serais-je resté insensible aux funestes échecs qu'éprouvait en tous lieux la cause libérale, et n'aurais-je pas réuni mes faibles efforts à ceux des véritables partisans du système constitutionnel, tant pour résister aux empiétements toujours renaissants de l'absolutisme, que pour modifier un

ordre de choses qui ne tendait à rien moins, à mes yeux, qu'à l'asservissement complet et définitif des nations européennes. Ce qui se passait alors en France, la loi du double vote pour les élections, les mesures restrictives de la presse, de la liberté individuelle, l'arrogance du parti ultrà-royaliste, son désir manifeste d'abolir les institutions nouvelles, tout n'était-il pas bien fait pour exalter une tête ardente, et m'engager à coopérer, autant qu'il était en moi, aux tentatives des libéraux, qui se voyaient réduits désormais à conquérir par la force ce qu'ils désespéraient d'obtenir par les voies légales? Quelle merveille donc que, malgré mon amour pour la retraite et pour mes livres, j'aie prêté l'oreille aux propositions qui me furent adressées, de faire partie des associations qui couvraient à cette époque le sol de la France, et que j'aie sacrifié quelques-unes de mes précieuses journées pour aller travailler à ce que je croyais être alors le bien et le salut de mon pays?

Plein d'enthousiasme pour la grande cause de la liberté et de vénération pour ses véritables défenseurs, j'avais appris à connaître et admirer un de ses plus dévoués partisans dans la personne de Michel-Angelo Buonarotti, vieillard à cheveux blancs, républicain indomptable, que les persécutions, que l'adversité, ne purent jamais abattre ni changer, et qui, fier de son indépendance, gagnait sa vie à Genève à donner des leçons de musique et d'italien. C'est auprès de ce moderne Procida, dont l'existence en-

tière n'avait été qu'un continuel sacrifice à ses convictions politiques, que je connus tout ce que peuvent, même dans une position *inférieure*, pour accomplir de grands desseins, une énergique volonté, une persévérance de tous les instants, une invariabilité à toute épreuve dans les mêmes désirs, dans le même but; c'est en cherchant à imiter son abnégation, son désintéressement, sa constance, que je parvins à me mettre de plus en plus au-dessus des besoins factices du monde et de la vanité. Je me crus donc honoré quand il me proposa de m'initier à une société nombreuse de bons patriotes, qui travaillait avec zèle à assurer le triomphe des libertés publiques, sans acception de pays et de religion.

Quoique je fusse loin de partager ses opinions ultrà-démocratiques, et malgré mon esprit d'indépendance, je fus soumis dès lors à son influence, soit que je fusse subjugué par l'ascendant de son caractère, soit que le mystère dont il s'entourait, en parlant à mon imagination, lui donnât à mes yeux quelque chose d'extraordinaire et de supérieur qui me faisait l'écouter comme le génie de la liberté. Je pris part à Genève à des réunions où des hommes graves de tous les rangs discutaient avec talent et profondeur les plus hautes questions politiques, et où l'on s'efforçait de combiner les moyens les plus capables d'étendre en France et dans toute l'Europe les ramifications d'une société dont nous étions le centre, et qui comptait

déjà dans son sein un grand nombre de personnages marquants. Je fus chargé de plusieurs missions importantes sur lesquelles on fondait de grandes espérances, mais qui demeurèrent infructueuses, parce qu'il y avait alors en France (1822) trop de désunion dans les différents partis contraires aux Bourbons, trop de désorganisation dans la machine conspiratrice par suite des malheureuses affaires de Béfort, de Saumur, de La Rochelle, etc., pour que l'on pût rassembler de nouveau dans un même faisceau et employer avec succès pour le même but, tant d'éléments divers, tant d'hommes à vues divergentes, qui ne s'étaient trouvés momentanément unis que dans l'espoir de renverser sous leurs communs efforts un ordre de choses contraire à leurs principes et surtout à leurs intérêts.... C'est ce dont je me convainquis dans plusieurs assemblées générales des départements de l'Est de la France, où l'on m'avait envoyé de Genève pour tâcher de rétablir dans les projets et les opérations cet accord fondamental, cette unité d'actions, cette concentration de force et de vouloir, sans lesquelles on ne saurait arriver à aucun résultat satisfaisant, en politique comme en conspiration. C'est ce qui me fit renoncer à m'occuper désormais des affaires de France, où tout était loin d'aller suïvant mes désirs, il est vrai, mais où l'esprit public faisait chaque jour de nouveaux progrès, mais où le régime constitutionnel jetait de profondes racines, et où l'on pouvait croire que les lumières étaient assez

généralement répandues pour réagir avec succès contre les rétrogradations du pouvoir, et faire triompher à la longue la cause libérale par les moyens légaux qui restaient encore, et sans avoir recours à ces partis extrêmes, à ces appels à main armée, qui réussissent si rarement, et font peser une si grande responsabilité sur la tête de ceux qui les emploient, quand le joug qu'on veut secouer n'est pas un joug de fer, et quand les gouvernants ne sont pas étrangers.

J'avais foi en l'avenir de la France, parce qu'à côté du républicanisme exalté des anciens révolutionnaires, du libéralisme improvisé des partisans de l'empire, et du constitutionalisme éphémère des mécontents de toute espèce, j'avais vu poindre, au milieu de l'agitation des complots et des débats des sociétés secrètes, le patriotisme intelligent d'une génération nouvelle, d'une jeunesse consciencieuse, réfléchie, dévouée, qui se préparait, par l'étude et la méditation, à servir un jour son pays par la parole et par la plume, à lui gagner peu à peu les libertés et les institutions auxquelles il avait droit, comme elle s'était efforcée de les lui conquérir tout d'un coup par les conspirations et par les armes.

Ce parti, qui ne précipitait rien, me semblant plus sensé, je résolus donc d'éviter à l'avenir de me mêler des complots qui se tramaient encore en France; je me décidai même, autant pour ne pas succomber à la tentation que pour continuer

en paix mes études, à passer un ou deux ans en Italie, pour en connaître à fond les arts et la littérature. C'est alors que Buonarotti, apprenant mon projet de voyage et de séjour à Florence, conçut l'idée de me charger d'une mission secrète pour cet intéressant pays; il m'en parla, et j'acceptai avec joie..... Travailler au rétablissement de l'indépendance italienne, à la conquête de ses libertés, était à mes yeux une noble et sainte tâche que j'entreprenais avec d'autant plus d'empressement, que, vivant depuis longtemps à Genève au milieu des exilés italiens, j'avais appris, en les connaissant mieux, à les plaindre, à les aimer, et m'identifier à leur cause..... Je me réjouissais de pouvoir enfin leur prouver ma vive sympathie, plus efficacement que par des paroles. L'Italie!.... Ah! comme mon cœur s'énorgueillissait à la pensée que j'allais me dévouer pour sa délivrance.... Comme j'étais fier du choix qu'on avait fait de moi, pour aller ranimer le courage de ceux qui gémissaient sous le joug étranger, et pour réorganiser les patriotiques associations qui avaient si puissamment contribué aux révolutions de Naples et de Piémont; associations qui devaient, on s'en flattait du moins, maintenir en Italie le désir et l'espoir de la nationalité. Avec quelle ardeur je me livrais aux études nécessaires pour m'initier plus encore à l'histoire d'un pays dont je parlais déjà la langue avec facilité, et dont il me semblait que j'étais moi-même banni, tant j'avais fraternisé

avec ses proscrits, tant je regrettais de n'avoir pas versé mon sang pour son indépendance au moment des événements de 1821. Toutes mes pensées se reportèrent alors sur cette aventureuse entreprise qui me parlait au cœur autant qu'à l'imagination. J'eus, quand il en fut temps, de longues conférences avec Buonarotti et plusieurs autres Italiens : je recueillis d'eux les renseignements nécessaires, je fus mis au courant de tout ce qui s'était fait avant 1821 dans les différentes provinces et villes de la Péninsule; on me donna les noms des personnages les plus marquants qui avaient pris une part active aux mouvements révolutionnaires, soit qu'ils eussent déjà fait partie des sociétés secrètes, soit qu'ils fussent propres à y être agrégés; on me promit de leur écrire d'avance pour leur annoncer mon arrivée; rien enfin ne me semblait avoir été négligé pour assurer le succès de ma mission, sur laquelle nous étions parfaitement d'accord, à l'exception toutefois d'une quantité considérable de pièces, tels que statuts, diplômes, chiffres, dont Buonarotti voulait à toute force me charger, tandis que je les refusais comme inutiles et dangereux. Il fallut cependant céder à ses instances, et entasser dans un grand portefeuille cette liasse de papiers de tout genre, auxquels s'adjoignirent de nombreuses lettres de recommandation, dont une était adressée par Buonarotti, à son frère, avocat à Florence; seulement il fut convenu que je ne serais point porteur de ces

documents en passant la frontière d'Italie, et qu'un de nos affidés me les ferait tenir dans la première ville du Piémont ou de la Lombardie, dans laquelle je m'arrêterais.

Telles furent les circonstances, telle fut l'occasion qui m'entraînèrent à donner accidentellement à un voyage, qui ne devait être que d'agrément et d'études, un but secret et politique. Jamais missionnaire ne se prépara avec plus de conviction et de zèle à aller prêcher le nom de Jésus-Christ aux peuples idolâtres, que je ne me préparai moi-même à ranimer dans les cœurs italiens l'amour de l'indépendance et la haine de l'étranger. Pour remplir dignement ce périlleux apostolat, pour que les fruits qu'il devait porter fussent utiles et durables, j'aurais donné mes biens, j'aurais donné ma vie.... Heureux de pouvoir me dire en mourant que j'avais contribué par mon dévouement à hâter de quelques jours, de quelques heures, le moment de la délivrance d'un peuple dont j'avais toujours pleuré l'asservissement et maudit les oppresseurs!.... Si l'on me demande aujourd'hui sous quel aspect je considère la mission dangereuse que j'allais accomplir, je répondrai qu'en aucun temps, en aucune circonstance, captif ou libre, plein de jeunesse et d'exaltation, ou mûri par la souffrance et les réflexions, je ne me suis repenti de l'avoir acceptée;.... je répondrai que la catastrophe qui m'a été si funeste, n'a jamais influé sur la manière dont je devais l'envisager, parce que j'ai

toujours considéré la participation aux efforts d'un peuple asservi pour secouer le joug de l'étranger, comme une œuvre de justice, comme un hommage rendu au principe fondamental, sur lequel reposent l'existence et le bonheur de toute société,.... celui de l'indépendance nationale; et malheur à moi si je n'eusse pas été convaincu de m'être sacrifié pour une bonne et juste cause! Comment alors aurai-je pu supporter avec fermeté et dignité l'épreuve si longue et si difficile de dix années de captivité et de continuels tourments! Quant à l'opportunité, quant à la réussite de cette mission qui m'a coûté si cher, et dont j'attendais, hélas! des résultats si différents, je dirai avec la même franchise, que si mes espérances de succès étaient exagérées, elles n'étaient pas cependant, en apparence, si dénuées de fondement, qu'il faille aujourd'hui traiter d'imprudence et de folie une entreprise que les événements antérieurs et les circonstances du jour avaient amenée et déterminée. Peut-être me comprendra-t-on mieux lorsque j'aurai exposé en peu de mots quels étaient et nos projets et les moyens qui se présentaient à nous pour les mettre à exécution.

Le libéralisme et l'absolutisme s'étaient, depuis 1815, mesurés corps à corps; et quoique la lutte ne fût pas terminée à la fin de 1822, quoique l'Espagne constitutionnelle fût encore sur pied, que l'insurrection grecque fût dans tout son essor, il était facile de prévoir que

les derniers coups, que le congrès de Véronne se préparait à porter aux institutions constitutionnelles allaient décider pour longtemps du sort des libertés européennes. Tous les efforts des libéraux se concentrèrent donc pour gagner au drapeau tricolore les soldats qui devaient marcher contre le gouvernement des cortès. D'un autre côté, il était important, dans le cas où l'intervention française dans les affaires d'Espagne ferait éclater une conflagration générale, de pouvoir trouver chez les autres nations quelque adhérence, quelque coopération au moment où la lutte serait le plus vivement engagée. C'est dans ce but que d'habiles et nombreux émissaires furent envoyés à cette époque en Allemagne, en Pologne, et jusqu'en Russie, pour donner une vigueur nouvelle aux sociétés secrètes; c'est dans ce but que je fus choisi pour opérer en Italie, et que je me chargeai, sous le canon même du congrès de Véronne, d'aller dans ce malheureux pays rattacher les anciens fils des conspirations, que les faciles victoires des Autrichiens avaient presque entièrement rompus, et m'enquérir des ressources insurrectionnelles que présentaient chaque province, chaque ville, afin de diriger tous les efforts du parti de l'indépendance vers le point où il y aurait le plus de probabilité d'opérer un mouvement important au moment décisif. Ce n'etait pas une tâche facile, je ne l'ignorais pas; mais j'étais jeune, plein de confiance dans mon étoile, et cette tâche avait alors à mes yeux

d'autant plus d'attrait, qu'elle présentait plus de périls et de difficultés à surmonter. Il me semblait beau et digne d'un cœur vraiment patriote, de travailler à rallumer le feu sacré de la liberté dans un pays où les souverains alliés tenaient encore leur congrès pour mettre le dernier sceau à leurs projets liberticides. Au lieu de m'effrayer de leur puissance, de leurs gigantesques moyens de répression, je sentais croître en moi l'audace et la résolution. Plus l'entreprise était hardie, plus je me disais qu'il serait glorieux de la mener à bien, plus je comptais sur mon habileté, sur mon courage, sur ma persévérance pour en sortir à mon honneur et à l'avantage des principes sacrés et inaliénables que je défendais. C'était là de la présomption, de la témérité, je ne le nierai point; mais la cause en était si respectable, qu'aujourd'hui même, encore tout brisé que je suis par la captivité, j'oublie l'erreur de l'inexpérience pour ne considérer que le but du dévouement.

Le désir si naturel à tous les proscrits d'abréger le terme de leur exil, l'exagération dans laquelle ils tombent si facilement sur les moyens de faire triompher leur cause, joints à l'esprit de prosélytisme qui animait avant tout Buonarotti pour les sociétés secrètes, ne leur permirent pas malheureusement de me donner des renseignements bien exacts sur la situation politique de l'Italie : ils ne me prévinrent donc point assez de la crainte et de l'abattement qui s'étaient emparés des patriotes

italiens depuis les désastres des révolutions de Naples et de Piémont; j'ignorais aussi qu'à Milan comme à Florence, qu'à Turin comme à Modène, les carbonari, bien loin de penser à conspirer, ne songeaient qu'à détourner d'eux jusqu'au moindre soupçon pour se soustraire aux peines cruelles que tous les gouvernements de l'Italie, sous l'influence de l'Autriche et à son exemple, avaient décrétées et décrétaient encore chaque jour contre tout ce qui avait appartenu aux associations nationales ou en ferait partie à l'avenir. Je ne savais pas non plus que la police autrichienne exerçait une telle surveillance dans toute la Péninsule, et y avait établi un tel système de délations, que les partisans de l'indépendance y vivaient dans un état de perpétuelle défiance, et se tenaient sur leur garde contre toute espèce de provocation. J'étais sur tout cela dans une illusion presque complète; si l'on se dit en outre qu'on m'avait assuré que les carbonari et leurs adhérents étaient nombreux encore, et qu'il m'était facile de ranimer dans certaines provinces surtout leur espoir et leur courage; on comprendra aisément comment je me flattais, en comptant sur l'imagination italienne et sur la haine de l'étranger, de réorganiser les choses de manière à profiter des événements que la guerre impopulaire d'Espagne pouvait entraîner à sa suite. Qu'une révolution pût éclater en France en 1822, c'est ce qu'on ne saurait entièrement mettre en doute, pour peu qu'on se rappelle le mécontentement et l'agi-

tation des esprits en ces moments critiques; et que dès lors le moindre mouvement en Italie ne fût important pour les libéraux, en forçant les Autrichiens à y concentrer des forces considérables, c'est ce dont il est facile de se convaincre en jugeant de l'époque d'alors par celle de 1830. L'obligation où se trouvait l'Autriche, il y a quatre ans, d'employer la plus grande partie de ses troupes à la garde de l'Italie, a paralysé et paralysera longtemps encore ses intentions hostiles contre le gouvernement de juillet.

Dans les intérêts du parti libéral, la mission que je devais remplir n'était donc pas totalement dépourvue d'importance et d'utilité : tout dépendait, il est vrai, de l'habileté de celui qui s'en était chargé; c'était à lui à juger sur les lieux quels étaient les moyens les plus propres et la marche la plus sûre pour arriver aux résultats désirés. Une fois muni des instructions et des données nécessaires à la conduite de l'entreprise, il était seul à décider par où et comment il voulait commencer à prêcher sa patriotique croisade. La responsabilité était immense, je ne me l'étais pas dissimulé; car, indépendamment du succès même de la cause, j'allais avoir entre les mains le sort d'un grand nombre de familles considérées et d'hommes distingués, avec lesquels je devais me mettre en rapport. Notre commune sûreté dépendait donc de ma prudence et de ma discrétion : je le savais..... et, si le sort de l'entreprise n'a pas répondu à mon at-

tente, j'ai du moins la consolation de pouvoir me dire que j'ai été seul à en supporter les fatales conséquences.

Ayant fixé mon départ pour l'Italie vers le commencement de 1823, je quittai Genève en 1822 pour aller passer quelque temps chez un compatriote, un ami, que j'avais connu dans mon jeune âge, et qui habitait près de Lausanne depuis plusieurs années. Il me reçut avec une telle affection, je fis de suite si bien partie de sa bonne famille, je m'y sentis si heureux, que j'aurais sans doute prolongé longtemps encore mon séjour dans cette maison patriarcale, si l'arrivée subite d'une femme bien-aimée, d'une Anglaise charmante que j'avais connue à Genève, et dont je me croyais séparé pour toujours, n'était venue changer ma résolution et hâter le moment de mon départ. Ce fut pour ne pas troubler le repos de cette douce et tendre créature, pour ne pas l'exposer à des combats dont sa vertu, sans doute, serait sortie victorieuse, mais dont son cœur eût été déchiré, que je quittai mes excellents hôtes, et que je m'acheminai, au milieu d'un hiver rigoureux, vers cette Italie qui devait m'être si fatale!.... Abandonner Lucy!... au moment même où ses paroles, où ses tristesses me révélaient son amour, était un sacrifice dont je n'eusse pas été capable quelques années auparavant..... Mais dans la solitude et la méditation j'avais appris ce qu'exigeait le véritable honneur, et que la première condition de bonheur pour l'homme de

bien était de ne reculer jamais devant un sacrifice quand sa conscience lui en fait une loi.

Quoi qu'il dût m'en coûter, je partis donc pour Milan le 18 décembre 1822, malgré les prières de mes amis, malgré les conseils de ma bonne sœur, qui m'écrivait lettre sur lettre pour me détourner de ce voyage, dont elle était pourtant loin de soupçonner les périls; mais elle me voyait à regret m'éloigner encore plus de mon père, et pour un temps indéterminé. J'allai à Berne pour faire signer mon passe-port par l'ambassade d'Autriche, puis à Lucerne, en me dirigeant, par le Saint-Gothard, vers Bellinzona, capitale du canton du Tessin, où je devais m'aboucher avec quelques réfugiés italiens. Ce ne fut pas sans quelques dangers que je parvins à franchir les montagnes qui séparent le canton d'Altorf de celui du Tessin; la route, que personne ce jour-là n'avait frayée avant moi, se trouvait tellement encombrée de neige, que mes quatre guides eurent mille difficultés à pratiquer un sentier pour le traîneau qui portait mes bagages. Souvent nous perdions toute trace du chemin; souvent aussi quelques-uns de nous s'enfonçaient tout à coup dans des neiges profondes, dont on les retirait à grande peine; plus d'une fois je ne dus qu'à l'intrépidité et à l'adresse de mes courageux montagnards de n'être pas englouti dans quelque précipice; rien ne les arrêtait pour sauver la vie de l'imprudent voyageur que l'agitation de son âme, que le besoin de trouver une diversion à

ses douloureux regrets dans des émotions saisissantes, avaient pu seuls porter à braver les dangers d'un semblable passage, dont on avait vainement tâché de le détourner; mes guides étaient si zélés que, non-seulement ils veillèrent à ma sûreté, mais qu'ils coururent malgré moi des risques assez grands pour qu'aucune pièce de mon bagage ne se perdît en route, alors qu'une culbute détachait du traîneau les paquets, les malles et les boîtes qui roulaient à droite et à gauche dans les ravins qui bordaient le sentier. C'est ainsi que l'un d'eux, jeune et déterminé, se fit attacher une corde autour du corps, et se laissa glisser dans une fondrière pour aller retirer une caisse contenant une guitare, dont j'aurais d'autant plus vivement regretté la perte, qu'elle m'avait été donnée par ma sœur. C'est ainsi que, suspendu sur un abîme, il voulut à toute force me rendre mon portefeuille de voyage, qui, en tombant, s'était accroché aux branches d'un buisson d'épines : sauvant aux périls de ses jours les malheureux papiers qui devaient, sitôt après, causer ma ruine!.... Ce dévouement infatigable, qui ne se démentit pas un instant, nous fit enfin parvenir sains et saufs, malgré la nuit qui nous avait surpris, à Aïrolo, premier village du canton du Tessin, que l'on rencontre en descendant du Saint-Gothard. Quoique l'auberge, la seule du pays, fût des moins confortables, je m'y reposai avec délices des fatigues de la journée. Le lendemain, après avoir payé largement mes braves guides,

que je quittai à regret, tant j'étais reconnaissant des soins qu'ils m'avaient rendus, je partis pour Bellinzona, où j'arrivai sans encombre à la fin du jour.

II.

Pour me conformer aux instructions que j'avais reçues de Buonarotti, je me mis en rapport à Bellinzona avec quelques réfugiés italiens, dont le plus actif et le plus capable, prévenu de mon arrivée, était spécialement chargé de s'entendre avec moi pour prendre les mesures convenables au succès de ma mission. C'était un homme de cœur, sur le dévouement et la discrétion duquel on pouvait compter, mais qui manquait malheureusement de jugement et d'expérience pour me donner les conseils et les renseignements nécessaires à cette scabreuse entreprise. Peu versé dans la politique européenne, Malinverni ne voyait qu'une

chose, l'indépendance de l'Italie; et qu'un seul moyen pour y parvenir, les sociétés secrètes. Témoin des résultats que les complots des carbonari avaient amenés dans son pays, membre influent lui-même de cette association dont il avait été en Piémont un des plus ardents propagateurs, il n'avait pas d'autre but, d'autre espoir, que sa réorganisation dans toute la Péninsule. Il m'accueillit donc avec joie, me loua de mon dévouement, m'encouragea dans mes projets, me promit des succès en me vantant le patriotisme de ses compatriotes, dont l'ardeur et les espérances se ranimeraient, disait-il, à mes paroles et à mes promesses. Les éloges qu'il me prodiguait, sa confiance dans l'avenir de son pays, l'assurance qu'il mettait à dissiper les doutes que la réflexion avait fait naître dans mon esprit, en excitant mon zèle, me ramenèrent à l'exécution immédiate d'un projet qui plus d'une fois ne m'avait paru, ni assez préparé ni assez mûri pour être ainsi tenté de suite, et sans informations ultérieures. — Que craignez-vous, me disait-il, n'êtes-vous pas annoncé, attendu? Je comprendrais vos hésitations si vous deviez arriver en Italie sans être connu de personne; mais les difficultés du premier abord n'existent plus pour vous.... A peine vous serez-vous nommé que vous serez accueilli avec confiance, que tout marchera comme par enchantement.... Ah! jeune homme! que je voudrais être à votre place! et qu'elle est facile et belle la tâche que le génie

protecteur des peuples asservis vous a réservée! — Ne serait-il pas prudent au moins, lui dis-je, en lui montrant les papiers que Buonarotti m'avait confiés, de laisser de côté les statuts, diplômes, règlements de sociétés secrètes, qui m'exposeraient à des dangers continuels, et me perdraient peut-être s'ils venaient à être saisis sur moi? —Y pensez-vous, mon cher! ces papiers sont vos titres de créance. — Cela peut-être vrai pour les lettres de recommandation, lui dis-je; mais les autres pièces?.... — En sont le complément obligé, répliqua-t-il vivement; comment voulez-vous qu'on ajoute foi à vos paroles, si l'on ne voit pas qu'il y a derrière vous une longue chaîne d'associations, dont chacune des affiliations nouvelles est un anneau de plus, qui en accroît la force et l'importance? Les hommes, croyez-en mon expérience, et chez nous plus qu'ailleurs, ont besoin qu'on les initie à des secrets, à des mystères, pour être convaincus que l'on agit sérieusement, et qu'ils vont devenir quelque chose en faisant partie d'une secte d'autant plus puissante qu'elle est plus occulte à leurs yeux. — Tout cela peut être fort juste, lui répondis-je, sans cependant diminuer les inquiétudes que j'éprouve à me charger de ces dangereux témoignages.... — Vous savez, reprit-il, que vous ne les aurez pas sur vous en passant la frontière; c'est un des nôtres qui vous les portera à Milan, ou partout ailleurs; mais il est indispensable que vous en soyez muni, vous ne feriez rien de bon;

sans cela près de mes compatriotes, je vous l'assure. — Eh bien! soit, dis-je alors, j'y consens; mais à une seule condition, c'est que vous attendrez une lettre de moi pour m'expédier ces papiers, dont je ne puis faire usage dès les premiers jours, vous le comprenez, sans la plus grande imprudence. J'avais à peine achevé ces mots, que je vis entrer dans la chambre où nous étions un jeune homme d'une figure charmante.—Tenez, me dit Malinverni, c'est lui qui sera le porteur de mon message pour vous, c'est un brave auquel on peut se fier, et que sa position particulière met à même de nous servir d'intermédiaire. D'accord sur ce point, nous nous entendîmes sur d'autres arrangements, tels que moyens de correspondance, lieux de ralliement, agents sûrs et communs, etc.... Prolongeant ainsi, pendant la journée du 24, un entretien auquel vinrent prendre part successivement plusieurs réfugiés, qui firent chorus avec nous pour plaindre l'Italie, dont les souverains alliés avaient rivé les fers dans leur congrès de Vérone, l'Italie dont ils pleuraient l'asservissement, eux, pauvres proscrits, que l'Autriche menaçait à chaque instant de chasser du refuge où ils avaient encore la consolation de parler leur langue, et de n'être qu'à quelques lieues des frontières de leur patrie.

Le lendemain 25, après avoir pris congé de mes nouveaux amis, je partis pour Lugano, plus déterminé que jamais à tout tenter pour contribuer à

rendre à l'Italie son indépendance. Cette idée, à laquelle je m'attachais avec d'autant plus de force qu'elle faisait taire dans mon cœur les regrets encore si vifs du bonheur que j'avais perdu volontairement en m'éloignant de Lucy.... cette idée, dis-je, s'empara tellement de mon esprit, qu'il m'eût été impossible de dire en arrivant à Lugano, quelle route j'avais suivie, et combien d'heures nous avions employées à la parcourir. Toutes mes facultés, toutes mes connaissances avaient été mises en jeu pour chercher à me rendre de plus en plus maître de mon sujet, et lorsqu'une heureuse pensée, quelque combinaison nouvelle, quelque plan ingénieux, se présentaient à moi, j'étais transporté d'espérance et de contentement.

C'est dans cette disposition que j'arrivai d'abord à Lugano, et que je m'acheminai ensuite, de nuit et par un temps effroyable, vers la retraite d'un Piémontais qui habitait à quelques lieues de la ville, et dont nous eûmes toutes les peines du monde à trouver la modeste chaumière. C'était un vieillard qui avait l'expérience des hommes et des événements politiques, au milieu desquels il avait vécu depuis trente ans ; moins enthousiaste, moins rempli d'illusions que son compatriote de Bellinzona, il me reçut avec confiance, avec cordialité; mais il fut loin de me donner les mêmes espérances et les mêmes encouragements: selon lui, il n'y avait autre chose à faire en ce moment, pour l'Italie, que d'attendre des temps meilleurs....

— Qu'iriez-vous tenter, me disait-il, dans un pays où règnent la terreur et la consternation, où les hommes les plus capables et les plus déterminés ont été obligés de s'expatrier pour échapper à la prison?.... Est-ce à Milan que vous comptez trouver des adhérents? Mais vous ne savez donc pas, jeune homme, qu'il y a dans cette ville une commission inquisitoriale qui exerce sur la Lombardie, sur toute l'Italie même, une surveillance continuelle et un pouvoir presque absolu? Ignorez-vous que cette commission tient dans ses prisons plus de cent détenus, et qu'elle fait chaque jour de nouvelles arrestations? Ne vous a-t-on pas dit que Confalonieri est au nombre des prisonniers, et que sans lui il n'y a désormais rien à faire à Milan? — Ce sont là des obstacles que l'on peut surmonter, et des dangers dont on peut se garantir avec de la prudence et de la volonté, lui répondis-je.— En vérité, me dit-il, vous croyez cela, jeune tête!.... et vous cherchez près de moi des avis! des recommandations!... Je le veux bien, d'autant plus que ceux à qui je vous adresserai sont excellents patriotes, qu'ils sont comme moi de vieux renards instruits par l'expérience; gens de conseils gens de cœur aussi, vous pouvez m'en croire, qui depuis 96 n'ont pas varié dans leur opinion; mais ils ont trop vécu pour rien donner au hasard. Mon camarade Buonarotti est moins prudent, sans doute.... Je parierais qu'il vous a chargé d'un tas de papiers plus inutiles, plus dangereux les uns que les

autres, qui suffiraient pour compromettre la moitié de l'Italie; des statuts, des chiffres et autres balivernes de ce genre,... hem? C'est sa marotte; si vous avez de ces marchandises-là, *amico mio*, ne les portez pas avec vous; les sociétés secrètes ne sont plus de saison;... dans quelques années à la bonne heure;... mais tirer de ces bordées-là dans les eaux de ce damné de Salvotti, chef de la commission inquisitoriale, ce serait se jeter à pieds joints dans le précipice. — Il n'y aurait donc rien à faire selon vous? lui dis-je à mon tour, de l'air d'un homme déçu tout à coup dans ses espérances... — Ce n'est pas ainsi que je l'entends, *il mio caro giovane* (mon cher jeune homme); seulement, je désire vous mettre en garde contre des méprises funestes; me croyez-vous homme à ne pas profiter, pour ma pauvre patrie, de tout ce qui mène à son affranchissement?.... Tout porte son fruit avec le temps, mais je ne suis pas de ceux qui s'écrient : Périsse le semeur, pourvu que la graine germe et mûrisse.... Quoique mes jours soient nombreux, et que plus qu'un autre je doive être pressé de jouir, de ce que tout Italien qui a du cœur doit désirer avant tout, l'indépendance de son pays;... eh bien! je m'en remets au temps et aux moyens de lente propagation pour l'accomplissement de ce grand acte de justice nationale. Quand les événements ne dépendent plus de nous, il ne faut pas lutter de front contre la destinée. L'an dernier j'ai pensé et agi autrement,

parce que j'espérais que la poire était mûre pour une révolution générale en Italie, et qu'on pouvait risquer de secouer le joug de l'étranger.... Nous avons échoué, et, quelque dur que soit l'exil à mon âge, je ne me repens pas d'avoir fait partie des braves gens qui n'avaient pas désespéré du salut de leur pays; tout est différent aujourd'hui : il ne s'agit plus d'agir ni même de conspirer sourdement; à l'exception de la Romagne et de quelques cantons du royaume de Naples, il n'y a pas un coin de l'Italie où vous trouveriez à réunir six individus face à face pour parler d'association.... Individuellement, tous seraient bons et sûrs;.... en nombre, vous les verriez hésiter, faiblir, dans la crainte que quelque délation ne vînt compromettre leur liberté. Ainsi, vous n'avez rien de mieux à faire que de voir, d'abord un à un, les partisans de notre cause, de les encourager, de les prévenir de ce qui se passe en France et ailleurs; cela leur donnera du cœur, et quand viendra le moment, vous les trouverez disposés à réagir énergiquement contre nos oppresseurs. Quand votre mission ne servirait qu'à redonner du courage aux anciens carbonari, qu'à prendre des informations pour en créer de nouveaux en temps meilleurs, elle aurait été de la plus grande utilité à notre cause.... Vous savez le proverbe : Il ne faut qu'une brebis pour faire sauter tout le troupeau.... D'ailleurs, vous jugerez vous-même sur les lieux.En attendant le souper frugal que je vous offre, je vais écrire mes lettres.

— Je ne puis avoir l'honneur de souper avec vous, lui dis-je ; il est tard, il faut que je retourne à Lugano. — C'est juste, mais un verre de vin s'accepte, surtout lorsque c'est pour porter un *brindisi* (toast) à la délivrance de l'Italie.... En quelques minutes il écrivit, sur le coin de la table, quatre ou cinq bouts de lettres à ses amis de Milan. — Tenez, *carissimo*, me dit-il en me les remettant, allez en toute sûreté vous adresser à ces vieux-là, et croyez-les,... ce sont des fidèles.

La pluie continuait de tomber par torrent. — En vérité, reprit-il, vous feriez mieux de passer la nuit près de moi, les chemins sont si mauvais d'ici à Lugano... Le gîte que je vous offre n'est pas trop bon, mais pour nous autres conspirateurs, ajouta-t-il en riant, qu'est-ce qu'il faut?... un toit pour se garantir des injures du temps, un matelas pour reposer sa tête, du pain pour se nourrir, du vin quand on en a, pour boire avec un ami au triomphe de la cause commune... C'est là mon lot, et n'est-ce pas assez quand on a quelques années de plus que la soixantaine? Les confiscations! je m'en ris, mes petits-enfants sont pourvus..... Nous bûmes quelques verres de vin blanc en échangeant encore quelques paroles sur les affaires de France et d'Italie, puis nous nous embrassâmes comme si nous nous étions connus depuis vingt ans. Au moment de monter en voiture, il me ramena un instant dans la chambre, me prit la main... « Vous êtes un brave jeune homme,... au nom du ciel

ne vous chargez pas de ces maudits papiers... Tenez-vous en garde contre la police, et quand vous parlerez de ces choses-là, toujours avec un seul, entendez-vous... jamais plus! Devant la loi, une négation vaut une affirmation... on a ainsi son sort entre ses mains. Vous avez compris?... — Parfaitement, lui répondis-je... — Au revoir donc, mon ami, et que Dieu vous conserve! » En disant ces derniers mots il renfonça son bonnet sur sa tête, referma sa porte, tandis que je remontais dans ma voiture, qui reprit au grand trot le chemin de la ville.

Les paroles de cet homme, ses observations, ses avis, avaient fait impression sur mon esprit; ce qu'il m'avait dit était trop juste, trop sensé pour que ma confiance n'en fût pas un peu ébranlée... Non que je renonçasse à préparer l'affranchissement de l'Italie, ni que je conçusse le moindre doute sur l'utilité finale de mon apostolat politique; mais j'étais revenu à mon opinion première, sur l'inopportunité des sociétés secrètes, en tant que réceptions, cérémonies, statuts, etc.; partant, sur l'inconvénient d'avoir avec moi des témoignages aussi irrécusables que les papiers remis par Buonarotti, et laissés à Bellinzona : ma mission, me disais-je, doit plutôt avoir pour objet de remonter le moral des individus que les lier entre eux par de vaines formules.... Buonarotti oublie toujours qu'il opère en Suisse à l'abri de toute vexation de police, tandis qu'en Italie

on est maintenant surveillé de toutes parts, et exposé à mille périls..... C'est décidé, je vais écrire à Bellinzona que je ne veux plus absolument entendre parler des documents en question, le bien de la chose le veut. Tandis que je me livrais à ces réflexions, la pluie tombait toujours, le vent soufflait, et il faisait si sombre, que mon cocher ne trouvait plus son chemin... Tout à coup les chevaux s'effraient, reculent, se cabrent, font quelques pas sous le fouet du cocher, puis s'arrêtent... Nous étions au milieu d'un torrent tellement gonflé par les pluies, que la calèche entrait déjà dans l'eau jusqu'au-dessus des moyeux... Quelques tours de roue de plus, et là se terminaient mes politiques aventures;... mais Dieu, qui me réservait à de si longues calamités pour que je reconnusse sa main divine qui me frappait, et que je bénisse un jour son saint nom, Dieu me sauva de ce péril comme il m'avait sauvé des précipices de la montagne... A force de tirer les rênes, le cocher parvint à reculer et à sortir de cette position d'autant plus critique, qu'il me fallait rester enfermé dans la voiture sans pouvoir l'aider en rien; grâce à l'instinct des chevaux que le conducteur laissa marcher à leur guise, nous arrivâmes enfin à Lugano, à l'auberge des frères Rossi. — Signor, me dit le camerière, le monsieur, à qui vous avez envoyé une lettre, est là qui vous attend. — Eh bien! qu'il vienne. Quelques secondes après je vis entrer dans ma chambre un grand jeune

homme à cheveux noirs et bouclés, si beau, qu'il eût pu servir de modèle pour une tête d'Endymion. C'est une prévenante recommandation que la beauté, quand elle est le miroir d'une âme franche et généreuse... J'avais à peine entendu la voix de ce jeune homme, que je me sentis à l'aise avec lui. —Il y a déjà quelque temps que nous vous attendons, me dit-il aussitôt, je commençais à craindre qu'on nous eût trompés. — Vous comptiez donc sur moi? lui dis-je. — Comment, si nous y comptions! Ici, comme à Como, comme à Milan, et partout, vous êtes annoncé. Vous nous apportez des nouvelles favorables, j'espère ?—Cela va bien en France et en Espagne, lui répondis-je, les choses marchent. — Bravissimo! Combien je regrette de n'être pas déjà dans la légion du brave colonel Olini; mais avant qu'il soit peu je m'y rendrai. — Croyez-vous, lui demandai-je, que je réussirai auprès de vos compatriotes? — Je n'en doute pas, *caro mio signor*. On est partout si fatigué des Autrichiens, que le moindre encouragement produira un effet merveilleux sur les esprits. — Mais la police, me dit-on, est sur le qui vive? — La police, mon Dieu!... Si vous la connaissiez vous en ririez... Imaginez-vous que, malgré cette canaille, j'irais, moi proscrit, j'irais tout aussi bien à Milan, s'il m'en prenait l'envie, que je vais à Borgo Vico, voir l'*amica*; l'autre jour ces coquins n'ont-ils pas violé le territoire suisse pour nous arrêter un de mes amis et moi; mais nous

étions prévenus, et ils étaient bien heureux d'être en nombre, car nous leur aurions fait un mauvais parti.

J'écoutais avec le plus vif intérêt le jeune Italien qui me rappelait mon pauvre Giacomo R., réfugié piémontais, que j'avais connu à Genève, et que j'aimais tendrement; ils avaient étudié ensemble à l'université, et ensemble ils avaient combattu les Autrichiens qu'ils détestaient cordialement. — Mon Dieu! s'écriait-il, quand mon pauvre pays sera-t-il délivré de cette lèpre honteuse qui pèse sur nous comme un fléau de Dieu? Quand cesserons-nous d'être pour ces stupides étrangers comme un troupeau que l'on soigne et que l'on garde pour en traire le lait et en tondre la laine?... Quand serons-nous Italiens?... Vous ne savez pas ce que c'est vous autres Français, que d'avoir sans cesse sous les yeux un uniforme odieux, que d'entendre toujours à ses oreilles un idiome étranger, que de se dire : Voilà nos maîtres! — N'avons-nous pas eu les alliés en 1815? — Oui, mais ce n'était que temporaire... Si au lieu d'une simple invasion vous eussiez eu en permanence ces hordes ennemies, qu'auriez-vous éprouvé, qu'auriez-vous fait? — Nous nous serions réunis tous pour les chasser; royalistes et libéraux, napoléonistes et républicains auraient marché sous la même bannière pour redevenir Français, quitte à s'arranger entre eux ensuite. — Bravo, s'écria mon jeune homme, et c'est aussi ce qu'auraient dû faire les Italiens, Pié-

montais, Lombards, Florentins, Romains, Napolitains, tous en faisceau comme un seul homme, contre l'ennemi commun, contre cette Autriche qui nous opprime, et veut arrêter pour toujours, depuis Nice jusqu'aux Calabres, le moindre élan national, le moindre essor de la pensée! Pourquoi faut-il que notre pays soit si fertile, que l'aisance y soit si générale... Mais l'homme ne vit pas seulement de pain, dit l'Évangile, et le rôle de *Papatacci* qu'on veut nous faire jouer est si honteux, qu'un jour viendra où les Italiens sortiront de leur apathie pour reprendre place parmi les nations libres et pensantes. — C'est à faire arriver ce beau jour qu'il faut travailler, lui dis-je alors en lui offrant la main. — Et de quelle utilité puis-je être désormais? reprit-il les yeux pleins de larmes... Je suis exilé de mon pays, où je ne puis rentrer sans être mis en prison comme tant de mes camarades; je suis trop jeune pour avoir d'autre coopération à offrir que ma bonne volonté et mon courage... Ah! que je voudrais être à votre place, et que c'est une belle mission que la vôtre! — Pourvu qu'elle réussisse!... — Elle réussira, n'en doutez pas, les Autrichiens sont tellement haïs! Demain vous les verrez *questi cani*, demain vous entrerez dans ma belle patrie, dans Milan, que je ne reverrai peut-être plus!... Ah! je vous en supplie, ne vous laissez pas effrayer par les premiers obstacles... Ils auront confiance en vous, ils vous écouteront! Quant à moi, tout ce que je pourrai

faire pour vous être utile, je le ferai; j'écrirai à ma famille, je veillerai ici, tant que j'y serai, à ce que les communications soient bien établies; vous pouvez compter sur mon zèle.

Nous continuâmes quelques instants encore cette conversation si différente de celle que j'avais tenue deux heures auparavant avec le vieillard... Jeune et confiant comme je l'étais, il n'est pas étonnant que nos idées reprissent la couleur de celles de mon ardent interlocuteur... Le projet d'écrire à Bellinzona fut ajourné jusqu'à nouvel ordre; j'aurais eu honte de montrer quelque hésitation aux yeux de ceux qui comptaient ainsi sur moi... Le jeune homme me donna quelques mots au crayon pour un ami qu'il avait à Como. — S'il y en avait beaucoup comme celui-là, me dit-il, les choses iraient mieux qu'elles ne vont... Puis il ajouta d'une voix émue en prenant congé de moi : Allez voir mes chers parents, et dites-leur bien que le pauvre Pippo les aimera jusqu'à son dernier jour!... Adieu. Nous nous embrassâmes avec effusion... Dans aucun moment je n'avais été plus disposé à risquer ma vie pour la cause de l'Italie.

III.

Le 26, bien avant le jour, je continuai ma route pour Como, heureux de voir enfin cette Italie, que je rêvais depuis si longtemps. En m'éveillant, mes idées étaient riantes, mon cœur tout rempli d'heureux pressentiments; rien ne put alterrer cette disposition d'âme... ni l'accident affreux qui faillit nous arriver par la maladresse d'un batelier en traversant le lac de Lugano, ni le triste aspect que donnait à tout le pays l'épaisse couche de neige qui couvrait la terre. *Bella Italia*... fredonnai-je d'abord, et chantai-je ensuite à pleine voix, quand j'en eus touché le sol : *Bella Italia, alfin ti veggo!... ah! del ciel et della terra, cara Ita-*

lia sei l'amor... (Belle Italie... pays chéri des cieux, je te vois enfin...) J'étais, hélas! bien loin de penser alors que, quelques mois plus tard, cette terre, que je saluais avec tant de joie et d'enthousiasme, serait celle qui verrait mon tombeau s'entr'ouvrir!... Il fallut à Mendrisio subir la visite des douaniers; mais je ne m'en inquiétais guère, je n'avais rien avec moi qui pût être suspect, si ce n'est quelques livres français, qu'on laissa passer cependant sans difficulté. Nous eûmes bientôt franchi la distance qui sépare le village de la douane de Como; là, à peine descendu de voiture, encore indécis si je m'y arrêterais tout le jour, je me fis conduire chez une des personnes auxquelles on m'avait annoncé et recommandé... Ce ne fut pas sans hésitation et sans une sorte d'anxiété, je dois le dire, que j'entrai pour la première fois dans une maison italienne pour y ranimer la haine contre l'étranger, et y concerter les moyens d'en secouer le joug... C'était un pas décisif, et je sentais que j'étais désormais sur une terre où l'on ne joue pas avec les conspirations... Aussi me montrai-je d'abord troublé, interdit, malgré le bon accueil de celui chez qui je me présentai... Les mots ne coulaient pas de mes lèvres, je balbutiais quelques phrases banales, quelques lieux communs sur les idées libérales, sur les malheurs de l'Italie... On aurait dit que j'avais peur de me compromettre vis-à-vis d'un homme dont je venais réclamer l'assistance, afin de connaître les ressources que pouvait offrir Como

pour la cause de l'indépendance. Peu à peu, cependant, l'assurance qui m'est naturelle me revint, je parlai avec conviction, avec chaleur, et bientôt je vis disparaître la défiance que mon premier maintien devait avoir fait naître dans l'esprit de celui qui m'écoutait; mais à peine eus-je commencé à lui parler des amis qu'il avait en Suisse, et des espérances que ces amis fondaient sur leurs compatriotes, qu'il mit un doigt sur sa bouche, et me dit à voix basse : Mes amis, comme tous ceux qui languissent loin de leur patrie, s'abusent sur la position actuelle de notre pays. — Je ne le pense pas, lui dis-je; mais ils comptent sur le zèle de leurs anciens compagnons. — C'est une illusion, s'empressa-t-il d'ajouter, au moins dans les provinces soumises à la domination autrichienne; que voulez-vous que l'on tente aujourd'hui, quand notre pays a perdu, par l'exil ou la prison, tous les hommes de tête et d'action qui formaient son espoir en 1821?... Où retrouver des Pecchio, des Demeester, des Confalonieri?... Autour de quel chef rallier les instruments désormais épars ou brisés?... Les désastres de 1821 ont jeté dans tous les lieux l'alarme et l'abattement, qu'augmentent encore les persécutions continuelles, les arrestations de la police, et les bruits de délation que la commission inquisitoriale ne cesse de faire répandre parmi nous.... Nous n'avons plus ici que le sentiment de notre impuissance, et l'indignation, la haine contre nos oppresseurs ne sauraient l'étouffer... Vous ne trou-

verez personne en Lombardie qui veuille maintenant exposer sa liberté, sa fortune, son existence, pour travailler à l'indépendance de l'Italie. Nous sommes, pensez-y donc, nous sommes entourés de milliers de baïonnettes et sous le couteau de cette infernale commission qui a pour chef un fils de Satan, un Tyrolien, âme damnée du pouvoir, qui peut lancer d'un bout à l'autre de l'Italie un mandat d'amener contre qui il lui plaît... En Lombardie, je le répète, il n'y a rien à tenter.

Un peu renversé par ces catégoriques paroles, dont je reconnaissais la justesse, je me hâtai pourtant de lui répondre : Et, parce qu'on a échoué une fois, doit-on pour cela se laisser abattre ? L'oppression étrangère en est-elle moins pesante, moins odieuse? Est-il permis alors à tout Italien qui aime sa patrie de négliger la moindre circonstance, si elle peut contribuer à son indépendance? Vous êtes opprimés, écrasés, il est vrai ; mais, d'un instant à l'autre, il peut arriver un de ces événements qui changent le sort des nations.... Que la France renverse les Bourbons, qu'une guerre générale en soit le résultat, et l'Italie peut voir poindre le soleil de sa nationalité en s'associant aux efforts des peuples constitutionnels; il faut que cette Italie, si longtemps asservie, si longtemps nulle dans la balance politique, compte enfin comme partie essentielle dans cette ligue naturelle des peuples libres du Midi contre la sainte-alliance ; c'est le but où il faut tendre, où il faut arriver.... Que ce soit au-

jourd'hui, que ce soit dans dix, dans vingt ans qu'on y parvienne, il n'importe.... l'avenir de votre pays est là. Que vous vous refusiez maintenant à toute coopération active, je le conçois, mais que vous vous teniez prêts, à tout événement, à seconder les tentatives de vos amis du dehors, que vous unissiez vos efforts à ceux des patriotes qui vous entourent pour exciter le peuple à la haine et au mépris des Autrichiens, pour leur susciter des difficultés de tous genres, pour répandre les nouvelles, faire pénétrer les journaux, les brochures, les ouvrages prohibés, c'est ce qu'il est de votre intérêt, de votre devoir de faire, et c'est ce que vous ferez, parce qu'il ne faut pas un cœur bien chaud, ni une éloquence bien entraînante, pour sentir et faire sentir aux autres qu'on peut tout tolérer peut-être d'un gouvernement national, mais qu'il y a manque d'âme, lâcheté, dans quelqu'étroite sphère que Dieu nous ait placés, à ne pas contribuer autant qu'il est en nous, à chasser l'étranger qui opprime notre patrie.

Quelque chaleureuses que fussent mes paroles, quelque fût l'assurance avec laquelle je les prononçais, je ne pus me méprendre un instant sur l'embarras où elles mettaient mon interlocuteur, et sur le peu d'effet qu'elles produisaient sur lui. Le doute et le découragement qui s'étaient emparés de son âme n'étaient point disparus à ma voix; il m'avait entendu, il est vrai; il avait même répondu à quelques-uns de mes appels; mais il eût

fallu plus d'exaltation, plus d'aveuglement que je n'en avais, pour ne pas se convaincre que cet homme, dont on m'avait fait un type de résolution et de patriotisme, n'était nullement disposé à compromettre sa tranquillité et son avenir pour servir une cause qu'il regardait comme désespérée. Je m'abstins donc d'aller plus avant, et je pris congé de lui sans lui avoir fait aucune des ouvertures dont nous étions convenus avec les réfugiés. — *Per carita*, (par charité), me dit le pauvre effrayé au moment où je m'éloignais, si vous allez chez d'autres habitants de Como, n'allez pas leur confier que vous m'avez vu. — Rassurez-vous, lui dis-je, j'ai pour habitude de ne jamais nommer personne, même quand il s'agit de simples visites, comme celle que je viens d'avoir le plaisir de vous faire.

Si celui sur lequel on comptait le plus est si réservé, si timide, qu'attendre des autres? me disais-je après l'avoir quitté; qu'est-il besoin que j'aille me présenter chez de pauvres diables qui se croiront compromis par ma démarche, et maudiront les imprudents amis qui m'ont adressé à eux?.... Je le vois, ce que me disait hier le vieux proscrit de la chaumière se réalise; je ne trouverai partout que gens défiants que la peur a paralysés; continuons sans plus tarder notre voyage.... Si pourtant il y avait, parmi ceux qui me restent à voir, quelque tête plus forte, quelque cœur plus ferme, plus courageux..... allons, il ne faut rien négliger. Je me rendis, en effet, chez deux d'entre eux;

mais je les trouvais si craintifs, si embarrassés de ma présence, si peu prévenus du but de ma visite, que je me bornai à les complimenter au nom de leurs amis ou de leurs parents exilés, sans souffler un seul mot qui pût avoir rapport à une affaire politique. Et c'est avec de pareils trembleurs que vous espérez vaincre les Autrichiens, messieurs les exilés, murmurai-je en regagnant au plus vite mon auberge.... Que Dieu me tienne à jamais loin de la France, si je m'expose davantage à de semblables désappointements!.... Mon prudent vieillard avait raison, il n'y a rien à faire maintenant en Italie.

Déçu dans mon attente, craignant que ce triste essai ne fût le prélude d'essais plus malheureux encore, je n'avais plus dans l'âme ni gaieté ni contentement!... j'étais découragé; et la neige, qui continuait à tomber, donnait à mes pensées une teinte si sombre, que le mal du pays me vint tout à coup au cœur... Le souvenir des miens, de ma sœur, de mes amis, l'image de Lucy, excitèrent alors en moi de si vifs regrets que je fus sur le point de retourner à Lugano, au lieu de me diriger sur Milan.... — La *sua signoria* (votre seigneurie), me dit l'hôte à mon retour, n'a pas eu un temps bien favorable pour visiter notre ville; c'est l'été qu'il faut venir ici : notre lac, nos environs sont délicieux. Nous resterez-vous à coucher? le temps est si mauvais! — Non, je pars. — Je parie que la *sua signoria* veut assister ce soir à l'ouverture du théâtre

de la Scala ; on parle beaucoup d'un certain Lablache, basse chantante de premier ordre, *basso cantante di primo conio.* Ces derniers mots, en changeant le cours de mes pensées, changèrent aussi mes résolutions.... Cocher, m'écriai-je, les chevaux ! vite les chevaux ! — Dans deux minutes ils seront attelés, signor. — Crois-tu que nous arrivions à temps pour aller au théâtre ? — En doutez-vous, signor, ajouta-t-il en tournant son bonnet ; j'ai là un voyageur qui me demande une place pour aller à Milan. — Mais j'ai loué la voiture pour être seul. — Je le sais, signor mio, mais c'est seulement pour obliger un pauvre prêtre.... — Un prêtre, dis-tu ? en ce cas, tu peux disposer de la place. Un quart d'heure après il m'amena un ecclésiastique, jeune encore, avec lequel je montai en voiture, et nous partîmes. D'une physionomie douce et prévenante, que l'humilité rendait encore plus belle et plus touchante, mon compagnon de voyage avait à peine cheminé à mes côtés, que déjà nous avions lié conversation. — Monsieur est Français ? me dit-il dès les premiers mots qu'il m'entendit prononcer. — Oui, monsieur, lui répondis-je, tout mortifié que mon accent étranger m'eût si facilement trahi. Vous m'avez donc reconnu à la prononciation ? — C'est que j'ai encore dans l'oreille les accents de votre belle langue, que j'entendais parler avec tant de charmes dans une famille française, amie de la nôtre. — Vous aimez donc notre idiome, que tant d'étrangers, tant d'écrivains traitent de prosaïque, de mo-

notone, d'antipoétique? — Ah! c'est qu'ils n'ont pas lu, *caro il mio signor*, vos Bossuet, vos Massillon, vos Bourdaloue, et tant d'autres qui ont porté votre langue à une telle hauteur dans l'éloquence de la chaire, qu'aucune autre ne saurait lui être comparée ; c'est ma lecture favorite, continua-t-il; ce sont mes poëtes, à moi, les interprètes les plus sublimes que l'esprit saint ait animés dans les temps modernes pour annoncer cette religion qui trouve, à toutes les époques et dans tous ses besoins, des soutiens et des défenseurs pour combattre et vaincre ses aveugles ennemis. Vous avez dans Bossuet l'aigle de l'éloquence, dans Pascal le plus profond des penseurs, dans Buffon, dans Châteaubriand les plus grands des prosateurs. Vous pouvez bien, ajouta-t-il en souriant, ne pas envier aux autres peuples leurs grands poëtes; n'êtes-vous pas assez riches ?

— La part que vous faites à notre littérature, monsieur l'abbé, est trop belle pour que je ne m'en montre pas satisfait; je connais trop d'ailleurs les beautés de votre poésie pour ne pas lui reconnaître une supériorité marquée sur la nôtre ; supériorité que j'attribue, du reste, plus aux ressources de votre langue, si musicale, si poétique par elle-même, qu'à l'excellence de vos écrivains. — Voilà une confession qui se sent encore de cette partialité nationale, que je suis loin de blâmer, s'empressa de dire l'abbé; honneur à ceux qui aiment et soutiennent leur pays! quoique hélas! l'amour de la

patrie coûte souvent bien cher!... Et il soupira. — Qui en offre une plus touchante preuve que les exilés italiens! dis-je alors.... L'abbé leva sur moi des yeux humides... — En auriez-vous connu quelques-uns? me demanda-t-il avec empressement. — J'en ai vu beaucoup à Genève, où je me suis lié avec eux; ce sont de braves gens que j'aime et estime, parce qu'ils savent supporter leur malheur avec résignation et dignité. — *Poveretti!* s'écria l'abbé; ils souffrent bien!.... mais leurs parents, leurs amis, souffrent au moins autant qu'eux! Et des larmes baignèrent la figure du pauvre prêtre...—Quelqu'un des vôtres, lui dis-je avec intérêt, gémit donc dans l'exil? — Hélas! oui, *caro signor!*... mon frère, le pauvre Gaetano D.! — Gaetano D.! je l'ai connu, c'est un excellent jeune homme qui se conduit admirablement, que tout le monde aime.... — Et que nous pleurons tous ici, reprit-il en essuyant ses larmes; ma pauvre mère surtout, qui ne peut se consoler de l'absence de ce fils, et dont je cherche en vain à calmer la douleur! Ah! caro signor, si mon frère avait pu prévoir quels chagrins il nous préparait, il ne se serait jamais exposé à de si grands dangers!.... Hélas! ils ne savent pas, ceux qui s'engagent ainsi dans des entreprises hasardeuses, qu'ils jouent la tranquillité et le bonheur de toute leur famille; qu'ils brisent des cœurs dont ils auraient fait la joie! — L'imprudence peut être grande, sans doute, mais le but ne l'excuse-t-il pas? — Ah! gardez-vous de croire, mon cher monsieur,

que j'accuse notre Gaetano!.... je le plains; il s'est laissé entraîner par l'exemple, par cette soif d'indépendance qui s'était alors emparée de tous les cœurs italiens... et, si vous le connaissez, vous savez... — Qu'il est plein de dévouement et d'amour pour son pays, dis-je avec force; qu'il a les sentiments les plus nobles et les plus généreux; qu'il est bon, franc, cordial, de mœurs pures, et d'une douceur, d'une modestie, qui le font chérir de tous ceux qui sont assez heureux pour vivre près de lui... — Ah! oui, oui, vous le connaissez bien notre Gaetano, s'écria l'abbé; c'est bien lui,... lui que nous regrettons à toute heure, parce qu'il était la lumière et la consolation de notre maison!.... de notre mère surtout, dont nous ne pouvons tarir les larmes!... Ah! mon cher monsieur, ce fut un grand aveuglement que celui qui frappa les yeux de tant de victimes qui gémissent maintenant dans l'exil ou dans la prison!... Séduits par leur imagination, entraînés par tout ce qui se passait autour d'eux, et par l'espoir de redevenir Italiens, ils ont cru que toutes nos provinces allaient se lever en masse, que leurs opinions étaient partagées par le plus grand nombre, que le moment était venu d'arborer l'étendard national, et qu'il y avait chance de succès; tandis qu'ils ne formaient qu'une faible minorité, dont les appels ne pouvaient trouver d'échos ni dans les classes aisées, qui ne veulent pas compromettre leur commode existence pour conquérir une indépendance dont ils ne sauraient que

faire; ni dans le peuple, qui se soucie peu de constitution et de liberté, pourvu que sa *polenta* soit bien épaisse, et qu'il y ait du pain et du lard à la maison... Erreur fatale ! qu'ils payent trop cher, hélas ! pour ne pas les plaindre de toute notre âme et ne pas demander à Dieu, comme je le fais chaque jour, qu'ils rendent à leurs familles désolées ces victimes d'une généreuse illusion !...

Nous nous arrêtâmes longtemps encore sur ce sujet, si intéressant pour moi !... et la conséquence de notre conversation fut, qu'en Italie, et particulièrement en Lombardie, le peuple était d'une part trop arriéré, et de l'autre dans une aisance trop grande, pour qu'on pût penser à secouer jamais le joug de l'étranger, sans un puissant appui du dehors. — Quelques milles avant d'arriver à Milan je dus me séparer de mon compagnon de voyage, qui me dit en partant : Que Dieu vous accorde ses joies et ses bénédictions.... Que de fois, sans doute, il aura plaint le jeune Français qui lui avait parlé avec tant d'intérêt de son frère, et avec tant de chaleur du bonheur de l'Italie !...

L'entretien que je venais d'avoir avec le digne ecclésiastique, qui semblait envoyé par la Providence pour m'avertir des dangers que j'allais affronter, aurait eu sans doute pour résultat l'abandon immédiat de mes desseins, si l'impression qu'il avait produite sur moi fût restée telle que je l'éprouvais pendant les premiers instants qui suivi-

rent notre séparation, et telle qu'elle était encore au moment de mon arrivée aux portes de Milan; mais l'aspect des soldats autrichiens, les demandes de passe-port, les inquisitions d'une police vexatoire, les prescriptions qu'elle m'imposa, donnèrent un autre cours et une nouvelle couleur à mes idées.... C'étaient les premiers signes, les inévitables effets de cette domination étrangère qui, dès qu'on touche le sol de la Lombardie, vous rappellent et vous disent que vous allez avoir désormais sous les yeux le triste spectacle d'un peuple soumis à des maîtres jaloux, qui ne négligent aucune précaution, aucune mesure répressive pour perpétuer son asservissement....

Mécontent de toutes les formalités soupçonneuses auxquelles j'avais dû m'assujettir pour entrer en ville, je me fis conduire à l'hôtel de la Croix-de-Malte, dont on m'avait vanté la tenue et les hôtes; après y avoir dîné je me rendis en toute hâte au théâtre de la Scala, qui s'ouvrait le jour même pour la saison du carnaval. A peine avais-je fait quelques pas hors de l'hôtel, que mes oreilles furent frappées d'un bruit de tambour dont la batterie me rappela les régiments autrichiens que j'avais vus en France à l'époque de l'invasion.... L'impression pénible que ce souvenir avait produit sur moi, le devint bien plus encore, lorsqu'à la lueur des réverbères je vis sur une place, auprès d'un vaste corps-de-garde, quelques pièces de canon prêtes à faire feu au premier signal... Ah! qui pourrait ex-

primer le sentiment de surprise et de colère qui s'empara alors de mon cœur! ... Les poings fermés, les yeux ardents, je m'arrêtai devant ces emblèmes de la force, qu'un roi a surnommés avec tant d'insolence *ultima ratio regum*. C'est donc ainsi, me disais-je, que vous êtes gouvernés; oh! mes pauvres Italiens!.... et vous pouvez le souffrir!... et vous ne versez pas jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour secouer ce honteux esclavage?... La seule vue de ces instruments d'oppression ne doit-elle pas empoisonner toutes vos jouissances, porter le deuil dans tous vos plaisirs?... Malheur à vous! malheur à vous!... Puis la pitié me gagnait l'âme, et je pensais qu'elle était bien à plaindre la nation que la nécessité et l'habitude ont réduite à voir, à supporter, sans honte et sans indignation, ces odieux témoignages d'une domination ennemie!... — Signor, me dit le garçon de l'hôtel en me tirant par le bras, si vous voulez arriver au théâtre avant le lever du rideau, il faut vous presser; je le suivis : la grandeur de la salle, la magnificence des décors, l'admirable voix de Lablache, ne purent dissiper la tristesse de mes pensées... Comment aurais-je joui du spectacle, quoique j'en fusse privé depuis trois ans, quand j'avais devant moi deux grenadiers autrichiens plantés dans le parterre comme pour rappeler que la nation conquise ne peut agir ou s'amuser qu'avec le bon plaisir de ses maîtres... Rien de ce qui se passait sur la scène, rien de ce qu'on jouait à

l'orchestre, n'attira mon attention, si ce n'est les accents mélancoliques d'un violoncelle au moment de la mort d'Octave, dans un ballet qui, je crois, portait ce nom. Soit que cette musique fût en harmonie avec les sombres dispositions de mon âme; soit qu'elle fût exécutée avec une grande perfection, elle me frappa, m'attendrit, et j'en retins le motif, que je n'ai cessé de me rappeler ensuite, chaque fois que j'étais exposé à quelque nouveau tourment ou que je fléchissais sous mes longues souffrances!

En sortant du théâtre je repassai devant le corps-de-garde, mais je ne m'y arrêtai plus; enveloppé dans mon manteau pour me garantir du froid, je marchais à grands pas, admirant, malgré la nuit et la neige qui la couvraient comme un linceul, cette ville aux beaux palais, aux monuments superbes, aux larges rues, cette ville dont je faisais dans ma pensée la capitale d'un royaume constitutionnel de l'Italie du nord. Idée féconde, idée heureuse qui me préoccupa tellement que je m'égarais tout à fait, et dont je ne fus distrait que par un *ver da* (qui vive), qu'une longue ligne de sentinelles répéta comme autant d'échos dans le silence de la nuit. L'Italie que j'avais faite libre dans ma pensée, Milan que j'avais fait centre d'un état indépendant, rentrèrent à ce triste signal de l'occupation étrangère dans l'asservissement dont mon imagination de vingt ans les avait fait sortir.... Les

rues devenant de plus en plus désertes, et craignant sérieusement de ne plus retrouver ma demeure, je priai une personne, qui me parut obligeante, de me remettre en mon chemin, et, grâce à sa complaisance, je regagnai enfin la Croix-de-Malte, où j'étais descendu.

Le jour éclairait depuis longtemps les parois de ma chambre, que je dormais encore.... Doux sommeil que berçaient en songe les souvenirs de la patrie, de la famille!... et qu'un trop empressé *camérière* vint troubler pour me rejeter à mon réveil dans l'isolément, dans l'abandon et la tristesse!.... Ce ciel d'Italie, que j'avais tant de fois rêvé tout éclatant de lumière, était si sombre, l'air que j'avais espéré si doux, était si froid, si âpre, que je m'assis près de ma cheminée, où j'entassai bûches sur bûches pendant des heures sans songer à sortir, et pensant aux jours heureux que j'avais passés à Genève, à ma chambrette, où je grelottais aussi, mais où je travaillais en paix, tout entier à mes études, mes chères études que je négligeais depuis des semaines, que j'allais négliger encore;.... et dans quel but, dans quel espoir?.... je n'osais, hélas! m'en rendre compte, tant ce que j'avais vu jusque-là différait de ce que l'on m'avait promis en Suisse! Mon hôtesse, femme aimable et gracieuse, m'ayant fait prévenir qu'il était temps d'aller me présenter à la police pour obtenir un permis de séjour, je m'arrachai tout transi de mon

ardent foyer, dont la chaleur se perdait dans l'immensité de l'appartement, et je me fis conduire jusqu'au bureau des voyageurs. Que de formalités, grand Dieu! que d'enquêtes ne fallut-il pas subir! D'où venez-vous? quel est le but de votre voyage? pourquoi voulez-vous séjourner à Milan?.... Irritantes questions auxquelles je m'empressais de répondre pour en abréger l'ennui. — Ce n'est plus là ma facile police de Genève, me disais-je, en espérant enfin que tout était fini et qu'on allait me délivrer mon permis de séjour; mais ce n'était qu'une illusion!.... — Maintenant, ajouta le minutieux bureaucrate, il vous faut des répondants. — Des répondants, répétai-je..... — Sans doute; si vous n'avez pas deux personnes notables qui répondent de vous, il ne peut vous être accordé de vous arrêter ici plus de vingt-quatre heures. — Singulier usage, lui dis-je avec humeur;.... et mon passe-port signé à Berne par votre ambassadeur, à quoi donc me sert-il? — A passer la frontière; pour séjourner c'est autre chose.

Quelle que fût mon humeur, il me fallut chercher de suite ces deux répondants, que je trouvai facilement, grâces aux nombreuses lettres de recommandation dont j'étais pourvu; une fois en règle sur ce point, j'employai la première journée et les deux suivantes à parcourir la ville, que je voulais connaître, afin de pouvoir trouver seul la demeure de ceux avec lesquels je devais m'entendre sur

les objets relatifs à ma mission; c'était une précaution indispensable dans un pays où les étrangers sont suivis pas à pas par les suppôts de la police, et j'eus lieu de m'en applaudir par la suite, car nul soupçon ne plana sur les personnes que j'avais ainsi visitées.

IV.

D'après les renseignements que j'avais reçus et les observations que j'avais faites moi-même, il était évident que les réfugiés italiens s'étaient abusés sur les dispositions de leurs compatriotes, et sur les ressources du parti national. Je l'écrivis à Buonarotti, en lui annonçant que, vu cet état de choses, je devais forcément renoncer à la mission que je lui avais promis de remplir.... J'adressai en même temps une lettre au Piémontais Malinverni de Bellinzona, pour le prier de garder par devers lui les papiers que je lui avais laissés.

Dès ce moment même j'aurais continué mon voyage pour Florence, sans autre but que mon

plaisir et mes études, si tout ce que j'avais vu jusqu'alors de Milan ne m'avait donné le désir de connaître plus à fond les habitants, les monuments, les objets d'art de cette belle et riche ville. Je me disposai donc à y faire un séjour de quelques semaines, et je quittai l'hôtel de la Croix-de-Malte pour aller me loger dans une modeste chambre, que je louai dans la *Contrada Santa-Margarita*.

Je fis bientôt plusieurs connaissances, dont l'aimable société ne contribua pas peu à me rendre agréable le séjour d'une ville, à laquelle la neige et la glace donnaient l'aspect de quelque cité du Nord. Sous leur direction, je visitai les principaux établissements, le magnifique hôpital, la bibliothèque Ambrosiana, Brera, les Arènes, ainsi que les ateliers de peinture et de sculpture les plus célèbres. Grand amateur de musique, je pris un des meilleurs maîtres de chant du conservatoire; c'était chaque jour une heure de délassement.... La littérature italienne, dont je m'entretenais avec des hommes distingués, m'offrait aussi des jouissances, que je me promettais bien de ne pas négliger. Ainsi casé, et certain d'utiliser mon temps, encouragé d'ailleurs par le bon accueil de quelques familles, je commençai à sortir de ce malaise, de cette tristesse d'isolement que l'étranger éprouve pendant les premiers instants de séjour en des lieux où tout lui est inconnu. Habitué à la froideur genevoise, je jouissais de la bienveillance et de la cordialité milanaise, avec d'au-

tant plus de plaisir que j'y étais moins préparé. Au bout de quelques jours, grâce à l'italien, que je parlais déjà avec facilité, et grâce surtout à la sympathie que j'éprouvais et que je laissais voir à tous ceux qui me recevaient, je fus à même de connaître la nature du caractère milanais: caractère plein de charmes et de sûreté pour les relations privées, parce que l'absence de vanité et la probité en sont les deux principales bases; caractère qui, sous l'influence d'institutions libres et nationales, perdrait bientôt cette mollesse, cette puérilité, cette insouciance, inévitables fruits de la domination étrangère, et grandirait, socialement parlant, parce qu'aux qualités précitées, essentielles, indispensables à toute régénération politique, le Milanais joint un esprit juste, une aptitude au travail, une facilité pour apprendre, qui le rendent capable d'études sérieuses et des plus hautes spéculations.

Il faut aujourd'hui, qui pourrait le nier?... il faut quelque chose de plus que le bien-être matériel à une société déjà assez éclairée, assez avancée dans la civilisation, pour sentir que la nature de l'homme l'appelle à des destinées plus hautes et plus dignes de sa céleste origine, que les jouissances purement physiques dans lesquelles on voudrait en vain l'endormir. Il n'y a qu'un être avili, dégradé moralement et intellectuellement, qui puisse dire qu'un peuple n'a rien à désirer, qu'il est heureux quand il a en abondance de quoi bien manger, bien boire, bien se vêtir, bien

far a l'amore.... Il n'y a qu'un égoïste, qu'un courtisan, qui puisse traiter d'imprudents, d'insensés, de coupables, ceux qui se dévouent pour tirer enfin ce peuple asservi de sa dégradante torpeur, en faisant luire à ses yeux le flambeau de la raison et de la liberté. L'indépendance est pour les nations ce qu'est la liberté pour les individus : le premier, le plus précieux des biens !... Qu'on enferme l'homme dans la vallée heureuse de Rasselas, ou dans les cachots du Spielberg, qu'il soit entouré de tous les biens de la vie ou privé de tout ce qui est nécessaire à l'existence, il n'en sentira pas moins à la longue le besoin d'être libre, il fera toujours tous ses efforts pour s'échapper de sa prison dorée, comme des sombres murs de son donjon. Qu'un peuple nage dans l'abondance, ou qu'il languisse dans la misère, que ses chaînes soient d'argent ou de fer, dès qu'il ne s'appartient plus, dès que ses destinées dépendent de la volonté arbitraire d'un autre peuple, dès qu'il est réduit à n'être plus que le fermier ou l'esclave de ceux qui l'exploitent ou l'oppriment, il doit gémir sur son humiliation et sa servitude, il doit en rougir, et tout tenter pour secouer le joug honteux qui l'accable.

Pour que l'homme puisse développer le plus beau don que Dieu lui ait fait, l'intelligence, il faut qu'il soit libre; pour qu'il arrive au dernier degré de bonheur que la Providence lui a réservé sur cette terre, il faut que le règne de la pensée rem-

place le règne brutal de la force.... Sachez-le, Italiens, pour qui j'ai tant souffert, et à qui je dis aujourd'hui avec plus de raison encore qu'en 1821 : Vous avez des terres fertiles, de beaux palais, de belles femmes ; vous pouvez goûter dans toute leur plénitude les plaisirs du luxe et de la volupté ; mais, dites-moi, au milieu de vos sensuelles jouissances, ne sentez-vous point parfois qu'il est honteux, honteux, vous dis-je, de passer ainsi sa vie à *gozzovigliare*, godailler ? Pouvez-vous oublier que vous êtes esclaves, que vous ne pouvez faire un pas, ni sortir de votre ville sans la permission de Vienne ; que vos fils ne sauraient embrasser une carrière sans l'autorisation supérieure ; que vous êtes obligés, lorsque vous prenez en dégoût votre vie oisive, d'appliquer votre intelligence à quelque science aride, dans la crainte de donner ombrage à l'autorité jalouse, qui ne veut pas que la pensée s'élève, et prétend vous façonner à regarder comme l'âge d'or le temps où la coupe d'un habit, le succès d'un opéra ou les intrigues amoureuses de quelques femmes à la mode sont le principal sujet des conversations de toute une ville ? Et n'est-ce pas pitié, dites-le-moi, de voir à quel degré de nullité, de sottise, on a su réduire tout ce qui sert d'organe à la pensée ?... Voyez les journaux quotidiens et périodiques, la *Gazette de Milan*, la *Bibliothèque italienne*, et dites-moi s'il est possible de faire un abus plus cruel du pouvoir que de forcer ainsi des êtres pensants, des êtres pleins de

capacité, à nourrir leur esprit de niaiseries, de platitudes, de stériles éruditions pareilles à celle que l'on imprime chaque jour dans les provinces soumises à l'Autriche, et dont Venise seule, au bon temps de l'illustrissime république, pourrait offrir un *fac simile.*

C'est pourtant à cette vie d'annulation intellectuelle et politique que vous êtes condamnés, tant que vous serez soumis à Vienne; c'est pourtant cette absence de tout intérêt national, cet abandon, cet oubli de tout droit aux progrès des lumières, au développement de la pensée, ce renoncement à toute espérance d'un avenir meilleur, qui *animalisent* l'homme, et lui font dire comme Sganarelle : Quand j'ai bien bu, bien mangé, bien digéré et bien dormi, que me manque-t-il?.. ... C'est, dis-je, cet état morbide qui me faisait écrire avec amertume en 1822 : Laissez aux Milanais leurs théâtres, leurs belles, leur bonne table (*I loco buoni bocconi*), et vous pourrez ensuite en faire politiquement tout ce que vous voudrez. Cette affligeante conviction, loin de m'empêcher de rendre justice à leurs bonnes intentions, me fit gémir plus que jamais sur leur sort, et me détermina, malgré mon découragement, à chercher encore à combattre les effrayants progrès d'une dégradation morale, voulue, calculée par le gouvernement autrichien, en disposant les choses de manière à ce que les habitants de la Lombardie pussent un jour contribuer, autant qu'il

était en eux, à leur propre indépendance et à celle de l'Italie entière; mais quoique désormais ma pensée ne s'arrêtât plus sur aucune tentative immédiate, ou sur une coopération active à des projets de conspiration plus ou moins rapprochés, je dus renoncer une seconde fois à ranimer le courage, à retremper les résolutions des gens de bien qui s'étaient naguère montrés braves et dévoués, il est vrai, mais que l'omnipotence de la commission inquisitoriale tenait en alarmes, et qui ne voyaient aucune chance de salut pour les libertés italiennes....

Tout se borna donc entre eux et moi à des pourparlers, qui n'eurent d'autre résultat que de me faire écrire à nos amis de Genève une seconde lettre, dans laquelle je les informai de nouveau de l'état réel des choses, et de l'impossibilité de m'occuper davantage avec fruit d'une mission aussi intempestive que dangereuse.... Il m'en coûta, je dois le dire, d'abandonner ainsi la partie; mais je ne pouvais fermer les yeux à l'évidence, et continuer longtemps à mener impunément, et pour moi et pour ceux à qui j'étais adressé, un genre de vie qui ne pouvait manquer enfin de devenir suspect à la police... Et pourtant que de précautions ne prenais-je pas pour qu'on ne me vît ni entrer ni sortir des maisons de mes nouveaux amis! que de soins pour ne leur parler que seul à seul!... que de réserve, que de prévoyance pour éloigner des catastrophes qui, grâces à Dieu, ne sont tombées que sur moi!...

Tout ce que j'entendais dire des rigueurs de la commission, des souffrances qu'elle faisait endurer à ses prisonniers, était bien fait d'ailleurs pour me commander la plus grande circonspection... Tantôt c'étaient des arrestations nouvelles ordonnées et exécutées à Brescia, à Mantoue, à Lodi, etc.; tantôt des révélations que devait avoir faites un malheureux détenu, et les incarcérations qui pouvaient en être la suite. Un jour un brave homme, que la terreur empêchait de dormir, se penchait à mon oreille pour me conter que Salvotti, l'inquisiteur, était parti pour Vienne avec une liste effrayante de personnes à arrêter; le lendemain une jeune femme s'écriait avec désespoir: Ah! *Madonna*!... savez-vous qu'ils ont fait devenir fou ce pauvre marquis Palavicini à force de mauvais traitements... qu'ils ont voulu donner la torture à Confalonieri pour le forcer à parler... Sa femme, la belle comtesse, le croiriez-vous! a été sur le point d'être mise en prison, et son amie, la comtesse Frecavalli, est retenue prisonnière chez elle avec des gendarmes dans son propre appartement..... Nul, aujourd'hui, ne peut répondre de coucher le soir dans sa maison!...

Partout on me tenait ce même langage; partout je rencontrai la même terreur du pouvoir et de la commission, la même horreur de ses actes arbitraires, dont on s'entretenait avec mystère, avec effroi, comme jadis à Venise on parlait du conseil des dix. Deux noms, surtout, surgissaient dans les

récits de ce douloureux drame, et se trouvaient dans toutes les bouches ; l'un comme un objet d'admiration et de pitié, l'autre comme un objet d'animadversion et d'effroi... Confalonieri et Salvotti semblaient représenter aux yeux des Milanais l'ange de la liberté et le démon de l'esclavage.... luttant entre eux, non plus pour le succès de leur cause, mais pour le triomphe particulier de leur individualité. Sur Confalonieri se réunissaient tous les vœux des honnêtes gens, des hommes de cœur, des femmes surtout, qui voyaient en lui un être malheureux, persécuté, que l'adversité revêtissait de tout le lustre du dévouement et du courage. Sur Salvotti venaient se concentrer les haines des familles et des hommes de bien, qui le regardaient comme un de ces habiles et perfides Jefferies, qui créent les procès d'état comme marche-pieds pour arriver au pouvoir. Quelques-uns, il est vrai, accusaient Confalonieri d'ambition et d'orgueil, d'imprudence ou de faiblesse ; mais il était facile de voir que les accusations partaient, ou de la bouche d'hommes offusqués et jaloux de la supériorité de son caractère, ou de ces vils échos qui répètent les calomnies que la police sait jeter en avant pour perdre dans l'opinion ceux que le gouvernement redoute le plus.

Tout ce que j'apprenais successivement sur Confalonieri, en m'intéressant de plus en plus à son sort, augmentait à chaque instant mon désir d'être à même de connaître, un jour, cet homme auquel

on pouvait appliquer dans sa patrie ces vers de Manzoni sur Napoléon :

Segno d'immensa invidia
E di pietà profonda,
D'inestinguebil odio
E d'indomato amor *.

J'appris tout ce qu'il avait tenté, en 1814, pour assurer l'indépendance de l'Italie, ainsi que tout ce qu'il s'était efforcé de faire depuis pour introduire dans ce pays les idées et les découvertes nouvelles, tel qu'un journal, l'enseignement mutuel, la navigation à vapeur sur le Pô, l'éclairage par le gaz, etc. Je sus quelles peines il s'était données, quels sacrifices il avait faits pour réagir contre le système d'abâtardissement, de stagnation et d'ignorance, que l'Autriche voulait introduire lentement, mais d'une manière sûre, dans ses possessions italiennes; je connus mieux encore son devouement à la cause nationale, et l'habileté qu'il avait montrée dans les derniers événements de 1821. On ne me laissa ignorer ni son énergie, ni la sûreté de son jugement, ni l'éloquence de sa parole; on m'entretint aussi de l'admirable fermeté avec laquelle il soutenait, quoique gravement malade, l'épreuve si longue et si difficile d'un procès où il avait contre lui, et l'acharnement de la commission, et la faiblesse de ses co-accusés.

* Objet d'une immense envie et d'une pitié profonde, d'une haine implacable et d'un amour indompté.

l'innocence de son âme; lui, qu'on avait dépeint comme étant si craintif, si réservé, je l'entendis parler avec force contre les vexations et la tyrannie du gouvernement autrichien et de ses agents; je l'entendis ouvrir son cœur sur Confalonieri et ses compagnons, et plaindre, en termes dignes de son génie, Pietro Borsieri, jeune poëte plein d'espérance, disait-il, et qui aurait fait honneur à sa patrie....

Un autre poëte me restait à voir, c'était Manzoni, chez lequel on devait me présenter, Manzoni, l'honneur de l'Italie, comme écrivain; comme chrétien, le modèle de toutes les vertus... Manzoni, que j'ai appris depuis à si bien connaître, à tant admirer, par tout ce que m'a dit de lui son ami Confalonieri, mon compagnon d'infortune; et par tout ce que j'en ai lu en recouvrant la liberté. L'espoir de me trouver avec lui ne se réalisa pas; je l'ai regretté dans la prison, je le regretterai toujours;..... car les hommes, qui comme lui réunissent le génie à la modestie, les élans sublimes du poëte aux humbles vertus de la piété, sont rares sur cette terre, et dans un siècle où l'esprit s'élève trop souvent sur les ruines du cœur... — Plus rares encore ceux qui peuvent, à son exemple, se dire avec conscience qu'ils n'ont employé la haute intelligence dont Dieu les avait doués, que pour inspirer aux hommes l'amour de la vérité et de la religion.

Aucune lettre de France ou de Suisse ne m'é-

prison, ces geôliers, ces gendarmes qui entouraient Monpiani.... Monpiani, le meilleur de tous les hommes, le plus religieux, le plus charitable des chrétiens!.... lui en prison! et pourquoi?.... parce qu'il est l'ami de notre digne Confalonieri, parce qu'ils disent qu'il a tous ses secrets, qu'il les a recueillis à son lit de douleurs lorsqu'il vint le soigner en 1820; il y a déjà plus d'un an qu'ils l'ont arrêté, au risque de faire mourir sa pauvre vieille mère.... Arrêté! lui! Mais imaginez donc à quel degré de persécution il faut être arrivé pour accuser de conspiration un homme qui n'est qu'en Dieu et en bonnes œuvres, un homme qui a consacré une partie de sa fortune et de son existence à élever des sourds et muets qui le pleurent maintenant comme un père.

Si vous l'aviez vu ce digne ami, reprenait-elle après avoir donné un libre cours à ses larmes, il vous aurait ému, il vous aurait édifié, tant il est calme et résigné! Il était d'abord profondément abattu, puis, quand il m'a vu si affligée, c'est lui qui cherchait à me consoler: Dieu, me disait-il, ne m'abondonnera pas... Ah! quelle belle âme, quelle religion douce et éclairée!.... comme il sait bien allier les devoirs du chrétien avec ceux qu'il doit à sa patrie!.... comme il prouve qu'on peut être à la fois bon catholique et se dévouer, mourir s'il le faut pour les libertés de son pays! Monpiani, *caro signor*, est un ange qui sortira blanc comme les ailes d'un chérubin de l'épreuve à laquelle il est soumis aujourd'hui. Que

Dieu permette que sa santé ne succombe pas à tant de secousses, elle s'altère visiblement, je l'ai vu ce matin.

Le sort de Confalonieri l'afflige plus que le sien;.... il l'aimait tant, il en était si fier!.... et il avait raison, car c'est un grand homme que notre Confalonieri, le seul qui aurait pu nous tirer de la fange où nous croupissons, le seul parmi nous qui ait toujours montré de l'indépendance dans le caractère, sous Napoléon comme sous les Autrichiens, mais on ne l'a pas compris ici.... Dans notre malheureux pays, tout homme qui a l'âme élevée et un véritable patriotisme est certain d'être taxé d'imprudence, de folie, d'ambition, par ces êtres aux vues étroites, aux caractères mous qui haïssent par nature tout ce qui sort de leur étroite sphère, et peut compromettre la tranquillité *della loro infingarda vita* (de leur paresseuse et inutile vie).... De quoi ne l'ont-ils pas accusé! ne disent-ils pas même encore aujourd'hui qu'il était orgueilleux, arrogant, parce qu'il était trop grand de cœur et de pensée pour vivre, à leur exemple, dans l'insouciance et la joie, quand l'Italie devenait chaque jour plus asservie? N'ont-ils pas osé faire de lui l'instigateur de l'émeute qui coûta la vie en 1814 à l'infortuné Prina, ministre des finances;.... n'ont-ils pas prétendu qu'il ne voulait chasser les Autrichiens en 1820 que pour se faire président de la république, ou roi,.... que sais-je?.... Les lâches! ah! les reptiles!.... comme ils savent couvrir de ve-

nin la réputation d'un homme généreux dont la supériorité les humilie! Heureusement, continua-t-elle, qu'il y a encore à Milan de braves gens qui avaient su l'apprécier et qui lui sont restés fidèles sous les verroux comme dans la prospérité; ceux-là ne l'abandonneront pas, ne le trahiront pas,.... ils vengeront un jour sa mémoire s'il est sacrifié....

On croit donc qu'il sera condamné?... m'écriai-je avec le sentiment d'une profonde douleur...—Hélas! qui en doute!.... il est perdu, l'infortuné,.... ils ne le relâcheront plus, ils ont trop peur de lui, mon Dieu! et puis ils l'ont tant fait souffrir, qu'ils craindraient qu'il ne dévoilât leur infamie! Pourriez-vous croire que, malade comme il l'est, ils le traînent à la commission, où il est obligé de soutenir des interrogatoires de huit et dix heures.... *povera anima* (pauvre âme)! c'est le bouc émissaire sur lequel ils font tout retomber;.... mais il reste inébranlable comme un roc; Monpiani me l'a dit, sans que le juge pût l'entendre;.... et ce sont des hommes de cette trempe que l'on persécute!....

La signora*** parlait encore, lorsqu'on annonça une jeune dame dont l'*amico* gémissait aussi sous les verroux de la commission. L'entretien se continua donc avec un redoublement de chaleur. On parla encore de Monpiani, Confalonieri, Felberg, Visconti, Trechi, tous prisonniers pour la même cause; on déplora leur sort;.... et dire, s'écria la jeune dame, qu'il n'y aura pas un seul parmi nous

qui se dévouera pour tenter leur délivrance!.... Ah! s'ils avaient, ces hommes, autant de résolution que nous autres pauvres femmes!.... mais ils sont trop riches, trop habitués à leurs aises nos Milanais,.. ils tremblent au premier mot qu'on leur adresse; vous devez avoir, reprit-elle, en s'adressant à moi, une bien triste idée de notre pays;.... les gens de cœur en sont exilés ou sont emprisonnés, le reste.... Ah! c'est pitié; il n'y a plus que les femmes qui valent quelque chose.... La comtesse Confalonieri, la Fracavali, la Demboski, si vous les connaissiez, obtiendraient votre estime et votre admiration;.... la comtesse surtout, *la povera Teresa*, cet ange de vertu et de bonté qui soutient son infortune avec autant de force et de dignité que Confalonieri lui-même; c'était un des plus beaux couples de Milan... Comme elle est belle et noble dans le vêtement de deuil qu'elle porte depuis l'arrestation de son mari;.... quel respect et quelle vénération elle inspire à toute la ville!.... Il faut sur ce point rendre justice aux Milanais, ils ont au moins compris que le malheur, quand il est soutenu avec tant de grandeur, est *une royauté* à laquelle tous les cœurs doivent rendre hommage!

C'était le 10 janvier que j'écoutais ces paroles, qui redoublèrent l'intérêt que j'éprouvais déjà à un si haut degré pour Confalonieri et ses compagnons d'infortune; que de regrets n'avais-je pas dans l'âme de ne pouvoir les secourir, les sauver!.... que d'efforts d'imagination ne fis-je pas alors pour lutter

contre la réalité, et me persuader qu'à force de persévérance et de résolution on parviendrait peut-être à les arracher au sort qui les menaçait!.... Ce n'étaient que de vains désirs qu'un instant d'examen faisait disparaître, et qui me laissaient ensuite triste et découragé pendant des heures entières. La musique de Rossini, que j'allais entendre chaque soir à la Scala, pouvait seule chasser cette mélancolie; en me faisant passer par une suite d'émotions douces et profondes, de jouissances inconnues et indicibles; c'est alors que je comprenais ce que le fameux poëte Monti disait à ceux qui s'étonnaient de le voir si souvent aux représentations de la Scala : Il y a tant de poësie dans cette musique, s'écriait-il, que je viens y chercher des idées et des inspirations.

Je fus assez heureux pour me trouver quelquefois avec cet homme célèbre, dont les vers harmonieux m'avaient si souvent charmé; j'admirai sa noble tête, son front large et élevé, son aspect vénérable; j'entendis sa voix si accentuée, si belle encore, et je regrettai de n'avoir pas le bonheur de lui entendre déclamer, comme à Mme de Staël, l'épisode du comte Ugolino; peut-être aurais-je obtenu de lui cette faveur si j'avais continué à le voir; mais le moment approchait où j'allais être condamné à ne plus entendre d'autres voix humaines que celles des geôliers et des inquisiteurs!...

Comme tous les grands poëtes, Monti était simple et bon; ses paroles, pour peu que l'on s'entretînt avec lui, vous laissaient voir la candeur et

l'innocence de son âme; lui, qu'on avait dépeint comme étant si craintif, si réservé, je l'entendis parler avec force contre les vexations et la tyrannie du gouvernement autrichien et de ses agents; je l'entendis ouvrir son cœur sur Confalonieri et ses compagnons, et plaindre, en termes dignes de son génie, Pietro Borsieri, jeune poëte plein d'espérance, disait-il, et qui aurait fait honneur à sa patrie....

Un autre poëte me restait à voir, c'était Manzoni, chez lequel on devait me présenter, Manzoni, l'honneur de l'Italie, comme écrivain; comme chrétien, le modèle de toutes les vertus... Manzoni, que j'ai appris depuis à si bien connaître, à tant admirer, par tout ce que m'a dit de lui son ami Confalonieri, mon compagnon d'infortune; et par tout ce que j'en ai lu en recouvrant la liberté. L'espoir de me trouver avec lui ne se réalisa pas; je l'ai regretté dans la prison, je le regretterai toujours;... car les hommes, qui comme lui réunissent le génie à la modestie, les élans sublimes du poëte aux humbles vertus de la piété, sont rares sur cette terre, et dans un siècle où l'esprit s'élève trop souvent sur les ruines du cœur... — Plus rares encore ceux qui peuvent, à son exemple, se dire avec conscience qu'ils n'ont employé la haute intelligence dont Dieu les avait doués, que pour inspirer aux hommes l'amour de la vérité et de la religion.

Aucune lettre de France ou de Suisse ne m'é-

tait encore parvenue depuis mon arrivée à Milan. Vainement allais-je me présenter chaque jour à la poste, cette réponse habituelle : *Il n'y en a point*, que les commis me faisaient d'un air sûr de leur fait, me forçait à revenir chez moi, tout pensif et affligé d'un silence que je ne pouvais attribuer à l'oubli de ceux qui m'aimaient; ma correspondance était donc surveillée, retenue à la poste;... la chose était certaine, on me le disait... Peut-être aurais-je dû m'inquiéter de voir ainsi mes lettres interceptées; mais que pouvais-je craindre? pourquoi me serais-je alarmé d'une circonstance qui, du reste, se renouvelait chaque jour pour les étrangers? Je pris donc patience et ne changeai rien à ma vie ordinaire.

Le 16, au matin, on me remit enfin à la poste une lettre, la première et l'unique;... elle était de Buonarotti, et en réponse à celle que je lui avais écrite dès le premier jour de mon arrivée à Milan, sur l'inopportunité de la mission dont je m'étais chargée et sur la résolution où j'étais de ne plus m'en occuper désormais. Surpris de ce changement inattendu, Buonarotti m'en exprimait son déplaisir et son étonnement; ce n'était pas, disait-il, ce qu'il attendait de mon zèle, de ma persévérance, et autres phrases qui me montraient, quoique moins explicites, combien il était mécontent d'être forcé de renoncer aux espérances qu'il avait fondées sur moi. Cette lettre, si elle me fût parvenue quelques jours plus tôt, m'aurait peut-être excité de nouveau

à redoubler d'efforts pour parvenir au but que l'on m'avait fixé; mais je m'étais trop convaincu de l'inutilité de toute tentative ultérieure pour ne pas vaincre par le raisonnement les regrets et les désirs que les paroles de Buonarotti avaient ranimés dans mon cœur. Longtemps je me promenai par la ville, dans une agitation que ne calmait pas la réponse à toutes les combinaisons qui surgissaient dans mon imagination : C'est impossible.

Le jour suivant je visitai l'hôtel de la monnaie et quelques ateliers de peinture; le soir, j'entrai à la Scala pour entendre le *Barbier de Séville* de Rossini; délicieuse musique, où le compositeur s'est élevé à la hauteur de notre Beaumarchais, l'a surpassé même par la richesse et la féconde vérité de son imagination;....., brillant feu d'artifice, dont les clartés se succèdent toujours sans pâlir jamais, et dont chaque beauté nouvelle vous ravit et vous transporte... J'étais en extase, j'étais électrisé;... je me tenais à quatre pour ne pas chanter avec les acteurs; j'applaudissais avec fureur,... Lablache surtout, dont la voix timbrée et sonore remplissait la salle, et dont la puissante verve animait tout. Ce fut une ravissante soirée : j'entendais le *Barbier de Séville* pour la première fois, et je lui dus mes dernières heures de jouissance; car celle des épreuves douloureuses allait bientôt sonner!...

Encore tout ému de tant de suaves mélodies, de tant d'inspirations entraînantes, je sortis du théâtre

avant le ballet; je voulais rentrer chez moi, me mettre au piano, m'y rappeler l'accent et la couleur que chacun des chanteurs avait donnés à son rôle; je fredonnais la cavatine du *Barbier* en montant mon escalier, quand mon hôtesse vint au-devant de moi pour m'annoncer qu'un monsieur, un jeune homme, m'attendait depuis longtemps. — Quel est-il? — Je l'ignore, me dit-elle. La porte s'ouvrit, et je reconnus aussitôt l'Italien qui, à Bellinzona, avait promis de se charger des papiers que je laissais entre les mains de Malinverni. — Je vous ai bien fait attendre, me dit-il, après m'avoir souhaité le bonsoir; mais je n'ai pu venir plus tôt. — Malinverni n'a donc pas reçu la lettre par laquelle je le priais de ne pas m'envoyer ces papiers? — Je l'ignore: les voici bien intacts, comme vous voyez; ma parole est remplie.

Que devais-je faire?... refuser de le décharger de ce dangereux dépôt était impossible; ne pas le remercier des risques qu'il avait courus pour me l'apporter aussi fidèlement, eût été manquer de convenances et de cœur... Je le pris donc, je lui rendis grace... sans oser pourtant lui déclarer qu'il m'était désormais inutile. Ce fut une de ces fausses hontes comme il s'en présente si souvent dans la vie, et celle-là me fut fatale!

En lui communiquant la cause de mon changement, qui sait s'il n'eût pas approuvé la résolution d'anéantir sur-le-champ ces périlleux documents? et cette approbation aurait, sans aucun doute, dé-

terminé l'auto-da-fé que je projetai après son départ, mais que je n'exécutai malheureusement pas, retenu par la crainte que Buonarotti ne m'accusât de pusillanimité, en ne conservant point des pièces, des instructions, des diplômes, dont il devait m'indiquer l'ultérieure destination. Ébranlé par ces considérations, et par une foule d'autres de même nature, où l'amour-propre jouait le principal rôle, j'hésitai, je retins ma main prête à lancer dans le feu le fatal paquet, et je me dis : Pour obvier à tout reproche, pour mettre à couvert ma responsabilité, je le déposerai en mains sûres; si Buonarotti tient à ces documents, il saura où les faire prendre..... Basta (suffit)!

Tranquille sur ce point, j'ouvris le portefeuille, je parcourus rapidement les pièces qu'il contenait; j'en brûlai quelques-unes, de nature à compromettre les personnes que j'avais vues et celles qui me restaient à voir. Puis je remis le tout sous enveloppe, avec l'intention d'aller le lendemain, de grand matin, prier un homme, sur qui je pouvais compter, de se charger de la garde de ces papiers; je me rendis effectivement chez lui de bonne heure, après avoir eu, toutefois, la précaution de mettre dans une cachette introuvable le dangereux portefeuille; mais, par une déplorable fatalité, ce monsieur était parti la veille pour la campagne, d'où on ne l'attendait que dans la journée. Ce ne fut qu'après avoir été frapper plusieurs fois à sa porte, que je le rencontrai enfin vers

le soir : nous convînmes alors qu'il viendrait chez moi le lendemain, entre neuf et dix heures, pour chercher le dépôt que je devais lui confier; je lui avais été chaudement recommandé par un des exilés, son ami intime, et il était tout à moi.

L'esprit en repos de ce côté, j'entrai un moment au théâtre afin de prier Lablache, dont j'avais fait la connaissance, de venir chez moi le lendemain, vers les dix heures, pour me donner quelques conseils sur le chant et sur les maîtres que je devais prendre tant à Naples qu'à Florence ; puis je m'en revins au logis, satisfait de la résolution que j'avais prise, rêvant un riant avenir, jouissant, par avance, de la vie heureuse (*della vita beata*) que j'allais mener dans le midi de l'Italie, quand les jours seraient longs et chauds, que le ciel aurait repris cette sérénité, cette transparence, qui répand la lumière et la joie sur toute la création!... Ah! que l'existence me sera douce, me disais-je en jetant les yeux sur ma carte ;... que de belles villes à visiter, que de sites pittoresques à contempler, que d'antiquités, que de chefs-d'œuvre à admirer... Voilà ma route : Bologne, Florence, Rome ;.... partout de riches cités; sur les bords de l'Adriatique comme sur les bords de la Méditerranée; partout un sol fertile, des produits abondants, une population nombreuse : éléments de prospérité qui feraient de l'Italie une terre promise, un paradis terrestre, si l'administration de ses provinces était bienfaisante et éclairée, si l'Autrichien n'était pas là pour empêcher toute

innovation propre à éclairer les esprits... Et je soupirais, en retrouvant, une à une, les villes où l'on m'avait dit de m'arrêter, où l'on m'avait promis des adhérents... Je me demandais s'il serait dit que je n'aurais rien fait pour hâter le moment où l'Italie, délivrée de la présence des étrangers, se constituerait en royaume indépendant?... Longtemps absorbé dans cette pénible méditation, j'essayai enfin de la bannir en prenant en main la *Vie d'Alfieri*, que je lisais depuis quelques jours avec un intérêt toujours croissant : c'est que cette vie était la mienne en beaucoup de points ; c'est qu'à l'exemple de ce grand poëte, je sentais ce que pouvait faire une volonté énergique, indomptable, pour arriver à la célébrité en surmontant les obstacles. Cet Alfieri, qui à vingt-sept ans savait à peine sa langue, et à quarante était le premier tragique de son pays, était pour moi le stimulant le plus actif que je pusse jamais rencontrer : il réveillait, il raffermissait tous mes projets d'étude, tout mon espoir : si je n'ai pas son génie, me disais-je, j'ai du moins comme lui cette opiniâtreté de vouloir, ce besoin impérieux de sortir de la médiocrité, cet acharnement au travail, cette conviction d'arriver que rien ne décourage, rien ne détourne du but projeté. Je poussai fort avant dans la nuit cette attachante lecture, que j'interrompais souvent pour me dire : Oui, c'en est fait, je reprends ma paisible carrière ; je vais me remettre avec ardeur, et sans plus désemparer, à mes studieuses occupations;

demain je fixerai le jour de mon départ de Milan, où la vie est trop désœuvrée, l'existence trop molle, pour que je puisse risquer d'y demeurer quelques semaines encore; c'est arrêté, je ne veux plus songer désormais qu'à m'obstiner au travail comme Alfieri.... Et, en m'endormant, ma dernière pensée fut, il m'en souvient encore, que j'avais vingt-quatre ans, un long avenir d'études et d'espérances! et mes rêves, dans mon sommeil, furent des rêves de bonheur et de gloire!

VI.

Le 18 janvier, à mon réveil, il était tard, plus tard que ne l'annonçait le jour, car il neigeait, et le temps était froid et triste... J'étendis de nouveau sur mon lit ma carte d'Italie; j'y cherchai Florence et Naples; je pensai aux belles journées qui m'y attendaient, aux douces heures que l'amour de l'étude me préparait, puis aux voyages, aux excursions que je ferais en Toscane, dans les états romains, en Sicile, en Calabre. Mes yeux, en parcourant cette dernière province, tombèrent sur le lieu où le pauvre Murat avait péri victime de son imprudence et de sa trahison... Tous les événements de 1814 et 1815 me revinrent alors à l'es-

prit... la défection du malheureux roi de Naples, si fatale à nos armées, et sa levée de boucliers, plus fatale encore aux destinées de l'Italie!

Bientôt ces douloureux souvenirs allèrent se perdre dans celui de Napoléon, ce maître des nations, dont la main toute puissante n'avait qu'à s'étendre sur ce pays, où il avait conquis les plus beaux lauriers de sa gloire militaire, pour le rendre à jamais libre, fort et heureux.

L'horloge voisine sonnait neuf heures: quelques pages encore de la vie d'Alfieri, puis je me levai. D'un instant à l'autre pouvait arriver celui qui se chargeait des papiers; je tirai donc bien vite, et non sans peine, le portefeuille de sa cachette; je le mis ensuite sous un des coussins de mon canapé pour l'avoir plus tôt sous la main quand mon ami viendrait. On sonna... C'est lui! me dis-je... J'allai ouvrir; ce n'était qu'un inconnu, un domestique qui venait me demander, de la part d'un certain monsieur, si je serais chez moi à midi. Je continuai ma toilette en fredonnant quelques airs du *Barbier de Séville*; on sonna de nouveau... Si ce n'est pas celui que j'attends, ce sera sans doute Lablache, mon gros Lablache, avec sa belle voix et sa joviale humeur... Ouvrons... Ce n'était pas Lablache, mais un monsieur en manteau brun, d'une figure sinistre et livide... derrière lui plusieurs individus en uniforme et armés... Le sourire s'éteignit sur mes lèvres... je devins pâle; une pensée... une seule, mais terrible, mais foudroyante, se présenta à mon es-

prit... C'en est fait de moi ! impression poignante, que je maîtrisai soudain pour demander d'un air poli et dégagé au personnage en manteau, qui était debout à la porte, ce qu'il y avait pour son service. — Excusez-moi, me répondit-il, je suis envoyé par la douane pour m'assurer si monsieur n'aurait pas des marchandises prohibées. — Je ne suis pas négociant; on doit le savoir à la douane. — Pardonnez-moi; mais c'est notre devoir... et il s'avança dans l'appartement, lui et ses alguazils.

Une idée, une lueur de salut, se glissa dans mon esprit;... le feu brûlait dans ma cheminée,... y jeter les papiers en engageant une lutte avec les prétendus douaniers, était chose à tenter;... je fis donc rapidement deux ou trois pas vers le canapé; mais j'avais affaire, je le vis bien, à un homme qui n'était pas novice dans ces sortes d'expéditions, car il avait placé de suite deux de ses gens devant le foyer; j'aurais persisté néanmoins dans mon projet, m'en fiant à ma force, si je n'eusse réfléchi aussitôt que les papiers étaient contenus dans un maudit portefeuille de cuir, qui ne pouvait s'enflammer sur-le-champ;... la position était fatale, les moyens d'échapper nuls... Si j'avais eu des armes j'aurais sans doute risqué quelque tentative désespérée, mais je n'avais même pas une canne!...

Pris au dépourvu, je fus obligé de ronger mon frein, de faire bonne contenance, pendant que les agents de police visitaient un à un les tiroirs de ma commode et mes armoires. Le moindre

de mes mouvements, de mes regards, était suivi de l'œil par le chef de la troupe; soit qu'il espérât découvrir plus tôt en m'observant ainsi l'endroit secret où j'avais déposé les objets suspects, soit qu'il craignît que je ne trouvasse tout à coup quelque moyen de les faire disparaître. Pour gagner qnelques secondes, je m'approchai d'eux au moment où ils visitaient les papiers de mon bureau, je plaisantai même sur plusieurs articles de mon journal de voyage, dont je lus quelques lignes à l'employé principal, ainsi qne de la lettre de Buonarotti, dont il semblait ne pouvoir déchiffrer l'écriture;... mais toutes ces diversions n'étaient pas de nature à dépister le signor comte Bolza, vrai limier de police et maître passé dans l'art des arrestations. Une dernière ressource se présenta encore à mon esprit : celle de m'emparer du portefeuille, d'ouvrir ma fenêtre et de le lancer sur les toits des maisons voisines, alors couvertes de neige, tandis qu'au même instant je profiterais de la surprise de mes gardiens pour me précipiter dans la rue,... parti extrême qui ne m'aurait conduit à rien, et qu'une seconde de plus rendait inexécutable. Déjà plusieurs des agents étaient parvenus dans leur perquisition jusqu'au canapé, vers lequel s'avança tout à coup comme par instinct le commissaire Bolza; à peine a-t-il soulevé le premier coussin qu'il voit le portefeuille, s'en empare rapidement, le montre,... et moi je sentis, au froid

mortel qui me pénétra jusqu'au cœur, que la destinée de ma vie entière venait de se décider!

Fier de son heureuse capture dont il soupçonnait déjà l'importance, Bolza, fixant sur moi les regards durs et fauves d'un serpent qui vient de saisir sa proie, commençait à ouvrir le portefeuille lorsque je l'en empêchai d'un geste impératif, en lui enjoignant, sous sa responsabilité, de le mettre sous enveloppe et de le cacheter immédiatement.— Conduisez-moi, lui dis-je, chez le directeur général de la police : lui seul doit prendre connaissance de ces papiers; il acquiesça de suite à ma demande, et cacheta soigneusement devant moi le paquet, pendant que ses sbires continuaient à faire une visite minutieuse dans tout l'appartement.

Le mal était sans remède, et désormais il ne me restait plus qu'à soutenir dignement l'épreuve à laquelle j'allais être appelé. Je conservai donc avec les agents de police un maintien plein d'assurance et de politesse qui leur commandait les égards dont ils ne manquèrent pas un instant avec moi. Sans la moindre apparence de trouble, avec autant de tranquillité que j'en aurais eue s'il se fût agi de faire une visite à une personne amie, je sortis de ma chambre avec Bolza, qui m'accablait de marques de déférence et de respect. Sur l'escalier, dans la cour, à la porte où je trouvai un fiacre, j'aperçus bon nombre de soldats de police que l'on avait embusqués pour empêcher toute tentative d'évasion... — J'avais pris mes pré-

817564 A

cautions, me dit le prudent commissaire, d'un air capable et satisfait; nous vous connaissions, et sur ma foi je n'aurais pas voulu me charger de votre arrestation si l'on ne m'eût donné main-forte... — Et vous eussiez bien fait, lui répondis-je.

En quelques minutes nous fûmes à la direction générale de police, où, sous bonne escorte et gardé par Bolza, j'arrivai aux appartements du directeur, dans le cabinet duquel on nous fit entrer immédiatement. Le portefeuille cacheté lui fut remis. Il le prit, en rompit l'enveloppe, l'ouvrit, en feuilleta les papiers; puis, en me priant de m'asseoir, il donna l'ordre à Bolza d'en examiner le contenu et de les parapher; lui-même se remit à son bureau pour y continuer son travail.

Le silence dans lequel nous nous trouvions, et qu'interrompait seulement le bruit des parchemins que le commissaire de police tirait un à un du portefeuille, ou le grincement de la plume du directeur en courant sur le papier, me rendit entièrement à moi-même... J'entrevis mieux encore l'abîme dans lequel j'étais tombé! Aucune chance de salut ne s'offrit à mon esprit... Je suis au pouvoir des Autrichiens, je suis perdu,... je le vois, je le sens; c'était tout ce qui se présentait à ma pensée... Fatigué de cette pénible attente, je demandai au directeur de police la permission de prendre un livre dans sa bibliothèque, ce qu'il m'accorda fort gracieusement; celui qui me tomba sous la main était le fameux compte-rendu du ministère tory,

sur la position politique et surtout financière de l'Angleterre en 1822. J'ouvris le livre, j'en feuilletai les pages, j'en lus même quelques-unes, dont je m'efforçais, mais en vain, de comprendre les mots et les phrases, et d'où mes yeux se levaient souvent pour jeter un regard furtif sur tout ce qui m'entourait. Parfois une lueur d'espérance pénétrait dans mon âme, et je me disais : Qu'ai-je fait après tout pour que l'on m'arrête? peut-être va-t-on me renvoyer simplement sous bonne escorte, à la frontière;... et déjà je traversais les Alpes, j'arrivais en Suisse, j'étais à Genève...Trop courte illusion que détruisit bientôt la voix du directeur de police, qui me pria de vérifier avec Bolza, et de parapher moi-même chaque pièce du portefeuille : pas un mot, pas un geste, n'avaient, du reste, trahi son intention à mon égard. Poli, quoique réservé, il avait les manières d'un homme comme il faut, qui n'oublie pas qu'aucune circonstance ne donne le droit d'être moins distingué, moins civil, que celui que le malheur a frappé... Je lui en sus un gré infini, et, lorsqu'il m'eut dit que c'était avec peine qu'il était obligé de me garder à la direction, je le remerciai, avant de m'éloigner, de ses égards et de sa politesse. Si ses formes eussent été rudes et grossières, j'aurais sans doute beaucoup plus senti l'horreur de ma position... Conduit dans une autre chambre, on m'y déshabilla de la tête aux pieds : première visite de geôlier, où commença cette longue série de vexations, qui dura jusqu'au dernier moment de

ma captivité. Sorti des mains de cet habile homme, qui, peu flatté de ne rien trouver de suspect, m'aurait volontiers retourné les paupières pour y découvrir quelque dépêche, on me fit descendre dans une salle basse, où je retrouvai Bolza, qui me conduisit aussitôt dans les prisons de la police : pour y arriver nous traversâmes une vaste cuisine, où deux ou trois chefs en veste blanche travaillaient, me dit mon guide, au dîner des nombreux prisonniers de la commission. « Vous voyez que sa majesté veut qu'on fasse bonne chère en prison, ajouta-t-il en me montrant les fourneaux garnis de casseroles... *Non c'è da dire. Abbiamo qui il primo cuoco di Milano. Il famoso Cisalpino... e lei starà bonone ;* « il n'y a pas à dire, nous avons ici le premier cuisinier de Milan, le fameux Cisalpino, et vous serez très-bien »... —Vraiment, lui répondis-je, en considérant de plus près les friands morceaux étalés sur la table; je ne savais pas que l'empereur traitait si bien ses prisonniers. —Quand on est en cage, qu'a-t-on de mieux à faire que de manger ? reprit en riant un gros homme que Bolza me présenta comme le geôlier en chef. —Vous ne serez pas trop bien aujourd'hui, dit de nouveau le commissaire, la prison est petite, mais dans quelques jours;... est-ce prêt, demanda-t-il à un porte-clefs qui arrivait à l'instant même...— *Si, signore.* —Allons donc, lui dis-je,... et il me conduisit dans le même bâtiment où trois ans auparavant Silvio Pelico avait été renfermé ; mais les filles

du repentir n'y étaient plus, et leurs salles, changées en prison, contenaient les infortunés que la commission avait arrachés du sein de leur famille... Arrivés sous un corridor bas et sombre, donnant sur une petite cour entourée d'un mur élevé, le geôlier ouvrit un étroit guichet garni de fer, dont mes yeux avaient été de suite tristement frappés!... Donnez-vous la peine d'entrer, me dit Bolza... J'entrai, la lourde porte se referma... Puisse Dieu me tenir compte un jour de la douleur poignante qui tomba sur mon cœur dans ce fatal moment!

VII.

Le dernier verrou était à peine tiré, que l'aspect de la prison, devenu plus triste encore par la disparition subite de la lumière, me fit retourner brusquement vers le guichet, que je contemplais, muet, immobile, dans une angoisse que nulle plume ne saurait dépeindre, que nul homme ne saurait supporter une heure sans que sa raison s'en altérât!... Je n'avais pas de pensées, pas de vouloir;... je n'avais que de la souffrance, et une souffrance qui s'exhalait par ces seuls mots : Ah! mon Dieu! mon Dieu!... que mes lèvres murmuraient, sans que mon cœur y prît part encore. Cette porte, que je ne quittais pas des yeux, comme

si l'on eût dû sur-le-champ la r'ouvrir; m'avait enlevé, en se fermant sur moi, toute la présence d'esprit que j'avais conservée jusqu'alors.... Mon courage m'abandonna tout à coup;... je ne sentais plus rien qu'un indéfinissable besoin de revoir la lumière du jour, qu'une horrible tentation de me briser le crâne contre les murs de mon cachot.

Je ne saurais dire combien de temps dura cette douloureuse stupeur; seulement, je me souviens que j'avançai les mains vers les barres de la porte, et qu'en la secouant fortement j'éprouvais un tel accès de désespoir, que mes genoux fléchirent, et que ma tête alla frapper rudement contre les planches épaisses du guichet. Les pas précipités de la sentinelle, qui accourait à ce bruit, son « *was ist das* » qu'est-ce que c'est? me rendirent à moi-même.... Je me relevai, je m'élançai vers la fenêtre, je levai les yeux vers le ciel, qu'on apercevait à peine par l'ouverture étroite où pénétrait une faible lueur du jour; mais je les abaissai bientôt pour les reporter machinalement sur les murs de ma prison, où je ne distinguais rien encore, où tout était pour moi douleurs et ténèbres.... Machinalement aussi je me mis en mouvement, je marchai, j'allai avec précipitation de la fenêtre à la porte, je revenais pour retourner encore, et toujours et plus vite, pendant une heure entière... C'était une diversion suggérée par l'instinct.

Peu à peu mes sens se ranimèrent, mes idées revinrent, je vis ma prison telle qu'elle était : sa fenêtre grillée et garnie jusqu'en haut d'un abat-jour, qui ne laissait arriver qu'une lumière douteuse, qu'interceptaient encore les branches couvertes de neige d'un arbre voisin ; pour tout meuble un poêle, pour toute étendue trois pas de large sur cinq de long.... Oui, je vis tout, et je pus me dire que c'était là désormais ma demeure, que c'était là que j'avais de longs jours à gémir, de rudes épreuves à supporter !... Mon isolement, mon abandon, ma position funeste, se manifestèrent alors dans toute leur accablante vérité.... Ce que j'avais quitté, ce que j'avais perdu, ma patrie, ma famille, ma sœur, ma pauvre sœur, ma belle Lucy, mes études, mon avenir, s'offrirent seuls à ma pensée ;... mon voyage d'Italie, Milan, ce que j'y avais fait, tout était disparu.

Quelquefois, fatigué, étourdi de ce continuel va et vient dans un espace si restreint, je m'arrêtais,... je cherchais une chaise, un lit, une place où m'asseoir, et, n'en apercevant pas, je me sentais si accablé, que j'étais prêt à m'étendre sur les dalles pour y chercher du repos, y gémir, y pleurer.... L'étroitesse de la prison, son obscurité, sa nudité, m'apparaissaient plus affreuses encore ; et lorsque, effrayé de son lugubre aspect, je cherchais un soulagement en levant de nouveau les yeux vers le ciel, en le voyant si pâle, si obscurci par les flocons de neige qui tombaient pressés et sans bruit,

je laissais retomber ma tête sur ma poitrine, frappé de cette idée terrible : que ma prison était une tombe d'où je ne devais plus sortir.... Alors je restais immobile, anéanti, perdu dans cette fatale pensée, jusqu'à ce qu'une voix, un verrou qu'on tirait, des chaînes qu'on secouait, en m'éveillant comme en sursaut, me rendissent le sentiment de moi-même, et avec lui le besoin irrésistible d'un mouvement précipité, d'une agitation violente....

Ma course recommença si vite, si convulsive, que je heurtais à chaque instant les murs de mon cachot.... Ce n'était pas assez encore,... je me mis à danser, à sauter, et, pour que le délire fût complet, je poussai à deux ou trois reprises, des cris inarticulés, des éclats de rire,... qui ramenèrent bientôt au guichet la sentinelle hongroise :... « *Still, still,* » silence, silence, s'écria-t-elle, et je me tus. Épuisé, haletant, je cherchai un meuble, une place pour y poser mon corps ;... rien !... Circonstance fortuite qui contribua peut-être plus que le reste à me plonger momentanément dans un tel état de prostration physique et d'abattement intellectuel, que j'aurais succombé, je le sens, si le juge inquisiteur me fût apparu en ce moment, s'il m'avait offert la liberté au prix de quelque faiblesse, de quelque révélation.... Dieu, heureusement, ne m'avait pas condamné à mourir sous le poids d'une telle infamie.

Au lieu du juge inquisiteur, ce fut le geôlier et ses seconds qui vinrent enfin me visiter, appor-

tant un lit, une chaise, une commode, une table même, que je regardai entrer avec le doux espoir que sur cette table je poserais des livres, et que je pourrais y écrire.... A mesure que ce modeste mobilier se rangeait autour de moi, mes idées redevenaient plus calmes, plus suivies.... Mes traits décomposés s'étaient tranquillisés, j'avais repris insensiblement un maintien plus résigné, plus convenable, plus digne; je pouvais sans effort parler à mes gardiens. J'adressai quelques demandes indifférentes dans le seul espoir d'interrompre leur ouvrage, et de les garder plus longtemps près de moi, tant la solitude m'effrayait! *Chi si faccia coraggio*, me dit Riboni, geôlier en chef, *non bisogna avvilirsi....*(Prenez courage, il ne faut pas se laisser abattre.... Que voulez-vous manger pour votre dîner?) — Ce que vous voudrez, un potage. — Quelle plaisanterie! répartit le gros homme, qu'une telle sobriété n'arrangeait pas; vous avez de l'argent, mon cuisinier est le meilleur de tout Milan; faites donc bonne chaire; voyez-vous, quand vous vous laisserez mourir de faim, il n'en sera ni plus ni moins: en prison il faut manger, c'est toujours quelque chose,... et puis ça soutient, ça fait passer le temps, ça fait dormir; je dirai à Cisalpino de vous soigner, soyez tranquille, vous verrez ça! — Faites comme il vous plaira, lui dis-je. — Allons, allons, cria-t-il à ses porte-clefs, et pour la seconde fois je me retrouvai seul avec mes pensées et ma douleur.

Mais déjà cette douleur avait moins de prise sur moi ; ces meubles, en faisant disparaître la nudité de la prison, en me donnant la preuve que j'allais être traité comme un homme et non comme une bête fauve, avaient relevé mes esprits abattus.... Il faut, hélas ! si peu de chose pour ranimer un pauvre prisonnier qui se croit abandonné de tous, et destiné à tout souffrir !

Je fis encore quelques pas ;.. mais bientôt je me jetai sur mon lit, enveloppé dans mon manteau.... Là j'éprouvais une sorte de bien-être, un délassement momentané ! L'accès de mon agitation se calma, je repris haleine ; et si je n'étais pas encore au-dessus de la souffrance, du moins je n'étais plus entièrement dominé par elle ! Le lit est un refuge si salutaire pour le captif !... Mes pensées, il est vrai, étaient sans suite, ou plutôt je n'en avais qu'une seule qui absorbait toutes les autres, et revenait toujours peser comme un cauchemar horrible sur mon cœur et sur mon esprit, la perte de ma liberté.... A peine fermais-je les yeux, vaincu par la fatigue, que je les r'ouvrais tout à coup comme pour m'assurer si ce qui oppressait mon âme était bien vrai, bien réel ;... les grilles de la prison ne le disaient que trop !... Alors je les refermais de nouveau, et je pensais à tout ce qui aurait pu me faire éviter cette funeste arrestation, aux moyens que j'aurais pu employer pour m'y soustraire ; comme j'aurais reçu ces agents de police, me disais-je, si les papiers n'eussent plus été chez moi ;... et à quoi cela

a-t-il tenu ?... A dix minutes, peut-être !... Ce portefeuille qui les contenait, si j'avais pu le brûler ? Si j'eusse pu m'enfermer dans ma chambre au moment où ils étaient sur le pallier de mon escalier, et livrer aux flammes ces misérables pièces pendant qu'ils auraient cherché à enfoncer ma porte; quelle joie ! quel triomphe !... Le tableau était sous mes yeux, devant moi;... je voyais leurs figures étonnées, leur désappointement, leur dépit;... je m'entendais leur dire avec ironie : *Signori miei...* en leur montrant la cheminée et les restes brûlés du fatal portefeuille, une minute plus tôt quede choses vous auriez trouvées.... *Fate pure*, visitez cependant....

Dans un autre moment je m'étais échappé par le toit d'une maison voisine où j'avais trouvé asile,.... et mon imagination me reportait au Saint-Gothard, où j'étais enfin arrivé malgré les poursuites des sbires..... Dernières illusions d'un malheureux qui, n'osant encore contempler de face la calamité qui vient de fondre sur sa tête, cherche instinctivement quelque adoucissement au coup qui l'a frappé, en rêvant aux chances qui auraient pu l'y soustraire.

Je m'étais assoupi : le son d'une horloge me réveilla,.... elle sonna trois heures; trois heures !.... c'était le moment de la journée où mon maître de chant entrait régulièrement chez moi : encore sous l'influence de cette somnolence, je saute à bas du lit..... Maître, je vous salue « *maes-*

tro, la riverisco, » dis-je à haute voix,.... *povero me!*.... Quel serrement de cœur quand mes yeux plus ouverts, ma pensée plus présente, m'eurent fait voir qu'il n'était plus pour moi ni musique, ni chant, ni liberté!.... Mes larmes coulèrent alors pour la première fois. La tête appuyée contre le mur de la prison, en proie aux plus douloureux regrets, je pleurais ma jeunesse, mes projets,.... je pleurais aussi sur l'horrible chagrin qu'allait éprouver ma famille..... L'idée de mon isolement revint alors avec plus d'amertume..... Qui s'intéressera ici à mon sort ? Personne, mon Dieu! personne !.... Qui me soutiendra, qui m'aidera à être plus fort que la souffrance;.... seul, abandonné, je subirai la prison, seul je marcherai peut-être à l'échafaud...., Ah! c'est une décourageante pensée que celle qui brise le cœur d'un pauvre étranger captif, dont nul ne prendra la défense, et qui se dit : Désormais je n'aurai plus avec les hommes d'autre contact, d'autres rapports, que ceux d'un accusé avec ses juges, d'un condamné avec ses bourreaux!....

Dans cette tristesse amère, mon âme s'éleva vers Dieu!.... ce ne fut qu'un premier élan, qu'un premier cri de l'infortune vers celui dont tout procède,.... les blessures et la guérison!.... mais il suffit alors, pour m'empêcher de tomber dans un second accès d'abattement et de désespoir !.... Quelques moments après, lorsque le commissaire de police Bolza se fit ouvrir ma prison pour venir

s'enquérir de ce dont j'avais besoin, il me trouva aussi libre, aussi calme dans mes réponses que le matin même; mes larmes étaient séchées, et mon aspect celui d'un homme qui connaît la gravité de sa position, mais qui n'en est point dominé. Charmé de son expédition, Bolza me traitait à peu près comme un adroit chasseur qui, tout fier de sa capture, la soigne et la caresse en s'en promettant honneur et profit. Lui ayant demandé s'il pouvait me faire avoir des livres, il me dit que cela dépendait du directeur général, mais qu'il allait lui en parler sur-le-champ; puis il ajouta : J'ai pris soin de vos bagages; ils sont en lieu de sûreté. — A peu près comme moi, n'est-ce pas? repris-je en souriant... — *Che si quieti*... Tranquillisez-vous! qui sait si dans quelques jours vous ne serez pas libre... Il suffit que vous soyez docile... que vous vous conduisiez comme un brave jeune homme... Je m'en vais de ce pas chez le directeur.

Déjà il était nuit close, tout bruit avait cessé... La crainte d'être obligé de passer ainsi la plus grande partie de mes journées dans les ténèbres vint s'emparer de moi... Que faire, mon Dieu! pour résister aux sombres pensées qu'une telle obscurité vous inspire?... Je m'étais recouché; je pensais que la veille, à pareille heure, je partais de chez moi pour aller au théâtre, que j'étais libre, que je pouvais encore partir, m'échapper, et que maintenant... Je pris, à cette idée, ma tête entre les mains; je la serrai avec force, comme pour en

arracher cette fatale conviction, ou pour empêcher qu'elle n'y revînt. C'est dans cette position que me surprirent les porte-clefs qui m'apportaient à dîner. — Il dort, dit l'un d'eux... Signor... eh!... réveillez-vous; voilà votre dîner, voilà de bonnes choses » *buona roba.* — Me laisserez-vous de la lumière? dis-je aussitôt. — « Cela va sans dire » *già s'intende.* — Vraiment? — Mais naturellement, pour manger il faut bien y voir.

J'étais déjà debout. — Pourquoi n'avez-vous pas frappé à la porte? me demanda l'un d'eux. — Mais je puis donc frapper? — Certainement, le lèche citrouille * vient nous en prévenir; ces autres messieurs ne s'en font pas faute, allez!... — Eh bien! reprit le premier porte-clefs, le cœur ne vous en dit-il pas? mangez, mangez, c'est l'empereur qui paye, bon appétit!.. — Ils s'en furent, mais la lumière me restait, et avec elle moins de solitude et de délaissement. Depuis lors la journée s'est toujours divisée pour moi en deux parties bien distinctes pour la durée et la douleur : pendant le jour je n'étais jamais un instant sans éprouver le mal de la prison, le soir je l'oubliais souvent, parce qu'avec des livres et une lampe il me semblait rentrer dans la position ordinaire de la vie.

Le geôlier avait dit vrai : le cuisinier méritait sa réputation, et, quoique je ne fisse pas honneur aux mets qu'il m'avait servis, je pus cepen-

* Sobriquet donné par les gens du peuple aux soldats autrichiens. (*Note de l'Éditeur.*)

dant me convaincre, à leur apparence, que les consolations de la bonne chère n'étaient pas refusées à ceux qui voulaient en profiter.— Quoi! vous n'avez mangé que la soupe, me dit le geôlier en revenant chercher les plats, cela n'est pas sage; gardez quelque chose pour la nuit. Est-ce que vous n'êtes pas content de la cuisine de Cisalpino? — Merci, mon cher. — Vous n'avez plus besoin de rien? *Buona sera.* — *Buona sera*, répétais-je, pendant que le ravissant final du Barbier me revenait à la mémoire, et que toutes ses délicieuses mélodies se présentaient tour à tour à mon souvenir... Alors je me rappelai que j'avais, pour ce jour même, donné rendez-vous à Lablache, et qu'il avait dû venir dans la matinée; qu'aura-t-il pensé?... Heureusement qu'il ne pouvait être compromis; mais celui qui devait venir prendre cet infernal portefeuille... grand Dieu! s'il était arrêté!... Mais non, Bolza me l'aurait dit.

Cette idée si cruelle fut bientôt chassée par une autre plus cruelle encore, par celle de la douleur que mon arrestation allait causer à mon vieux père, à ma famille, à ma sœur, qu'un pressentiment funeste n'avait cessé de tourmenter au sujet de ce voyage dont elle voulait me détourner; la pensée de Lucy vint ajouter à tant de maux!... Lucy que j'avais fuie pour ne pas compromettre sa destinée et la mienne!... Un regret du sacrifice fait à l'honneur et à la vertu s'empara de mon cœur... mais je le repoussai... Dieu m'en récompensera!... dis-

je en soupirant... Des heures se passèrent ainsi à revenir par la pensée à des temps qui ne pouvaient plus renaître...— Allant des lieux où s'était écoulée mon enfance à ceux où j'avais mené, il y avait peu de mois, une vie si remplie et si studieuse,... tout à coup je m'arrêtais dans mes douloureuses rêveries, dominé par la crainte de ne pouvoir plus ni lire ni étudier... Une captivité perpétuelle se présentait à moi, sans ressources, sans livres... Ah! mieux valait mourir! mon sort alors m'apparaissait horrible, insupportable.—Être enseveli si jeune, si plein d'espérances et de bonnes résolutions, tu ne le permettras pas, ô mon Dieu! dis-je en me mettant à genoux!.. Puis l'idée que ce Dieu que j'avais oublié depuis si longtemps ne pouvait écouter ma prière venant à poindre dans mon âme, je me relevais en m'écriant : Je ne me plains pas, je ne me plains pas, Dieu puissant, je l'ai mérité!

Je cherchai dans mon lit quelque répit à tant d'agitations, mais je ne pus trouver le sommeil; et si mes yeux se fermaient un instant, le sentiment confus de mes maux me forçait bientôt à les ouvrir; pendant quelques secondes je me demandais où j'étais, ce qui avait eu lieu;... douloureuse investigation qui se terminait toujours par une oppression accablante que peuvent seuls connaître ceux qu'une grande calamité a tout à coup frappés, et qui, comme moi, se sont débattus des heures et des nuits contre l'idée fixe, le cauchemar fatal qui

sans cesse vous poursuit, sans cesse reparaît, et vous crie, quand la lassitude et le sommeil commencent à vous délivrer de la conscience de votre adversité : C'est vrai, c'en est fait, tout est fini pour toi!... J'étais sans doute dans un de ces légers assoupissements, où les sens, semblent enchaînés par le sommeil, mais où l'âme est encore en proie à son malheur, à d'effrayantes images qui flottent confusément devant elle et lui causent à la fois le mal de la réalité et l'oppressante douleur des mauvais songes, quand le bruit des verroux vint interrompre ce fébrile sommeil; j'ouvre les yeux à demi, je vois deux hommes entrer avec mystère, s'avancer vers la fenêtre, en tâter les barreaux,... puis revenir en tournant vers moi la lumière de leur lanterne sourde. Cette visite tardive, ces gens enveloppés de manteaux, cette demi-obscurité, me frappèrent tellement l'imagination, que je me dressai sur mon séant, les yeux fixes, les cheveux en désordre, l'air effaré, en m'écriant: Que me voulez-vous?.. j'y vais, me voilà... — Calmez-vous, restez au lit, me dit l'un d'eux,... c'est la visite de nuit. En disant ces mots il s'éloigna, en ajoutant à voix basse à son compagnon : Voilà un coq qui amènera plus d'une poule au poulailler.

Le sens de ces paroles, qui n'avaient frappé d'abord que mon oreille, se révéla bientôt à mon esprit dans toute son expressive vérité; je me levai.... et pieds nus, en chemise, dans une agitation, dans un délire plus violent que

tout ce que j'avais déjà éprouvé, je recommençai à marcher à grands pas; la responsabilité qui pesait sur ma tête se montra dans toute son étendue.... Je vis quels devoirs il me restait à remplir !... devoirs que je n'avais pas encore envisagés, tant avaient été grands, dans cette première journée, l'étonnement et la stupeur... Me croyant perdu, sacrifié, j'avais oublié, et les papiers, et les personnes compromises, et le procès qui devait s'ensuivre... En ce moment je fus frappé des conséquences fatales qui pouvaient résulter de mon arrestation, les craintes des personnes avec lesquelles j'avais eu des rapports, les embûches, les piéges qu'on allait me tendre,... les tourments qu'on allait me faire éprouver... Tout ce que l'on m'avait dit de la procédure autrichienne, des actes arbitraires de la police, de sa persévérance à découvrir les complots, me revint à la mémoire; je frémis en songeant que le sort de mes amis allait peut-être dépendre de ma présence d'esprit, de mon maintien, de la moindre de mes paroles.... L'idée qu'un seul d'entre eux pouvait être arrêté m'accablait; mes dangers, ma perte, disparurent; je ne vis plus que les périls des autres, que leur sûreté, que leur salut !... Dans mon émotion, dans mon anxiété, je m'agenouillai sur la pierre... J'élevai mon âme vers Dieu, je lui offris ma liberté, ma vie, pour qu'il me donnât la force d'écarter tout soupçon de ceux qui pouvaient être indirectement compromis à cause de moi... Je lui demandai, je lui

promis d'être fidèle à ma parole, à l'honneur;... je mis en lui mon espérance.., et je me relevai plus résigné, plus fort, parce que j'avais désormais un devoir à remplir, un but, une ligne d'action... J'étais plus agité, plus inquiet peut-être qu'auparavant; mais cette inquiétude ne comprimait plus mes facultés; la souffrance était aussi poignante, mais ce n'était plus une souffrance passive, et mon esprit en travail se ranimait. L'adversité était là, terrible et certaine, mais j'avais pour lutter contre elle l'abnégation et le dévouement.... Dès ce moment mon âme se retrempa, je me sentis à la hauteur de l'épreuve,... j'étais prêt!...

VIII.

Toute la nuit et le lendemain matin je cherchai à me rappeler les moindres circonstances, les moindres détails de ce que j'avais fait et dit depuis mon arrivée en Italie; je fis aussi des efforts de mémoire pour me rappeler le contenu des papiers saisis; mais j'y échouai, le nombre en était trop grand. Parti précipitamment de Suisse, et deux mois plus tôt que je ne l'avais résolu, pour fuir une femme trop aimée, j'avais emporté ces dangereuses pièces, sans avoir eu le loisir de les examiner. Dieu l'avait voulu; sa main puissante était marquée dans toute la fatalité qui s'attacha à cette mission.

A neuf heures Bolza vint me visiter, et m'an-

nonça qu'il allait me conduire devant les autorités supérieures de la police; je le suivis... C'était un premier interrogatoire qu'on allait me faire subir. Trois personnages m'attendaient, assis devant une table, sur laquelle était posé le portefeuille... Je les saluai avec cette politesse dont jamais, depuis, je ne me suis départi en aucune occasion. Nier tout ce qui pouvait être nié, refuser toute explication, tout aveu, faire durer ces examens préparatoires aussi longtemps que possible, afin de me mettre en garde sur l'usage qu'on pourrait faire contre moi, et surtout contre d'autres, des pièces contenues dans le portefeuille, fut le plan que j'adoptai et que je suivis strictement dans ce premier interrogatoire. Il me fut facile de voir, par la manière de procéder des interrogateurs, que Bolza m'avait dit la vérité en m'annonçant qu'on attachait une extrême importance à mon arrestation.

Dans cette première séance on me remit d'abord deux lettres de ma sœur, qu'on avait retenues à la poste; ma main trembla en les ouvrant et mes yeux se remplirent de larmes; dès les premières lignes je fus saisis d'une émotion si vive, que je ne pus continuer la lecture. Je portai à mes lèvres ces chères lettres, témoignages si vrais de l'amitié dévouée de celle qui ne pensait pas, en me les écrivant, qu'à l'heure où elles me parviendraient je serais prisonnier, répondant aux interrogations des chefs de la police de Milan! A peine

eus-je terminé cette lecture, tant de fois interrompue par l'excès de mon attendrissement, qu'on recommença les questions, en m'exhortant à être plus docile, à mériter qu'on me traitât avec douceur... Mes réponses furent les mêmes ; l'émotion produite par les lettres, sur laquelle on avait compté sans doute pour jeter dans mon cœur le trouble et l'hésitation, ne servit au contraire qu'à me rendre plus fort, qu'à me faire dire intérieurement : Que dirait-elle de moi, cette sœur que je révère, si je faiblissais un instant?

— Vous courez à votre perte, me dit alors un des assistants; votre affaire est grave, très-grave,... et, au lieu de la rendre meilleure, vous l'empirez par votre obstination. Connaissez-vous cette écriture? ajouta-t-il en me mettant entre les mains deux lettres timbrées de Bellinzona, aussi retenues à la poste, dans lesquelles Malinverni m'annonçait en termes de commerce que les marchandises allaient arriver, et signait *Mithridate.* — Quel est ce Mithridate?... — Je ne le connais pas. — Eh bien! moi, je vais vous le dire, s'écria Bolza; ce Mithridate n'est autre que Malinverni le Piémontais, que vous avez vu en passant à Bellinzona, et qui était chargé de vous expédier ces papiers. — Je ne sais pas un mot de tout cela, répondis-je sans la moindre hésitation. — Très-bien! très-bien! « *Va ben! và ben!* » Dans quelques jours vous pourrez bien avoir l'honneur de le voir ici, *questo signor* Malin-

verni, et gare à lui si on lui met la main dessus... Vous aviez là un fameux correspondant, par ma foi!... Mithridate... Imbécile! comme si nous en étions à savoir que c'est là un nom de guerre, un nom de sectes... Je vous conseille de le ménager... c'est à lui que vous devez d'être arrêté. Comme Bolza, je disais *in petto* : Imbécile!... Mais je n'ajoutai pas un mot à ce que j'avais dit.

— Quant au porteur des papiers, nous sommes sur ses traces... Un léger frisson me parcourut tout le corps... — Le porteur, dites-vous, mais vous l'avez déjà... Il est devant vous, ajoutai-je avec bonhomie. — Allez conter à d'autres que que l'on passe pour la première fois la frontière avec semblable marchandise : quelqu'un est venu vous les apporter. — Eh bien! il faut le prouver. — Nous y viendrons, soyez tranquille.

L'examen durait depuis plusieurs heures, quand on me ramena dans ma prison, où Bolza me reconduisit jusqu'à la porte : — Vous prenez là, me dit-il, un mauvais chemin; si vous persistez à agir ainsi, vous serez remis à la commission, vous tomberez dans les mains de Salvotti : au lieu qu'en disant les choses de suite, et franchement, vous en seriez quitte, j'en répondrais, pour être renvoyé à la frontière; on ne verrait en vous qu'un jeune homme exalté, que des intrigants ont séduit et poussé... — *Caro il mio Bolza*, je vous suis infiniment obligé de vos conseils, mais il ne dépend pas de moi de les suivre; veuillez me rendre le

service de demander de ma part un moment d'entretien au directeur de la police. Bolza me le promit, espérant sans doute que je serais plus docile à la voix de son chef que je ne l'étais à la sienne.

Satisfait du résultat de mon premier interrogatoire, je me préparai au second, et cela m'occupa toute la soirée. Au moment du repos, je remerciai Dieu de m'avoir accordé le sang-froid que je lui avais demandé ; je le suppliai avec plus de ferveur encore de me faire la grâce de ne compromettre personne... Mon sommeil fut moins agité, et s'il fut souvent interrompu, du moins le réveil n'était plus accompagné de cet abattement, de ces désespoirs de la nuit précédente;... pourtant mon sort était le même, peut-être pire encore à mes yeux ! Lorsque le souvenir des miens, plus vif, plus douloureux, depuis les lettres de ma sœur, m'attendrissait trop, je l'éloignais... Pour ne songer qu'à la tâche de loyauté, d'honneur, qui me restait à remplir... je me réfugiais dans cette pensée, qu'il fallait tout souffrir, tout affronter, plutôt que de souiller mon nom de la moindre tache de faiblesse.

Le lendemain, Bolza vint me chercher de nouveau pour me conduire à l'interrogatoire : — J'ai communiqué votre demande à M. le directeur de la police, me dit-il ; il m'a promis de se rendre à votre prière. Eh bien ! avez-vous réfléchi depuis hier ? — Certainement, lui répon-

dis-je, imbécile ou fou, on réfléchirait à moins. — Et qu'avez-vous résolu ? — Mais vous l'entendrez bientôt.

Arrivé dans la salle des examens, j'y trouvai le comte Torresani, directeur de la police; c'était un homme encore jeune, dont la physionomie n'avait rien de cette fausseté qui se remarque ordinairement sur la figure des employés de sa classe. — Vous m'avez fait demander, me dit-il. — Oui, monsieur, je sollicite de votre bienveillance la permission d'écrire à ma famille pour adoucir le funeste coup que la nouvelle de mon arrestation doit lui porter... Je demanderais aussi qu'on voulût bien m'accorder des livres. Le directeur leva les yeux sur moi, et me dit : — Mais ce sont des faveurs que vous sollicitez là,... les avez-vous méritées? — C'est à l'humanité de monsieur le comte que je m'adresse, et je ne pense pas que rien dans ma conduite ait pu motiver une rigueur... — Votre conduite, interrompit-il, est celle d'un jeune homme bien élevé, poli, plein de douceur et d'aimables manières, je le sais; mais ce n'est pas tout encore : quand on a manqué il faut réparer ses fautes, et se tirer du danger en montrant au gouvernement qu'on se repent de son erreur... Votre obstination vous perdra... Votre sort m'intéresse, parce que je vois en vous un pauvre jeune homme, dont le cœur généreux et l'imagination ardente ont été exploités par les fauteurs des sociétés secrètes et par

nos émigrés... On vous a sacrifié! voudriez-vous maintenant vous suicider vous-même pour rester fidèle à des hommes qui ont agi avec vous comme avec un enfant perdu?... Pensez-y quand il en est temps encore, rachetez par votre soumission le coup de tête dont vous vous êtes rendu coupable... Sa majesté l'empereur attachera la plus grande importance à tout ce que vous nous confierez sous le sceau du secret;... il vous pardonnera. Songez à votre vieux père, à votre famille, que vous pourriez revoir bientôt,... et que vous ne reverrez de longtemps, si... — Monsieur le comte, lui dis-je d'une voix émue, je vous remercie de l'intérêt que vous voulez bien prendre à mon sort, qu'il n'est pas en mon pouvoir d'améliorer... Je n'ai rien fait dans les états de l'empereur qui puisse me faire encourir les peines prononcées par les lois... J'ai commis une grande imprudence, je l'avoue, mais une imprudence n'est pas un crime. — Vous le dites ainsi, mais nous savons le contraire; nous sommes instruits de ce que vous avez fait à Milan... — Et que voulez-vous, grand Dieu! que l'on y fasse!... lui répondis-je; monsieur le directeur sait mieux que moi qu'à Milan on boit, on mange, et on ne conspire pas... — *Lo so, lo so*, « je le sais, je le sais », dit-il en souriant, je connais mes Milanais!... — Et vous avez pu lire sur mon journal, repris-je, que je les connais aussi.

Le directeur sourit de nouveau. — Du moins,

ajouta-t-il, vous ne pourrez pas nier que vous avez connu en Suisse des émigrés italiens, et qu'il ne tiendrait qu'à vous d'éclairer le gouvernement de sa Majesté...— Je suis désespéré, monsieur, de ne pouvoir répondre à ce que vous semblez attendre de moi; les apparences me sont défavorables, les charges accablantes, si l'on ne s'en tient qu'aux suppositions: et je ne puis malheureusement les détruire par l'exposé de la vérité... je préfère donc garder le silence, pour ne pas m'exposer à une peine de plus,... celle de passer pour menteur en disant vrai. — Vous vous perdez, vous vous perdez, jeune homme!... une fois sorti de mes mains vous passerez sous la juridiction de la commission, et alors... — Alors, monsieur le comte, je gémirai comme à présent d'avoir été placé par le sort dans la triste position de ne pouvoir me sauver en donnant au langage de la vérité la couleur de la vraisemblance. — C'est votre dernier mot? — Je m'inclinai... Mon dernier mot sur ce point, mais non sur la reconnaissance que me font éprouver les procédés de monsieur le comte à mon égard... Il me salua avec politesse, et ordonna en s'éloignant qu'on me donnât tout ce qu'il fallait pour écrire. — Quant aux livres, vous attendrez encore, ajouta-t-il.

Quand le directeur fut sorti, on procéda à l'interrogatoire dont Bolza avait été spécialement chargé.

Longtemps je dus subir des demandes sur les

nombreux documents que contenait le portefeuille; et comme il m'importait de les connaître pour ma défense ultérieure, je répondais moins brièvement que je ne l'eusse fait sans cette considération; cependant, comme le résultat définitif était,... *je ne sais rien ou je ne puis m'expliquer sur ce que vous me demandez*, nous arrivâmes à la fin de l'examen au bout de quelques heures. Lorsque nous eûmes terminé, Bolza me dit: —Si vous voulez écrire, voilà tout ce qu'il faut.

Je pris la plume et traçai quelques mots à mon père pour le rassurer sur la catastrophe qui m'avait frappé, le suppliant de modérer son affliction et de me pardonner le chagrin que je lui causais par mon imprudence!... Imprudence qui, je l'espérais, n'aurait d'autre suite que de me priver de voyager en Italie : — Mon père est fort âgé, dis-je en remettant la lettre à Bolza, puis-je espérer que ces lignes lui parviendront à temps pour le calmer?... Je sais quel sort je dois attendre, je ne m'abuse pas, croyez-le bien;... mais ce digne vieillard serait frappé au cœur s'il pouvait se douter de ce qui me menace.

Bolza me fit espérer que ma lettre partirait. Voulez-vous, me dit-il, lire une fois encore les lettres de madame votre sœur, avant de retourner en prison? Je le remerciai cordialement de cette attention, et je relus ces pages si pleines d'inquiétude sur mon voyage et de regrets de me savoir pour si longtemps loin de la France et des miens...

Mes larmes coulèrent de nouveau ! mon pauvre père, ma pauvre sœur, revenaient à chaque instant sur mes lèvres...—Quel mal je vais leur faire, m'écriai-je... — Surtout quand il ne tiendrait qu'à vous de le leur épargner, dit Bolza... Là! je vous le demande, à quoi sert-il de vous sacrifier ainsi,... et pour qui? vous si jeune, si bien fait pour jouir du plaisir de la vie... Voulez-vous avoir la bonté de signer les feuilles de l'interrogatoire, ajouta-t-il, en voyant que je gardais le silence.— Je les signai en effet; arrivé à la dernière, Bolza me dit : — Ah! si vous le vouliez, quel parti vous pourriez tirer de votre position ! Je le regardai sans lui répondre.— Allons, c'est fini, retournons à votre prison... Chemin faisant il ajouta :—Je n'aurai probablement plus rien à faire avec vous... J'en suis fâché, car il est impossible de vous connaître sans s'intéresser à votre sort; en remplissant mon devoir, j'aurais voulu qu'il ne tombât pas sur vous... Pensez donc que vous n'avez que vingt-quatre ans! et que la vie est belle à cet âge!... — Je vous sais gré de votre bon vouloir, lui dis-je, au moment de rentrer dans ma cellule; je n'ai qu'à me louer de vos procédés, je vous en remercie... Adieu, recommandez-moi au directeur pour ma lettre et des livres.

Il était tard; fatigué de l'interrogatoire, ébranlé par les émotions diverses que la seconde lecture des lettres de ma famille m'avait causées, je m'assis sur mon lit pour me recueillir, me remettre un

peu d'une si longue tension d'esprit... — Devant un tribunal ordinaire et dans un pays où la sûreté des citoyens est sous la sauve-garde des lois, ma position, il me semblait du moins, n'aurait rien eu de bien alarmant; mais j'étais en Italie, sous le régime autrichien, peu favorable, je le savais, à la défense des prévenus politiques, et par conséquent j'avais tout à redouter d'une juridiction dont je ne connaissais pas encore tout l'arbitraire... Je devais donc être, pour ce qui m'était personnel, dans une incertitude, ou plutôt dans l'attente de la plus funeste destinée; l'importance qu'on donnait à ma personne en raison du contenu des papiers saisis, me faisait craindre qu'on usât à mon égard de quelque mesure politique, après qu'il aurait été bien constaté que, ne voulant rien avouer, tout s'arrêtait à moi;.... ce qu'il m'adviendrait alors je l'ignorais,... et je m'en remettais à Dieu!... — Ce qu'il adviendrait aux autres, c'est là ce qui m'importait, c'est là où se tournaient toutes mes réflexions; éloigner tout soupçon de ceux avec qui je m'étais entretenu des affaires de l'Italie, était le but vers lequel tendaient toutes mes facultés, toutes mes espérances... Y parvenir d'après les interrogatoires que j'avais soutenus, me paraissait une entreprise facile. Je ne savais pas malheureusement contre quelle espèce d'inquisition j'allais avoir bientôt à me débattre. Lorsque j'avais trouvé quelque bonne réponse, quelqu'explication satisfaisante, j'élevais ma pensée vers Dieu, et mon âme éprouvait un

soulagement indicible!... Entraîner dans ma chute et par ma faute de nouvelles victimes, était pour moi une idée si affreuse, que j'aurais préféré vingt fois la mort à cette torturante anxiété.

IX.

Le détenu politique qui n'a que sa personne et sa vie à défendre est sans doute dans une situation bien pénible; mais quelle différence, mon Dieu! avec celle du prévenu dont la sûreté personnelle disparaît devant la responsabilité qui pèse sur lui pour le destin des autres... Ah! c'est une cruelle épreuve que cette incertitude sur le sort de ceux dont l'existence est accidentellement unie à la vôtre, et quand cette épreuve dure des mois et des années, et qu'on n'y succombe pas, on doit, quoi qu'il arrive ensuite, rendre grâces à la Providence d'un tel bienfait!

Je n'en étais pas encore là malheureusement...

Sans livres, sans la moindre distraction à mes tristes pensées, il me fallut pendant de longs jours tourner dans le même cercle d'idées, d'hypothèses et de craintes. Pour échapper à cette agitation d'esprit que rien ne calmait, j'eus recours à ma mémoire, je repassai ma vie... Mais, hélas! je la trouvai si vide, si dénuée de bonnes œuvres, que je reculai devant cette sincère et triste revue de mes jours passés!... Des regrets amers s'emparèrent de mon âme,... et lorsque je songeai qu'il fallait renoncer peut-être à réparer un temps si tristement perdu, que ma carrière était finie,... ah! je me sentais alors si à plaindre, que je n'osais même prier le Dieu dont je n'avais pas nié l'existence, il est vrai, mais auquel je n'avais jamais eu recours avant les jours de l'affliction !... C'était la première halte que je faisais dans la vie, le premier moment où je regardais le chemin parcouru, avec volonté de tout apercevoir; faut-il s'étonner si j'en détournai d'abord les yeux?... Mais j'y revins ensuite... et souvent... pour pleurer mes fautes, pour demander à Dieu de ne pas me les imputer dans ce moment d'épreuve, où la seule grâce que j'invoquais de sa miséricorde était le salut de mes amis et la paix de ma famille.

Ces accès de pieuse exaltation ranimaient mon courage, me faisaient prendre foi en l'avenir;... j'en sortais plus sûr de moi, mieux préparé à faire abnégation entière de tout mon être, pour ne songer qu'à ceux qui chaque matin, sans doute, devaient

s'éveiller en tremblant que le soir n'arrivât pas sans que leur liberté fût compromise. C'était la religion d'un premier malheur, le retour d'un cœur déchiré, dont le monde et ses erreurs n'avaient pas ébranlé la croyance en un Être suprême, souverainement bon et juste; déisme poétique, qui, bien loin de faiblir, ne devint que plus exalté à la vue de l'échafaud, mais qui ne put résister, dans mes longues années de captivité, à des épreuves plus difficiles que celles du sacrifice de la vie!

Pour sortir de l'incertitude où je me trouvais, je cherchai à faire parler le geôlier et ses aides, quand ils venaient m'apporter ma nourriture ou balayer ma prison; doux et poli avec eux, je les interrogeais sur la commission, sur les détenus; mais aucun ne me donnait d'autre réponse que celle-ci : *Io non so* « je ne sais pas. » Une fois seulement le geôlier, à qui ma qualité de Français inspirait sans doute intérêt et confiance, me dit : — On parle bien de vous à la commission, avant peu vous serez conduit devant elle, préparez-vous...— Est-ce par-devant Salvotti que je serai obligé de paraître?..— Un des gendarmes assistants s'approcha, Riboni se tut...

Quelques moments après, un porte-clefs à qui j'avais demandé quelles étaient les fenêtres grillées que j'apercevais en face de ma prison, me répondit avec satisfaction et importance, en me montrant de la main le bâtiment élevé dont je ne voyais que le troisième étage : *Tutte queste*

camere, le vede?.. ebben è roba della commissione... « toutes ces chambres, vous les voyez... dépendent de la commission »... — Alors vous ne devez pas manquer de besogne? — Ah! cela ira mieux encore, s'empressa-t-il de dire en me regardant, on fait de nouvelles prisons,... qui grâce à vous seront bientôt remplies, aurait-il pu ajouter s'il eût complété sa pensée. — Vous devez demander alors à Dieu que cela dure? — Ça durera, ça durera, répondit le drôle en secouant ses clefs... *Bella vita per tutti!., l'imperadore lo vuole*, « belle vie pour tous! l'empereur le veut », il faut que tout le monde en profite; si vous voyiez les autres, ah! bath! ils ne sont pas tristes, allez!... ils mangent, boivent, et ne pensent pas au lendemain... Vous avez de l'argent, vous devriez faire comme eux;... à quoi sert de vous chagriner, cela ne change rien à votre affaire... C'est ce que je disais encore il y a quelques jours au comte Confalonieri... — Est-il ici dans cette prison? est-il malade?... Mais le porte-clefs, qui déjà s'était aperçu qu'il en avait trop dit, demeura muet : sans ajouter un mot de plus, il se hâta de fermer les verroux et me laissa seul avec mes doutes et ma curiosité.

Ce fut une diversion à mes pensées inquiètes... L'idée que ce Confalonieri, dont j'avais entendu parler par tant de personnes, pouvait être près de moi, me donna le désir de savoir quels étaient les malheureux qui se trouvaient dans les prisons voisines de la mienne. A peine ma porte fut-

elle fermée, que j'allai coller mon oreille au guichet, où j'écoutai avec plus d'attention encore que je ne l'avais fait jusque-là!... Chaque porte qui s'ouvrait, chaque mot qui se prononçait dans le sombre corridor, était un nouveau stimulant à ma curiosité... Je ne connaissais pas Confalonieri, mais j'avais si souvent pensé à lui, qu'il me semblait que je devais reconnaître sa voix comme celle d'un ami... De la porte, où je restais des heures entières, je passais à la fenêtre, j'en examinais mieux les barreaux, l'abat-jour,... puis je touchais les murs sur lesquels on avait appliqué d'épaisses planches de chêne; là je prêtais l'oreille;... à deux pieds de moi, à droite et à gauche, je le savais, il y avait deux prisonniers; qui étaient-ils? comment apprendre leur nom?...c'était une pensée qui ne m'était pas venue pendant les trois premiers jours que j'avais passés dans cette triste demeure... Le nom de Confalonieri venait de la faire naître, et ce fut à lui que je dus de trouver un soulagement aux tourments qui m'accablaient, dans la recherche des moyens à employer pour me mettre en communication avec mes compagnons d'infortune. Parvenir à connaître ceux qui étaient près de moi, m'entretenir avec eux, devint l'objet de mes investigations, de mes tentatives. Parler d'une porte ou d'une fenêtre à l'autre, était impossible à cause des sentinelles qui nous surveillaient...corrompre mes geôliers?... il ne fallait pas y songer; ils n'entraient jamais que trois ensemble, y compris un gendarme, et pour les gagner il fallait avoir à

sa disposition de l'argent ou des bijoux, moyen de séduction qu'on avait eu grand soin de m'ôter. Chanter n'était pas permis; frapper au mur n'aboutissait à rien qu'à faire comprendre vaguement au voisin qu'on voulait lui donner signe de vie... Comment donc arriver à s'entendre, à causer?... c'était un problème à résoudre qui m'occupa vainement dans ces premiers jours, où les heures sont si longues, où la moindre distraction est une conquête sur l'agitation et la douleur.

Chaque fois que la porte de la prison s'ouvrait, je croyais qu'on venait me prendre pour me conduire à la commission inquisitoriale. Les livres que j'avais prié le directeur de m'accorder ne venaient pas; je fis demander Bolza, mais il ne parut plus... L'isolement, le secret profond dans lesquels on me laissait, augmentaient encore mon incertitude, mon impatience de connaître enfin ceux qui seraient chargés de prononcer sur mon sort : tantôt je m'imaginais qu'on viendrait tout à coup me prendre, pour me conduire dans quelque forteresse comme Ypsylanti, et qu'on m'y laisserait languir à jamais; tantôt je me voyais transporté à Vienne, en présence de l'empereur et du prince Metternich, qui m'interrogeait, m'excitait à parler, sous peine de ma ruine... Dans un autre moment je combinais un projet de fuite, je sortais de ma prison, j'arrivais en France, chez mon père, au milieu des miens;... je jouissais de leur étonnement, de leur joie... Parfois aussi je me figurais être en-

fermé seul pour des années, avec des livres et les moyens d'écrire; je me voyais travaillant, acquérant des connaissances profondes, composant des ouvrages utiles aux hommes et dignes de tirer mon nom de son obscurité; je me voyais sortir de cette prison vieux d'années, mais grand de science et de gloire, et je sentais que c'était là une destinée, qui, loin de m'effrayer, aurait pour moi des attraits et des charmes. — Plus souvent encore l'échafaud se dressait à mes yeux, j'y marchais avec résignation, avec courage, portant dans le cœur une consolation, une récompense,... celle de ne pas avoir failli à l'honneur, et d'avoir racheté devant Dieu, par une belle et noble fin, les écarts d'une jeunesse que je jugeais alors avec une extrême sévérité. Il faut avoir passé par la cruelle épreuve d'une arrestation en pays étranger, sans autre fin prochaine que la mort, pour savoir à quel point le prisonnier peut poursuivre dans toutes les phases chacune des positions sur lesquelles son imagination s'arrête et travaille tour à tour!... Il n'y a que l'expérience seule qui puisse donner une idée juste de la puissance de cette faculté créatrice dans une semblable situation; grâce du ciel, ressource immense pour le malheureux captif qui succomberait aux tourments de l'attente, s'il devait incessamment contempler sous une même face le sort affreux qui lui est réservé.

X.

Au soir du cinquième jour que je passais en prison, j'allais, comme à l'ordinaire, du guichet à la fenêtre, m'agitant avec rapidité pour me rompre de fatigue et gagner le sommeil qui fuyait mes yeux, tantôt retenant ma respiration pour écouter le moindre bruit, ou sondant les parois de ma cellule qui restaient muets aux coups légers que je frappais de distance en distance;... tantôt encore, mettant ma lumière sur les dalles pour guetter, immobile, si quelqu'araignée, quelqu'insecte attiré par la lueur, ne s'en approcherait pas, et ne me donnerait pas, comme à Pélisson, un compagnon de captivité... Cette silencieuse curio-

sité durait depuis longtemps déjà, quand tout à coup des pas précipités se firent entendre au bout de la galerie; je me relève en sursaut, je saute au guichet; j'écoute;... on approche, des voix entremêlées arrivent à mon oreille,... celle du geôlier, celle de Bolza, et d'autres encore, parmi lesquelles une s'éleva en disant : Où me conduisez-vous, mon Dieu!... Cette voix, je la connaissais, c'était celle de G**... Un froid glacial m'étreignit au cœur!... Collé sans mouvement à la porte maudite, n'ayant plus qu'un sens, celui de l'ouïe, qu'une idée, celle de l'arrestation d'un de ceux que j'avais connus;... je restai là, dans la mortelle attente qu'un son, une parole, vinssent de nouveau me confirmer l'horrible réalité!..

Mais la voix ne se fit plus entendre, ils passèrent en silence devant mon guichet; le bruit seul de leurs pas résonnait dans la galerie; appuyé contre la porte que je poussais de plus en plus, j'aurais donné mon sang pour l'entr'ouvrir, et voir, et me convaincre... Au moins si on le mettait près de moi, mon Dieu!.. Mais non, ils marchent toujours... Écoutons, écoutons : les voilà qui s'arrêtent, une porte s'ouvre;... ils entrent,... ils parlent, quelques mots inintelligibles parviennent jusqu'à moi;... mais je n'entends plus rien, la porte est refermée... Oh! quel affreux supplice!... Écoutons encore : le guichet s'ouvre, ils sortent... La voix, la même voix vient de prononcer ces mots : *Per carità non lasciarmi senza letto* « par pitié ne me laissez pas sans

un lit.» — Plus de doute pour moi, c'était l'infortuné!

Quand le geôlier repassa, je frappai rudement à la porte; dans mon angoisse, ne raisonnant plus, je voulais me jeter à ses genoux, lui demander quel était le malheureux qu'on venait d'arrêter, ou le lui nommer peut-être, pour sortir de cette déchirante anxiété! — Le geôlier ne s'arrêta pas, ne répondit pas à mes coups... Alors je me mis à appeler à haute voix, dans l'espoir que je pourrais être entendu par le prisonnier, qu'il me répondrait... La sentinelle accourut et me dit : *Still, still* «silence, silence»...

Tout espoir de m'assurer de suite de la vérité m'était interdit, je n'en demeurai pas moins fixe au guichet, concentrant toutes mes facultés, toute mon attention sur ce qui se passait dans la galerie, où tout était rentré dans le silence,... la sentinelle seule y marchait pesamment.... Plus d'une demi-heure s'était ainsi écoulée quand j'entendis les geôliers revenir, traînant un lit;... je redoublai de vigilance, comptant leurs pas pour savoir à quelle distance la porte qu'ils allaient ouvrir était de la mienne; j'attendais que les verroux se tirassent, que le guichet s'ouvrît encore pour saisir au passage le moindre accent;... mais mon espoir fut vain!... Les verroux crièrent, le lit fut introduit,... rien n'arrivait jusqu'à moi! — Le malheureux, me disais-je, est sans doute plongé dans la stupeur!.. Ah! Dieu puissant! que devins-

je, quelle impression cruelle vint assaillir mon âme, lorsque des sanglots parvinrent à mon oreille,... lorsque l'ordinaire « tranquillisez-vous » *che si quieti* du geôlier fut prononcé, lorsqu'une voix brisée s'écria : *Non lasciarmi cosi per carità, non lasciarmi* « par pitié ne me laissez pas ainsi, par pitié »!... paroles déchirantes qu'interrompaient le cliquetis des clefs et le bruit des verroux qu'on tirait sur l'infortuné.

Les cris de désespoir d'un frère qu'on aurait égorgé sous mes yeux n'auraient pas percé mon cœur d'une blessure plus poignante, plus mortelle! C'était lui, hélas! je n'en pouvais douter... lui, qui ne m'avait écouté parler qu'en tremblant de ce qu'il avait fait pour son pays lors des événements de 1821;... lui, que j'avais trouvé près de sa jeune femme;... lui, qui devait me maudire de l'avoir compromis :... conviction terrible qui m'oppressait,... qui me laissait à peine la force nécessaire pour me retirer du guichet quand le geôlier l'ouvrit enfin, pour me demander ce que je voulais..... — Rien?... mais oui,... attendez,..... de l'eau,... que sais-je... — J'aurais voulu le faire entrer, dans l'espoir qu'un mot me donnerait quelque lumière... — Êtes-vous malade, me dit-il, comme vous êtes pâle? — Malade, moi? non. — A la bonne heure. C'est tout ce que vous voulez? *buona sera* « bonsoir. » En une seconde je fus de nouveau seul avec mes tourments, avec mes craintes et mes inutiles regrets!

Dieu m'abandonne, pensais-je avec amertume... moi, qui lui ai si bien offert ma vie!... moi, qui n'aurais jamais murmuré contre mon sort si j'eusse été seul à souffrir!... si nul n'avait été inquiété pour moi! Le malheureux! que va-t-il devenir dans cet état d'abattement?... comment soutiendra-t-il les épreuves qui lui sont réservées?... Perdu! perdu par moi!... Pensée funeste, auprès de laquelle les tourments de l'enfer m'eussent semblé doux!

Peu à peu mes esprits se calmèrent; je pus penser, réfléchir sur ce que l'on pouvait mettre à la charge du nouveau prisonnier; ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait dit, n'était connu que de lui et de moi... Mais s'il était faible, s'il succombait, s'il avouait... quoi? Que je lui avais parlé de l'indépendance de l'Italie, de patriotisme... C'est là tout,... et ce tout ne saurait constituer un crime de haute trahison... Ce ne fut qu'une simple conversation dont on ne peut lui faire un crime, pourvu qu'il ait le sentiment de son salut, et qu'il garde le silence sur tout ce qu'il a fait antérieurement. — En France il n'en pourrait rien résulter; mais la constante pensée que nous étions sous l'arbitraire des Autrichiens, venait bientôt détruire mes espérances... Alors toute confiance, toute sécurité, disparaissaient, et je ne voyais plus pour lui que malheur et captivité! — Prendre tout sur moi, me présenter comme un agent provocateur, me parut un moyen de le sauver, dans

le cas où il confesserait qu'il m'avait vu... J'éprouvai d'abord une sorte de soulagement de cette résolution, c'était une lueur de salut qui brillait dans mon âme, et sur laquelle je m'arrêtais comme le voyageur, égaré dans les ténèbres, fixe avec anxiété la lumière qui vient tout à coup lui apparaître dans le lointain. Cette lueur de salut, je l'entrevoyais mieux encore dans la détermination désespérée de sauver le malheureux Milanais, en m'engageant, pour prix de sa liberté, à révéler au gouvernement autrichien ce que je savais sur les sociétés secrètes de France et de Suisse... Je caressai ce projet, je m'y reposai, j'en respirai plus à l'aise : personne en France ne sera compromis, et lui sera sauvé... Telle était ma pensée !... je remerciai Dieu de cette inspiration, et je la saisissais avec empressement pour sortir de la cruelle angoisse où m'avait plongé cette subite arrestation.

Une partie de la nuit s'était écoulée dans cette agitation ; ma lumière prête à s'éteindre éclairait à peine ma prison, minuit sonnait... Je comptais un à un les coups que le marteau frappait sur la cloche... Hier, à pareille heure, je n'avais à défendre que ma tête, mais aujourd'hui, mais demain !... Ce n'est donc qu'en descendant dans la tombe qu'on peut dire : Qu'ai-je à perdre désormais !... pensée désolante, qui tant de fois s'est présentée à mon esprit ! Un bruit de clefs et de portes m'annonça la visite de nuit ; je me hâtai de me mettre au lit dans la crainte d'être surpris de-

bout à cette heure, et je feignis de dormir pendant que les geôliers entraient pour s'assurer de ma présence et du bon état des barreaux; mais à peine furent-ils éloignés, que je m'élançai vers la porte pour écouter... Pauvre infortuné! quelle impression funeste ne vas-tu pas éprouver!... et c'est moi qui te condamne à cette terrible douleur! Aucune voix, aucun bruit, ne se mêlèrent à celui des verroux, s'il pouvait dormir!... — Dieu de bonté! m'écriai-je, donne-lui le repos, et accorde-moi la grâce infinie de le rendre à sa famille... Fais, ô mon Dieu! qu'en mourant je n'aie à rendre compte devant toi que de mes erreurs, et non du mal causé à d'autres.... Jamais, Dieu puissant! jamais, tu le sais, je n'ai volontairement fait couler les larmes de personne... Ne me condamne donc pas à cette horrible douleur; accepte ma vie, mais que je sois la seule victime!

Après cette prière, qui jaillit de mon âme aussi fervente qu'il en sortit jamais des lèvres d'un affligé, je sentis renaître ma confiance, je restai moins troublé, moins effrayé, et je m'endormis enfin, avec l'espoir que je parviendrais à rendre à la liberté celui qui, je le croyais, gémissait à vingt pas de moi. Heureux si le sommeil et l'illusion eussent pu résister aux agitations du corps et de l'esprit!... Mais le jour n'avait pas encore paru, que vingt fois je m'étais éveillé, que vingt fois, malgré moi, je m'étais dit que mon projet était [illegible], qu'il ne sauverait rien, et qu'il me

déshonorerait à mes yeux en m'entraînant plus loin que je n'aurais voulu d'abord... Il fallut donc le rejeter... — S'il parle, je dirai que l'effroi lui tourne la tête, qu'il est fou, que je ne le connais pas!... Et ce fut ainsi que s'acheva la nuit la plus pénible, la plus orageuse que j'aie passée dans la prison.

Aucune observation, aucun indice, aucune suggestion, ne purent le lendemain me donner le moindre éclaircissement; quoique sans cesse aux aguets à la porte, je n'entendais plus rien; il me fallut rester sous le poids de cette incertitude terrible, dont j'attendais à chaque instant la fatale confirmation, soit par une confrontation, soit par un nouvel interrogatoire; mes prévisions ne se réalisèrent pas,... la journée se passa dans l'attente, rien ne parut. Des heures entières furent employées à chercher des moyens de communication; m'adresser aux geôliers,... c'eût été tout révéler; parler haut, pis encore;... prononcer son nom, une imprudence;... que faire? que résoudre? — Assis sur mon lit, à ma place favorite, je pensais, je cherchais, je creusais mon cerveau... Tout à coup un éclair brilla dans ma nuit,... c'était une idée lumineuse, une révélation du ciel... Je me relève, je ne doute pas du succès;... je vais au mur, je frappe doucement: un, deux, trois... du côté où se trouvait la prison du pauvre malheureux... Pas de réponse : je refrappe encore, persuadé que celui qui était près de moi comprendrait que

je voulais lui parler par le moyen *des lettres de l'alphabet*.... Il l'ignorait sans doute, car il ne donna aucun signe de vie ; déçu dans mon attente, je renonçai avec douleur à l'espoir d'établir une communication qui m'aurait peut-être arraché de suite à mon anxiété, et je ne cherchai pas à faire une nouvelle expérience.

Harassé d'esprit et de corps, dans l'impossibilité de détourner ma pensée de celui qui me faisait oublier l'horreur de mon propre sort pour ne songer qu'à son malheur, je me traînai d'heure en heure sous l'influence de cette fatale idée, jusqu'à la fin du jour, jusque bien avant dans la nuit ; mon lit, ce refuge assuré contre les douloureuses agitations du cœur, me reçut enfin ; mais le sommeil, même par intervalles, même pendant des secondes comme les premières nuits, ne vint pas m'y visiter.

Je n'étais pas encore levé le lendemain, que les geôliers entrèrent pour la seconde fois dans ma prison, pour balayer, nettoyer, mettre tout en ordre ; soins inaccoutumés qui me parurent être l'annonce de quelque visite : je les questionnai à ce sujet, ils ne répondirent pas. Peu de temps après j'entendis successivement les guichets s'ouvrir à distance, par intervalles de cinq, de dix minutes au plus ; quelqu'un entrait dans les prisons, tandis que d'autres restaient à attendre : mon oreille était au guet. Qui pouvait-ce être ? quelqu'inspecteur, sans doute ;... malgré moi le cœur me battait, et la pensée d'avoir

son chapeau était sur sa tête, il l'ôta en s'approchant:—Je suis, me dit-il, après m'avoir salué, le conseiller Minghini, attaché à la commission inquisitoriale, et chargé de visiter les prisonniers... Je m'inclinai... Comme étranger, vous avez plus besoin qu'un autre que l'on ait soin de vous... Je le remerciai de ces bonnes paroles.—Les journées doivent vous sembler bien longues, ajouta-t-il; mais d'ici à quelques jours, quand vous aurez subi les premiers interrogatoires de la commission, on vous donnera des livres.—Les interrogatoires de la commission!... lui dis-je; mais qu'y a-t-il dans mon affaire qui puisse ressortir de sa juridiction? Elle doit être du ressort de la police... Il me regarda en souriant: Ce n'est pas ainsi qu'on a jugé votre position... elle est grave.—Sous quel point de vue? lui demandais-je. Minghini fit un signe de tête, accompagné d'un regard qui voulait dire: Vous le savez mieux que moi!... Vos papiers, reprit-il, en disent tant! ils font de vous l'agent le plus actif et le plus instruit des sociétés secrètes de l'Europe.

—Vraiment, monsieur le conseiller, mais c'est incroyable!...

—Si peu incroyable, que le jour de votre arrestation on a expédié une dépêche à sa majesté, ainsi qu'à son altesse le prince de Metternich, pour leur annoncer l'importante capture.—Que le ciel me soit en aide! repris-je à mon tour, en voyant qu'il s'était arrêté de peur d'en trop dire;... au moins ces malheureux papiers ne sauraient prouver que j'aie

tramé quelque chose contre le gouvernement autrichien avec les sujets de l'empereur...

Je regardais bien fixement le conseiller en prononçant ces mots; il ne répondit pas.— Et quand il sera constaté que je n'ai rien fait en Lombardie?

— C'est un point essentiel, sans doute, mais c'est ce qu'il faudrait établir, et...

— Monsieur le conseiller, je défie qui ce que soit de prouver que j'aie rien tramé de coupable dans les états autrichiens; grâce à Dieu, personne ne pourra être inquiété par rapport à moi; à cet égard je puis être en paix.

— Jusqu'à présent, oui; mais attendons.

Que Dieu te rende le bien que tu m'as fait, *caro il mio Minghini*, en laissant échapper ces rassurantes paroles, qui furent pour mon cœur si torturé, si crispé par le doute, une douce rosée du ciel!

A peine fus-je seul que je me mis à faire des sauts et des bonds dans ma prison.... Il n'était point arrêté, c'était une fausse alarme... Que Dieu soit béni, m'écriai-je, mon cœur est soulagé! Je n'étais plus captif, je ne sentais que la joie de n'avoir plus sur la conscience cette crainte funeste, cette responsabilité de la calamité d'autrui qui paralyse toute votre énergie, tout votre courage, et vous fait plier la tête sous une adversité que vous n'êtes plus seul à affronter... Ce fut le premier moment de répit que j'éprouvai, le premier soulagement à l'oppression de mon âme... J'en jouis

avec abandon, avec ivresse; et qui m'eût vu dans cet instant, aurait pu croire que l'on m'avait annoncé ma prochaine délivrance : le bonheur comme le malheur n'arrive jamais seul... Tranquillisé sur le sort de celui dont sans doute j'avais cru trop facilement reconnaître la voix, me reposant sur les paroles du conseiller dont je ne voulais pas trop examiner la portée, dans la crainte d'ébranler ma confiance, je recommençai l'épreuve de l'alphabet du côté où je ne l'avais pas encore tentée... Quel fut mon étonnement, ma joie, lorsque je crus entendre quelques coups répondre à ceux que j'avais hasardés... J'appliquai mon oreille contre le mur, on frappait,... mais si doucement, qu'il fallait toute l'attention dont j'étais capable pour saisir le bruit des battements... Un, deux, trois,... et puis un temps d'arrêt,.... a, b, c,... c'est un *c*. D'autres coups suivirent, je les comptai à deux ou trois reprises différentes, il y en avait huit,... c'était un *h* : je les répétai pour faire voir que j'avais compris.

Lentement et distinctement neuf autres petits coups suivirent les premiers... Cette lettre était un *i*;... mais dans ce moment j'étais si ému, si surpris, que ce ne fut qu'après maintes et maintes répétitions que j'en eus l'assurance. Deux coups détachés, et plus rapprochés que les autres, avaient suivi spontanément les neuf... Quelle était cette lettre? un *b* dans l'ordre alphabétique... Mais le sens de ces quatre lettres, *c h i b*,... je ne le trouvais pas,..

Pourtant mon voisin ne battait plus,... vainement je cherchais à m'expliquer ce que voulait dire *chib* en italien... J'y renonçais, lorsque de nouveau je fus au mur; on recommença les mêmes coups plus lentement, dans le même ordre, dans le même nombre;... puis, à plus d'intervalle, les deux coups vivement battus... Quel était donc ce signe? je demeurai longtemps à le chercher, jusqu'à ce qu'à force de me tendre l'esprit je compris, à ma grande satisfaction, que ces deux battements indiquaient sans doute que le mot était fini, et qu'ainsi, en détachant le *b* de *chib*, il restait *chi* (qui?).

Je doute que Champollion ait éprouvé plus de contentement à sa première interprétation des hiéroglyphes d'Égypte que je n'en ressentis à cette découverte... Je voulus de suite m'en assurer; j'appelai au mur mon patient interlocuteur... Je frappai les trois premières lettres, puis le signe de la conclusion du mot... Il me répondit par deux autres battements que j'interprétai comme un signe qu'il avait compris.

Désormais, certain que j'avais saisi le mécanisme du langage mural, il passa à un autre mot. Dix-sept coups d'abord, puis cinq, puis neuf, et le signe final. Je les avais écrits avec une épingle sur le dos de ma chaise; je comptai les lettres de mon alphabet qui correspondent à dix-sept, cinq et neuf; je trouvai *q*, *e*, *i*, lettres vides de sens... Vite, recommençons; je devais m'être trompé;... mais rien de changé dans le nombre des batte-

ments qui m'arrivaient plus distincts, plus mesurés, et impossible de donner une signification à ces mots sans syllabe... C'est en vain que j'abusai de la patience de mon compagnon de captivité, je ne pus parvenir à rien. Triste, découragé, je passai des heures et des heures à chercher ce problème, dont la solution était pour moi plus importante que toutes les questions d'algèbre et de mathématiques que j'eusse examinées en ma vie. Si l'on pouvait se faire une juste idée de l'effet moral produit par l'isolement et la solitude des premiers jours d'une semblable situation, on comprendrait facilement quel était mon désir de l'alléger, et quelle fut ma douleur lorsque je me dis qu'il fallait renoncer peut-être au moyen de communiquer avec un autre malheureux captif, qui aspirait comme moi à connaître qui souffrait près de lui... Ce besoin de savoir, de parler avec un cœur qui soit à l'unisson du vôtre, au moins les mêmes douleurs et les mêmes ennuis, est quelque chose de si impérieux, de si envahissant aux lieux où je me trouvais, qu'il n'est peut-être dans la vie aucune position, aucune attente qui puisse, par la comparaison, vous en faire deviner les pénibles angoisses. Vaincre cette difficulté devint l'objet unique de mes pensées;... rompre le secret, le silence, qui m'entouraient, mon but le plus immédiat, le plus puissant... La commission et Salvotti disparurent devant cette importante tâche, et ce fut un bien, car je me serais torturé

l'esprit et le cœur en y songeant, sans rien ajouter à mes moyens de défense. Ainsi, lorsque la coupe amère est trop pleine et le calice trop lourd, Dieu nous envoie, pour en adoucir et en soutenir le poids, quelque soulagement imprévu en signe de sa miséricorde!

Ce soulagement, il fallait à tout prix l'obtenir... Je ne me lassai point de faire épreuves sur épreuves, combinaisons sur combinaisons; à chaque instant j'allais au mur;... mais on ne m'y répondait pas toujours, ou bien je sentais à la manière de battre que mon partenaire perdait courage... Grâce à ces tentatives réitérées, la journée s'était écoulée comme une heure; le soir étant venu, il était tard... je me mis à genoux; je remerciai Dieu de m'avoir délivré de mon incertitude; je lui demandai de m'aider dans mes recherches... Et j'avais foi dans ma prière!... tant l'adversité avait ranimé dans mon cœur les souvenirs religieux, la croyance, qui si longtemps y étaient restés inertes et assoupis. Je poursuivis la nuit mon travail du jour; cette dix-septième lettre, qui, jointe aux autres, ne formait qu'un assemblage sans syllabe, je la voulais trouver... J'avais trop bien compté, et trop souvent, pour douter du nombre des coups;... il y avait donc une cause à ce non sens. Était-ce pour n'avoir pas bien classé mon alphabet que nous ne pouvions nous accorder dans la collocation des lettres? Je le crus;... je changeais et rechangeais, et toujours inutilement; je n'arri-

vais à rien de satisfaisant... Fatigué de ces tentatives vaines, je m'étais dit dans mon découragement : N'y pensons plus, dormons;... mais le sommeil ne venait pas !... Tout à coup une idée me frappa, une idée si simple, si naturelle, que je restai d'abord surpris, honteux de ne l'avoir pas eue plus tôt : c'est que l'alphabet italien différait du nôtre, et qu'ainsi..... Dans mon transport je me serais levé sur-le-champ pour m'en convaincre, si la réflexion ne me fût pas venue qu'il fallait, avant tout, trouver cet alphabet italien que j'ignorais; une partie de la nuit fut employée à cette recherche, qui fut loin d'être aussi facile que je l'aurais imaginé d'abord, puisque j'étais privé de toute espèce de livres.

Bien avant que le jour n'éclairât ma prison, j'étais debout; j'avais donné le signal, auquel, hélas! on ne répondit pas; il me fallut attendre jusqu'à la matinée, déjà bien avancée; enfin le bruit ordinaire se fit entendre. J'étais là... nous recommençâmes... Le premier mot *chi*, alla *d'incanto* (à merveille). Le second... j'allais le connaître, car, à force de chercher, je m'étais convaincu que la lettre *k* n'existait pas en italien, et qu'il ne devait pas y avoir de *j*, puisqu'aucun mot à moi connu ne commençait par l'une ou l'autre de ces lettres. L'alphabet, ainsi diminué, me donnait *s* pour lettre correspondante au nombre dix-sept,... laquelle *s*, mise en tête de *e*, *i*, formait le mot *sei*... Je répétai moi-même les battements; et, transportés tous

deux de cette victoire, nous fîmes un roulement de coups vifs et légers, un signe de triomphe.

Chi sei? (qui es-tu ?...) phrase première, et sacramentelle des prisonniers... *Qui es-tu ?*..... demande à laquelle il fallait répondre.. Là, nouveaux obstacles, parce que je m'embrouillais dans le nombre des coups, dans les lettres, dans les mots, tellement que le soleil était sur son déclin que je n'étais pas encore parvenu à faire comprendre au pauvre captif quel était celui qui montrait si peu d'intelligence malgré son bon vouloir et sa persévérance. La crainte d'être entendu et surpris par les geôliers, jointe à l'extrême tension d'esprit où me tenait cette fatigante manière de converser, n'avaient pas peu contribué à m'empêcher de m'expliquer clairement. Le visage pourpre et baigné de sueur, la tête lourde, le corps brisé, je me retirais de quart d'heure en quart d'heure, pour me reposer et donner trêve aux éblouissements qui m'assaillirent après tant d'efforts inutiles; puis je repris avec une ardeur nouvelle;... si bien qu'au terme de la journée, je réussis enfin à coudre ensemble ces paroles : *Io sono Francese* (je suis Français); et mon nom,... premier pas dans ce secret langage, qui devait ensuite me donner tant de consolation!... A mon tour je voulus frapper le *chi sei*, mais il cessa et ne répondit plus à mes appels; j'en fus attristé, et pourtant j'avais immensément gagné dans cette journée. Je commençais à connaître exactement

l'alphabet jusqu'au *t*;... j'avais appris que gratter au milieu ou à la fin d'un mot était signe qu'on n'en avait pas saisi le sens, et qu'il fallait recommencer; je savais que deux coups frappés au milieu d'un mot indiqueraient qu'il était compris, et qu'il était inutile de le battre tout entier; je m'étais fait entendre, les mots que l'on m'avait battus, je les avais relevés. La langue était donc connue, j'en avais la clef, il ne fallait plus, je l'espérais, que l'exercice pour m'en servir rapidement...

J'employai le reste de ma soirée à m'habituer à réciter l'alphabet, à battre des paroles, des phrases entières, pour me rendre maître du mécanisme. Demain, me disais-je, je serai plus habile, je comprendrai plus vite;... et demain, si impatiemment attendu, parut... Je donnai une fois, deux fois, le signal;... nul battement ne répondit aux miens; j'essayai à plusieurs reprises, à des heures différentes, même silence! Alors l'idée me vint qu'on s'était aperçu de quelque chose, qu'on avait enlevé d'auprès de moi mon compagnon d'infortune; et mon isolement, ma prison, retombèrent sur mon cœur! Tout autour de moi fut plus que jamais affliction et souffrance! Ma découverte, qui peu d'instants auparavant, faisait mon espoir et ma joie, ne me parut plus qu'une cruelle deception du sort,... qu'un leurre du génie du mal pour me ranimer un moment, et me laisser ensuite retomber plus bas

qu'avant d'avoir espéré. Mélancolique et sombre, je n'adressai plus comme à l'ordinaire la parole aux geôliers : — *Il signor Francese è mesto* « vous êtes triste, » me dit l'un d'eux, *fatevi corragio...* « prenez courage. » — Oui, il en faut, lui répondis-je, pour passer ainsi des journées entières, désœuvré, au secret, dans cette étroite et obscure prison.

— Patience, patience,... buvez et mangez.

— Bravo, m'écriai-je, Oui, oui, engraissez-vous pour ce beau moment, et cela disant, je faisais le signe de la pendaison...

Mes gardiens se prirent à rire,... rire qui augmenta lorsque Riboni dit en patois : On ne tue pas tout ce qui est gras.

Quoique le jour suivant le silence des murs ne fût interrompu ni à droite ni à gauche par quelques-uns de ces coups qui eussent alors semblé bien plus doux à mon oreille, bien plus mélodieux que les accents de la Catalani, je n'en continuai pas moins à m'exercer dans ce nouveau langage, qui d'un moment à l'autre pouvait m'être si utile. Cette application avait d'ailleurs le grand avantage, en fixant ma pensée, de me soustraire momentanément aux tristes souvenirs, aux regrets, aux inquiétudes qui venaient si souvent s'emparer de mon âme...

J'échappais en partie à l'influence accablante d'un secret, d'une oisiveté voulue et calculée de tout temps par les inquisiteurs, comme un

moyen certain d'abattre le moral du prévenu, d'affaiblir son intelligence, et de le livrer sans défense, ainsi brisé par les angoisses de la crainte, du doute, aux suggestions, aux demandes captieuses, aux tortures de ceux qui veulent, et lui faire avouer sa culpabilité, et tirer de lui des révélatons. Peut-être, sans cette heureuse diversion, aurais-je été moins préparé à soutenir les rudes assauts qui m'attendaient, moins fort, moins de sang-froid dans ma défense; peut-être y aurais-je apporté cette fougue, cette exaltation, qui suivent ordinairement une trop grande anxiété d'esprit, une trop longue concentration des facultés du cœur et de l'âme sur les dangers à craindre et les sacrifices à accomplir, et qui, dans la position critique où j'allais me trouver, auraient mis en péril, non ma propre sûreté, car c'en était fait de moi, mais la sûreté de ceux dont le sort dépendait bien plus de ma présence d'esprit que de mon inébranlable résolution de ne pas les trahir.

Alors donc que le lendemain, sur les huit heures, les geôliers ouvrirent ma porte, et m'annoncèrent que j'étais appelé devant la commission, je ne me troublai pas à l'idée que j'allais enfin paraître devant ce redoutable tribunal, qui faisait trembler Milan et toute l'Italie... Sans montrer la moindre agitation, je priai les geôliers d'attendre que je fusse habillé; je soignai ma toilette, je voulais faire belle et bonne contenance devant l'en-

nemi acharné des Italiens indépendants, devant ce Salvotti, qu'on m'avait dépeint comme un démon à face d'ange. Tout ce que je m'étais figuré depuis tant de jours sur la commission, sur sa tenue, son imposante juridiction me revint à l'esprit..... L'émotion que j'éprouvais était un mélange de curiosité inquiète, d'anxiété, qui agite le sang, mais ne domine ni l'intelligence ni le cœur.... C'était l'attente d'un grand moment, d'une épreuve décisive;... pour la soutenir, j'invoquai Dieu et le souvenir de deux anges que j'aimais tant,... ma sœur et Lucy!

— *La finirà poi questa toiletta* « Elle finira enfin cette toilette », dit le gros Riboni... — Dans l'instant, je suis prêt, partons. Escorté par les porte-clefs, je traversai la fameuse cuisine, puis un long corridor donnant sur une cour entourée de bâtiments dont les fenêtres grillées indiquaient la destination; bientôt nous arrivâmes à un escalier étroit que nous montâmes : une porte s'ouvrit,... nous étions dans l'antichambre de la commission... Mon cœur battit plus vite, la respiration me manqua; je m'arrêtai un instant pour reprendre haleine, mais quelques secondes suffirent pour me remettre. Je fis quelques pas vers la porte du fond, qu'un gendarme entr'ouvrit, j'avançai... Déjà j'étais devant Salvotti, le fameux inquisiteur, que je me demandais encore si c'était bien là le tribunal si redouté d'où ma vie allait dépendre!...

Au lieu d'une vaste salle, de juges en robes et en simarres, de tout l'appareil enfin dont j'avais revêtu dans mon imagination cette trop célèbre commission, je ne voyais qu'une chambre étroite, une table carrée, près de laquelle était assis un homme encore fort jeune, à figure pâle, à cheveux noirs et frisés; ainsi que deux autres personnages beaucoup plus âgés, vêtus comme lui d'un simple habit bourgeois. A droite, sur la même table, un jeune homme taillait une plume qu'il essayait. Cette simplicité, si différente de l'apparat que je m'étais figuré, contribua peut-être à me rendre la présence d'esprit, et la confiance que les premiers instants de ma comparution m'auraient sans doute fait perdre. Je saluai celui qui semblait présider l'assemblée, et, sur un signe qu'il me fit, je m'assis sur une chaise placée devant la table, en face de lui et des autres juges.

Il y eut un moment de silence : Salvotti, car c'était bien lui, fixait sur moi ses yeux noirs et perçants, soit pour m'intimider, soit pour deviner sur mes traits et dans mon maintien à quelle espèce d'homme il allait avoir affaire; et de quel langage, de quels arguments il devait se servir pour l'attaquer tout d'abord par l'endroit faible, et le forcer à rendre les armes... Ses regards scrutateurs, pleins d'intelligence, d'orgueil et de malignité, cette figure expressive et belle, même à mes yeux, malgré son cachet de fausseté et de mauvais vouloir, cette physionomie spirituelle

contrastait si étrangement avec la curiosité stupide qui se peignait sur les traits vulgaires des juges assistants et du greffier, que je regardais tour à tour ces quatre personnages si disparates sans pouvoir me persuader qu'ils fussent faits pour marcher sur la même ligne et vaquer aux mêmes fonctions.

Lorsque Salvotti eut fini de regarder à son aise le nouveau patient qu'il allait tenir sur la sellette, il m'adressa la parole en italien et en ces termes :

— Le crime dont vous vous êtes rendu coupable dans les états de l'Empereur vous amène aujourd'hui devant la commission qui est spécialement chargée par sa Majesté de faire le procès de ceux qui, comme vous, sont accusés et convaincus de haute trahison. Vous êtes, j'aime à le croire, assez persuadé de la gravité de votre délit pour vous soumettre, et reconnaître une juridiction qui n'a d'autre but que de chercher la vérité et d'offrir aux coupables les moyens d'atténuer leurs crimes, en donnant à l'autorité souveraine des preuves de repentir. — Je n'avais pas cru, dis-je avec calme, que mon affaire fût de nature à sortir des voies ordinaires de simple police. Salvotti fit un sourire d'incrédule pitié, et regarda les assistants du coin de l'œil... — Parlez italien, parlez italien, me dirent-ils. Mais je continuai de m'exprimer en français : Puisque l'on en a jugé autrement, je n'ai aucune difficulté à me soumettre à des lois que je n'ai jamais voulu enfreindre, et dont j'attends bonne et prompte justice... — Prompte, oui, n'en doutez

pas, et entière, reprit Salvotti en prenant une prise de tabac, penchant la tête et me regardant d'un air qu'il eût fallu être aveugle ou imbécile pour ne pas traduire ainsi : Quelle que soit ta défense, ton sort est décidé... Il passa de suite à l'interrogatoire, me demanda, suivant l'usage, mes noms, mon âge, mon domicile, ma profession,... d'où je venais, où j'allais;... questions banales, qui ne l'empêchaient pas de feuilleter les pièces du portefeuille qui étaient rangées devant lui, d'en montrer quelques-unes aux juges assistants, qui lui souriaient d'un air d'intelligence... — Et c'est avec des témoignages aussi accablants, dit-il à l'un d'eux, que ce pauvre égaré prétend ne ressortir que de la police... Puis, se tournant vers moi, il ajouta :

— L'examen scrupuleux que j'ai fait, depuis huit jours, des papiers saisis chez vous et paraphés de votre main chez le directeur de la police, m'a démontré jusqu'à l'évidence que vous êtes un des principaux agents des carbonari de France et de Suisse; que vous connaissez tout ce qui s'est tramé jusqu'ici contre les gouvernements légitimes; que vous avez été en rapport immédiat avec les exilés italiens, qui vous ont chargé d'une mission dont vous avez cherché à vous acquitter dignement dès votre entrée dans les états de sa Majesté, en vous y livrant, avec les sujets impériaux, à des menées, à des trames, qui constituent au plus haut degré le crime de haute trahison, prévu par la loi et puni par elle du dernier supplice. Le système de dénê-

gation que vous avez adopté dans les premiers interrogatoires de la police ne saurait se soutenir ici, vous le comprenez, avec aucune apparence de raison et de succès ; convaincu de mensonges et d'opiniâtreté, vous seriez bientôt réduit par l'aveu même de vos complices... — Mes complices, m'écriai-je, je n'en ai pas... — On saura les trouver; gardez-vous d'en douter, et déjà... rien ne reste caché à l'impériale commission; nous savons tout, continua-t-il, en cherchant à lire sur ma figure l'effet de ses paroles. Croyez-vous qu'il nous ait fallu bien du temps pour découvrir vos sourdes intrigues, vos allures? Bientôt je vous ferai voir que vous vous perdez en niant ce que d'autres ont avoué. Nouvel examen scrutateur de Salvotti. — C'est impossible, dis-je sans me troubler; ces aveux, s'ils existent, ne sont que des inventions et des impostures. —On les prouvera, monsieur, on les prouvera, et c'est moi, ajouta-t-il avec vivacité, moi qui en prends l'engagement.

Je fis de la main et de la tête un signe négatif...

—J'aurais cru, reprit Salvotti après quelques secondes, que les réflexions que vous avez dû faire depuis que vous êtes arrêté, en vous convainquant de l'inutilité d'un pareil système, vous auraient enfin porté à l'abandonner pour vous faire adopter celui de la franchise et de la vérité, seule ancre de salut qui vous reste dans votre fatale position. Les papiers dont vous étiez porteur, leur contenu, votre conduite en Italie, vous le savez, sont plus que

suffisants pour attirer sur votre tête une sentence capitale, sans qu'il soit besoin de passer outre... Je vous le dis ici, votre mort est certaine si vous persistez à refuser à la justice de sa Majesté les lumières qu'elle est en droit d'exiger de vous, et qu'elle saura obtenir, n'en doutez pas, malgré les vains et coupables efforts que vous pourriez faire pour altérer ou nier la vérité. Vous êtes perdu, jeune homme, perdu à tout jamais, entendez-vous, si vous persistez dans ce silence, dans ces dénégations causées par l'exaltation et la fausse appréciation de vos moyens de défense. Qu'espérez-vous, je vous le demande, en vous conduisant ainsi?...De conserver votre tête?... mais ce que nous avons ici entre les mains, l'a déjà mise sous la hache du bourreau!... De conserver les secrets des sectes coupables dont vous faites partie?... mais le gouvernement de l'Empereur en sait déjà bien assez pour arriver à connaître le reste sans votre participation... De sauver vos complices du dehors et ceux de Milan?... mais cela n'est plus désormais en votre pouvoir. Persuadez-vous bien, tandis qu'il en est temps encore, que vous ne cacherez rien, vous ne sauverez personne et vous périrez... La clémence de sa Majesté est aussi grande que sa puissance; soyez assez ami de vous-même, assez sage pour y recourir; à l'intérêt qu'inspire votre jeunesse joignez le mérite de la sincérité; rachetez votre vie par des aveux qui ne changeront rien à la position des choses, puisque tout est connu, mais qui seront au moins,

de votre part, une preuve que vous avez été plutôt coupable d'imprudence que de méchanceté. Vous êtes jeune, plein d'avenir; ce que j'ai entendu dire de vous, ce que j'en ai lu, m'a fait apprécier votre cœur et votre esprit; c'est pourquoi je plains votre sort, et je voudrais arracher à la rigueur des lois un accusé dont le crime est plutôt digne de pitié, s'il se repent, que d'indignation et de sévérité. J'espère que ce sont là les sentiments dont vous serez animé désormais, et que vous ne laisserez à la commission d'autres devoirs à remplir que celui de recommander à la grâce de sa Majesté l'Empereur, un malheureux jeune homme, que les conseils et les suggestions des pervers avaient seuls égaré.

Après le discours que Salvotti avait tour à tour prononcé d'une voix forte et menaçante, d'un ton insinuant et plein d'intérêt, il attendit, les yeux toujours fixés sur les miens, le résultat de ses paroles, auxquelles je répondis en réclamant d'abord la faculté de parler en français;... faveur qui me fut accordée à grande peine, et qu'on me refusa souvent par la suite.

—Je remercie, dis-je, monsieur le Conseiller de l'intérêt qu'il veut bien prendre à moi, et des conseils qu'il me donne, sans doute, pour mon plus grand avantage; mais je suis dans la cruelle nécessité de lui dire que je ne puis les suivre en aucune manière: c'est une des conditions de ma funeste position... S'il est vrai, comme il le dit, qu'une sentence capitale pèse déjà sur ma tête par le fait

seul des papiers saisis, je n'ai plus qu'à attendre avec résignation le sort qui m'est réservé, quelque cruelle, quelque injuste que puisse me paraître une telle sentence; mais si, comme je n'en saurais douter, je dois défendre ma liberté et ma vie devant un tribunal incapable d'aucun acte arbitraire, j'espère assez dans la justice de ma cause pour me flatter qu'on ne confondra pas une simple intention, un projet sans commencement d'exécution, abandonné même, avec ce que les lois exigent pour constituer le véritable crime de haute trahison... Quant à l'importance qu'on veut donner à ma mission, à ma personne, je conçois qu'on ait pu s'y laisser prendre d'abord; mais je m'étonnerais qu'un homme de l'habileté de monsieur le Conseiller pût tomber lui-même dans une erreur qu'un examen attentif des vaines formules, contenues dans ces papiers, devrait suffire pour détruire à ses yeux. Je n'ignore pas que ces pièces diverses et nombreuses sont de nature à frapper des esprits inexpérimentés; mais je parle ici à des juges versés dans ces sortes de matières, et je me repose entièrement sur leur sagacité pour réduire à sa véritable valeur tout ce fatras de statuts et de formules de cette franc-maçonnerie politique... La procédure fera justice, je n'en doute pas, de ces apparences, si fausses et si dangereuses pour moi, de personnage important, de chef de conspiration,... et me montrera tel que je suis en effet, un pauvre jeune homme, qui s'est laissé entraîner un mo-

ment par son imagination,... moment bien court! et qui fit bientôt place à la réflexion et à d'autres idées. C'est avec plus de certitude encore que je compte sur les débats du procès pour faire constater jusqu'à l'évidence que je n'ai rien dit, rien fait, rien tramé avec les sujets autrichiens contre le gouvernement de l'Empereur; mon innocence sur ce point, j'en ai la conviction, ressortira pleine et entière, soit devant l'instruction à laquelle je vais être soumis maintenant, soit devant le tribunal où je suis appelé à plaider ma cause, aidé d'un défenseur...

Le sourire d'insolente pitié qui passa sur les lèvres de l'inquisiteur et se fixa sur celles de ses dignes accolytes, aurait seul suffi pour me faire hésiter dans mon discours, si Salvotti ne se fût hâté de m'interrompre pour me dire: C'est devant la commission *seule* que vous plaiderez votre cause, il n'y a pas pour vous d'autre tribunal;... et quant au défenseur, c'est moi qui vous en servirai...

La surprise, le doute dans les yeux et sur la figure, je regardai Salvotti, qui continua ainsi: Et nous croyez-vous assez simples pour faire monter nos accusés sur le piédestal de l'amour-propre et de la célébrité, comme en France ou en Angleterre, pour donner à l'Europe le scandale de vos cours d'assises, où les prévenus et leurs insolents avocats prêchent, sous les yeux mêmes de leurs juges, le mépris et la haine du pouvoir? Nous sommes en Autriche et plus sages et plus justes: en voulant la

fin nous voulons aussi les moyens; nous traitons les procès politiques sans apparat, sans publicité, en famille, comme vous voyez ici; l'Empereur, toujours bon, regarde ses sujets coupables, même de haute trahison, comme des enfants égarés, sur les fautes desquels il faut jeter le voile mystérieux d'une paternelle indulgence. L'accusé, livré à lui-même, sans espoir de gagner de misérables bravos par l'affectation de son maintien, ou de tromper la justice par les phrases dorées de son avocat, n'a plus chez nous d'autre conduite à tenir, d'autre chance de salut, que la vérité et le repentir.

— Mais, est-ce bien sérieusement que vous parlez? dis-je alors à Salvotti.— Lorsque vous me connaîtrez un peu plus, vous saurez, répond-il brusquement, que la plaisanterie n'entre pas dans mon caractère.

— Quoi! m'écriai-je, c'est ici, devant vous seul, que se passera mon procès? c'est vous qui en ferez l'instruction, vous qui conduirez les débats, vous qui me jugerez? — *Cosi è* (c'est ainsi), dit Salvotti. — Et je n'aurai, moi, pauvre étranger, qui ne connais ni votre langue ni vos lois, je n'aurai ni conseil pour m'assister ni avocat pour me défendre?

A chacune de ces interrogations Salvotti inclinait la tête et souriait malignement, en répétant d'un air de triomphe : *Cosi è.* — Les garanties que les lois accordent en tous pays aux malheureux prévenus, je n'en vois aucune ici;

leur liberté, leur existence, y dépendent de ceux-là mêmes qui sont les plus intéressés à les trouver coupables!... Un *basta* (il suffit) de Salvotti, accompagné d'un geste impératif pour me commander le silence, ne m'empêcha point d'ajouter : Loin de moi toute idée injurieuse contre des hommes que je ne connais pas; mais dans cette lutte inégale entre l'inquisiteur et l'accusé, qui garantira ce dernier de l'irritation, de la colère, de l'animosité, qui doivent si facilement s'emparer de l'âme de son juge, quand il n'obtient pas du prévenu tout ce qu'il s'était imaginé devoir en obtenir? Qui soutiendra le prisonnier dans une procédure longue et difficile; qui l'empêchera d'aggraver sa position par ignorance des lois, par des paroles innocentes en elle-mêmes, mais fatales, peut-être?...— Moi! moi! vous dis-je, s'écria Salvotti; moi, que sa Majesté honore de toute sa confiance; moi, qui puis à mon gré vous sauver ou vous perdre;... moi, qui tiens dans mes mains les preuves de votre culpabilité, qu'aucun plaidoyer, qu'aucune défense, ne sauraient ni atténuer ni faire disparaître, et dont le juste et terrible châtiment ne peut être adouci que par une conduite soumise et repentante.

— Si le juge qui doit prononcer sur mon sort me déclare coupable, même avant de m'avoir entendu, quel espoir pourrait-il me rester d'éclairer sa conscience et de lui prouver mon innocence?... Je le demande au nom de la justice, quand on est ainsi condamné d'avance, à quoi sert la vaine for-

malité d'une procédure? mieux vaudrait me faire marcher de suite à l'échafaud, on éviterait au moins le supplice de l'attente. — Ce moment-là viendra, n'en doutez pas, dit Salvotti d'une voix altérée par la colère; vous y monterez sur cet échafaud, je vous en réponds;... mais, avant que vous n'y portiez votre tête, il faut répondre et rendre compte à la commission de ce que contiennent ces papiers, de ce que vous avez fait avec vos complices. — Si j'étais seul, repris-je aussitôt, si je ne craignais que mon silence pût être imputé défavorablement contre les personnes que vous vous plaisez à nommer mes complices, je m'abstiendrais de toute réponse, et j'attendrais la destinée dont vous me menacez. — Elle est sûre, rien ne pourra vous y soustraire, cria de nouveau l'inquisiteur, dont les yeux lançaient des éclairs de fureur et de vengeance.

— Je vous crois, monsieur: ... vous êtes à la fois accusateur et juge; le moyen de vous échapper!.... Vous pouvez m'interroger, je répondrai, non pour défendre ma vie contre laquelle, je le vois, la sentence est déjà portée; mais, pour remplir le devoir que m'impose ma conscience, de détourner des soupçons que l'on pourrait faire planer sur des innocents et compromettre leur sûreté; parlez, monsieur l'inquisiteur, je vous écoute.

L'interrogatoire recommença: de temps en temps Salvotti levait les épaules, commentait pièce sur pièce pour me prouver que rien ne m'était inconnu, et que j'étais initié aux secrets les plus

graves et les plus importants; puis il s'écriait à chaque instant : Peut-on rien voir de plus obstiné que ce jeune homme! vous imaginez-vous donc avoir affaire à des imbéciles?... Et croyez-vous que nous nous contentions de dénégations aussi absurdes? Les pièces sont là; elles parlent, elles disent que vous appartenez à la société secrète la plus ancienne, la plus active, la plus influente; que vous êtes un de ses coryphées; que vous connaissez tout ce qui se machine en Europe contre les gouvernements légitimes, et vous prétendez ne rien savoir, ne rien connaître, ne rien avouer... Mais approchez donc, venez lire avec moi ces statuts; voyez toute la hiérarchie, toutes les ramifications, les dignités de l'ordre que vous pouvez conférer,... et répondez encore, si vous l'osez, que vous ne pouvez vous expliquer là-dessus... Voyons, qu'avez-vous à dire? — Que les apparences sont contre moi, mais que toutes ces vaines formules, véritables enfantillages, ne prouvent rien, si ce n'est une grande imprudence de ma part d'avoir apporté, en venant en Italie, des papiers dangereux, qui ne l'étaient pas en Suisse.

De là nouvelle série de questions, auxquelles je répondais tantôt en italien, tantôt en français, malgré l'intimation de Salvotti, qui prétendait que les assesseurs devaient me comprendre..... assesseurs, juges, qui jamais ne disaient mot, quoiqu'ils fussent soi-disant là en qualité d'hommes probes (*probi viri*), pour protéger l'accusé

contre le zèle et le mauvais vouloir de l'inquisiteur ; le premier jour ils écoutaient, mais ensuite ils se livraient à la lecture, à des calculs, s'inquiétant peu de la défense de l'accusé, ou ne s'en occupant que pour donner leur assentiment, par un signe ou de vive voix, à tout ce que se permettait Salvotti... C'étaient de dociles instruments du pouvoir, qui, pour être plus sûr d'eux, les avait choisis pauvres parmi les juges tyroliens.

— Nous savons que vous avez fait de fréquents voyages en France, reprit l'inquisiteur après une pause assez longue ; le but de ces voyages, quel était-il? — D'agrément. — Ah !... c'est ce que nous verrons plus tard ; il est constant pour nous que ce but était politique... Tout concourt à prouver que vous étiez une des chevilles ouvrières du parti révolutionnaire, et que vous avez coopéré aux tentatives criminelles qui ont eu lieu en France jusqu'à ces derniers temps ; nous savons aussi que vous n'ignorez rien de ce que l'on a organisé sur les frontières d'Espagne. Nous connaissons déjà toutes vos démarches, et il nous importe peu au fond que vous nous fassiez des aveux ; l'Autriche est un lion qui n'a qu'à secouer sa crinière pour que tous ses ennemis tremblent et s'anéantissent. Un ordre, une simple recommandation de notre ambassadeur en Suisse, suffira pour que l'on chasse de tous les cantons les étrangers qui les infestent et y complotent contre la sainte-alliance : dans peu le territoire helvétique sera purgé de leur présence. Quant

aux complots tramés en France, ils échoueront contre les baïonnettes de sa majesté Louis XVIII et de ses redoutables alliés; vous voyez donc que ce n'est pas l'importance de la chose en elle-même qui me fait insister si fortement près de vous, mais le désir que j'ai de vous être utile, en vous portant à faire preuve de bonne volonté par la révélation, sans plus tarder, des choses que vous n'avez plus aucun intérêt à tenir secrètes... Faites-vous un mérite de votre spontanéité; cédez aux charges qui vous accablent, parlez quand il en est temps encore...

Je répondis en substance à ces exhortations, et à toutes celles qui les suivirent, qu'un des malheurs de ma position était de ne pouvoir exposer les choses telles qu'elles étaient réellement, dans la crainte que la commission, qui s'attendait à des découvertes importantes, ne taxât encore d'inventions et de mensonges le récit exact et simple des faits; je répétai que je n'avais pas conspiré contre l'Autriche, et je protestai contre toute accusation de ce genre par rapport aux Milanais et autres Italiens...

Pendant le premier interrogatoire, qui dura huit heures, Salvotti, qui passait alternativement des questions et réponses écrites à des conversations *académiques*, interrompues subitement par l'habituel : *Interrogato... dettogli...* (interrogé, etc.) employa son habileté, qui était grande, je ne le vis que trop, à grouper tous les indices, toutes les preuves, pour établir que j'étais un personnage important dans les sociétés secrètes, pour me per-

suader que toutes les réticences, les dénégations, étaient inutiles, et pour m'engager à dire de bonne grâce ce que l'on savait déjà, ce que l'on me forcerait bien à révéler; premier thème qu'il développa avec d'autant plus de talent, d'autant plus de logique, que toutes les apparences étaient contre moi, tandis que j'en étais réduit, pour ne pas être taxé de mutisme obstiné, à infirmer des témoignages écrits et les déductions naturelles qu'on en tirait par des interprétations générales, ou des assertions équivoques, qui n'auraient pu tromper un instant l'inquisiteur le moins habile et encore moins celui qui venait de me prouver contre quelle sagacité et quelle insistance j'allais avoir à me défendre.

La continuelle tension d'esprit à laquelle j'étais forcé pour deviner et saisir la portée des interrogations de Salvotti, l'obligation où je me trouvais de répondre en italien, m'avaient tellement fatigué la tête pendant cette longue séance, que je demandai quelque repos. Sans tenir compte de ma prière, l'inquisiteur poursuivit l'examen quelque temps encore, jusqu'à ce que, fatigué lui-même, il termina en me disant : Vous vous moquez de la commission, mais sachez qu'on ne se raille pas en vain de la justice impériale; je vous en donne la certitude, vous serez pendu!... (*Lei, io gliene do la certezza... lei sarà appiccato*). Paroles accompagnées d'un geste de main qui s'harmonisait parfaitement avec l'expression de colère et de dédain qui se lisait sur sa pâle figure... —

C'est un malheur pour moi, un très-grand malheur, dont vous m'avez menacé déjà trop de fois pour que je n'en sois pas entièrement convaincu; mais que puis-je y faire? si ce n'est de déplorer la fatalité de ma position, qui ne me permet pas de faire passer la conviction dans l'esprit de mes juges, et qui me fera monter innocent sur l'échafaud. — *Lei sarà appiccato*, reprit Salvotti...—Pendu, soit; c'est un *memento mori* que j'aurais attendu de toute autre bouche que de celle du juge, qui doit aussi être mon avocat... Je vous promets de ne pas l'oublier, je m'y préparerai;... cependant, avant de m'éloigner, je solliciterai une grâce. — Dites, dites (*dica pure*), reprit vivement Salvotti...— C'est la communication du code criminel. — Impossible, inutile; vous n'en avez pas besoin. — Comment! dis-je avec feu, sans défenseur, sans avocat, on me refuse *même le code?...* Alors je ne suis plus un accusé, mais une victime... — Une victime, non; mais vous serez pendu (*una vittima, nò; ma lei sarà appiccato*).... Puis il ajouta en riant : Vous n'êtes pas ici en France, où les stupides jurés laissent échapper les plus grands coupables; le changement de votre sort dépend de vous, et de vous seul... *Ha capito?* « Vous avez compris? »... Allez. Il sonna, les gardes entrèrent, et l'on me reconduisit dans ma prison, rompu, exténué de fatigue et de besoin.

XI.

Les réflexions auxquelles je me livrai en me trouvant seul n'étaient pas de nature, on peut le croire, à me tranquilliser sur le résultat de mon procès : ma perte me parut certaine; j'étais, je n'en pouvais douter, condamné d'avance, et le mode de juridiction qui venait de m'être appliqué ne me laissait aucun espoir de modifier l'arrêt fatal dont me menaçait Salvotti;... quelque funeste que fût une semblable destinée, je m'y serais résigné, si ce n'est sans regret, au moins sans agitation, si l'essai que je venais de faire des talents et du caractère de l'inquisiteur ne m'eussent trop justement alarmé pour les personnes dont j'étais si

désireux d'écarter tout danger, toute inquiétude!...

La nuit se passa sans que le sommeil vînt un seul moment clore ma paupière... Le lendemain, de bonne heure, j'étais sur pied, attendant qu'on vînt me chercher pour me conduire à la commission; mais la matinée était déjà fort avancée que personne n'avait paru.

Enfin, sur le midi, Riboni, le geôlier, arriva : Allons à la commission, signor, allons... Vous n'avez rien mangé hier, ce n'est pas sage, je vous le dis; commandez un bon dîner pour ce soir... « A quoi bon se tracasser? » *a che serve darsi del fastidio?* Tenez, ajouta-t-il en m'arrêtant dans la cuisine que l'on traversait pour se rendre à la commission, regardez un peu les belles volailles!... *Il Cisalpino* dit qu'il n'y en a pas comme cela à Paris... Laissez-le donc faire, et vous aurez des morceaux qui feraient envie à un empereur. Puis du vin de Palazuolo, ce sera délicieux. — Faites comme vous l'entendrez, lui dis-je. Mais, tandis que nous parlions ainsi de l'importante affaire du dîner, j'aperçus au fond de la cuisine, presque entièrement caché derrière une porte, un groupe de femmes qui me regardaient avec curiosité : deux se montrèrent tout à fait, pendant qu'une troisième, plus qu'à demi masquée par les deux autres, ne laissait voir qu'une chevelure d'un noir d'ébène, qu'un front blanc et dégagé, que deux yeux de velours, auxquels l'intérêt, la pitié, donnaient quelque chose de si doux et de si tendre, que je ne vis plus qu'eux,

que j'en fus touché jusqu'à l'âme, comme si l'on m'eût dit que ce regard, si plein de compassion, était l'expression d'un cœur ami qui me plaignait et pleurait sur mon sort! Malheureusement l'attention que je donnais à ce groupe féminin attira celle de Riboni, qui leur fit un signe pour qu'elles se retirassent, et m'emmena vite à la commission, que le soin de ses intérêts lui avait fait oublier un instant. Arrivés à quelques pas d'une grande cour où étaient renfermés les prisonniers de la police, il me dit : Nous avons ici un autre Français, le fils de Louis XVI, je vous le montrerai en revenant, s'il est dans la cour...—Comment, un fils de Louis XVI, quelqu'intrigant, sans doute!..—Vous voulez rire? —Pas du tout, il appartient à la police et pas à nous, la commission n'en a pas voulu; il y a plus de quatre ans qu'il est ici à manger le pain de l'empereur.

A peine avais-je paru à la porte de la commission, que Salvotti, sans presque me donner le temps de m'asseoir, fixa sur moi des yeux qui me semblèrent ceux du malin esprit, à moi si plein encore du souvenir du doux regard de la jeune fille...—Eh bien, me dit-il, nous revenez-vous plus sage? la nuit vous a-t-elle porté conseil, jeune homme, qui voulez votre ruine malgré tout ce que l'on désirerait faire pour vous? Croyez-vous que la commission puisse voir sans intérêt un insensé qui s'immole pour ne pas compromettre des misérables qui l'ont poussé sur le bord du précipice, et se sont

dit : Qu'importe qu'il tombe, pourvu que son cadavre serve à combler l'abîme... Non, ne croyez pas que nous soyons sourds à la pitié, que nous ne déplorions pas, malgré la sévérité de nos fonctions, la destinée d'un pauvre étranger, qu'une fausse exaltation conduira à sa perte, tandis que d'un mot il pourrait être rendu à son vieux père, qui succombera sous le poids de sa douleur en apprenant la cruelle catastrophe qui tranche les jours d'un fils dont il attendait la consolation de sa vieillesse... Salvotti, s'apercevant que ses paroles me causaient une émotion que je ne pouvais maîtriser, donna une telle expression de commisération et d'intérêt à sa figure, et à sa voix une telle douceur, que quiconque l'eût vu dans ce moment pour la première fois, aurait juré qu'il était le type de la bonté et de la candeur.

— La ligne que vous vous êtes proposé de suivre n'est pas tenable, ajouta-t-il; vous avez trop d'esprit pour vous y tromper un instant; elle ne sauve rien et vous perd... Je vous l'ai dit hier, nous connaissons tout ce qu'il nous importe de savoir, et si je reviens encore aujourd'hui vous exciter à être sincère, à ne plus rien cacher, c'est que j'éprouve les plus vifs regrets de voir que, par une obstination mal calculée, vous coupez pour jamais une carrière que votre amour pour l'étude promettait de rendre brillante et utile... Ayez donc pitié de vous-même, de votre famille, de votre père, de tous ceux qui vous aiment,... et sachez que vos paroles ne sortiront pas d'ici.

—Je remercie la commission de sa sollicitude; mon sort est digne de pitié, sans doute, puisqu'aucune voie de m'y soustraire ne se présente à mes yeux, et qu'il me faudra expier une imprudence de quelques jours, une intention abandonnée, par la perte de la vie... Je sais désormais que c'est la déplorable fin qui m'est réservée, et je m'y soumets sans murmurer comme à un décret de Dieu. Si je ne réponds pas aux bonnes intentions que M. le conseiller semble avoir pour moi, ce n'est ni par opiniâtreté, ni par fanatisme,... mais uniquement par impossibilité...— Salvotti se mordit les lèvres, bourra son nez de tabac... — Vous le voulez? Eh bien! soit, interrogé.

Il me fit alors une première demande qui se rapportait à l'explication de quelques pièces écrites en chiffre, et qui fut suivie sans interruption, pendant des heures, de questions de la même nature, auxquelles je répondis, soit évasivement, soit en disant que j'ignorais ce que contenaient ces parchemins; infatigable dans ses investigations, le patient inquisiteur avait lu, étudié un à un les nombreux documents qu'il étalait devant lui avec une sorte de complaisance; pas un signe, pas un mot, pas une ligne qu'il n'eût analysée avec sagacité, et dont il n'eût tiré la quintessence pour s'en servir de preuves contre moi, qui apprenais à connaître de lui, je l'atteste, la plupart des prétendus secrets qu'il découvrait dans ces maudits papiers, auxquels j'avais toujours attaché si peu d'im-

portance, que je n'en avais pris qu'une connaissance superficielle. Salvotti s'arrêtait complaisamment sur les serments, les principes, les opinions exagérées, les grands mots de république, mort aux tyrans, vengeance sur les traîtres, qui formaient le fond usé de ce catéchisme démocratique, où les phrases ampoulées de 93 se trouvaient enchâssées dans le cadre connu de toutes les fédérations politiques...

Le thème était beau pour lui, et il en profita pour m'écraser sous les imputations de révolutionnaire, de sicaire, d'impie, de régicide, d'assassin, d'ennemi de toute morale, de toute société, dont il suffisait de faire imprimer le but et les principes pour les livrer à l'exécration publique. Prenant tout à la lettre, il avait raison de s'exprimer ainsi; mais Salvotti, qui lui-même avait été membre des associations patriotiques de l'Italie, savait aussi bien que moi que toute cette fantasmagorie de paroles et de maximes anti-monarchiques n'étaient considérées, par les dix-neuf vingtièmes de ceux qui faisaient récemment partie des sociétés secrètes, que comme un bavardage qu'on n'écoutait plus, comme de puérils simulacres qu'on laissait aux anciens républicains ou à ceux qui, comme eux, auraient sacrifié le fond pourvu que les formes fussent maintenues; ce que je disais alors à Salvotti, je le répète encore aujourd'hui; jamais en aucun temps, en aucune occasion, nous ne donnâmes la moindre attention, la moindre importance, à des serments que nous n'avions pas prêtés, à des opi-

nions monstrueuses qui n'avaient pas été mises en question, à des principes que nous aurions rejetés, si on eût voulu nous les imposer, comme funestes au parti même que nous voulions faire triompher; à l'exception de quelques vieillards impuissants et à idée fixe, qui s'étaient arrêtés à la république de 93 comme le *nec plus ultrà* de l'organisation sociale, je n'ai connu ni à Genève, ni en France, un seul membre des sociétés secrètes de cette époque, qui n'eût regardé comme une injure faite à son bon sens et à son patriotisme, tout soupçon de croyance et de participation à des théories absurdes, à des professions de foi politique extravagantes, à des principes outrés, contre lesquels il aurait protesté comme moi, s'il ne les avait traités de radotages et de vieilleries qu'on ne se donnait pas la peine d'entendre, bien loin de s'en servir comme de règles de conduite et d'action.

Les partisans des libertés constitutionnelles, réduits à conspirer pour les sauver des attentats de l'absolutisme, ayant besoin de s'entendre, de s'unir, pour réagir en secret contre les puissances, se groupèrent autour des associations déjà existantes, en adoptèrent les formes, les hiérarchies, les règlements, sans se donner la peine de changer les articles d'un code, dont il ne leur vint même pas dans l'esprit de discuter les maximes surannées. Salvotti ne l'ignorait pas, mais il entrait dans ses vues et dans celles des gouvernements de faire paraître les honnêtes gens, patriotes sages et dévoués, comme des

énergumènes, des ennemis de l'ordre et de la propriété, et je dus, quoi que j'en pusse dire, le laisser s'ébattre tout à son aise sur ce fertile sujet.

L'interrogatoire, qui s'était étendu longuement sur les généralités, tomba ensuite sur les individus que j'avais dû connaître.... Comment pouvez-vous soutenir, s'écriait Salvotti avec colère, que vous ignorez les noms de ceux qui ont écrit ces documents?... — C'est ainsi, cependant. — Et ces lettres de recommandation sans signatures, vous ne savez pas non plus, sans doute, de qui elles sont? Eh bien! moi, je m'en vais vous le dire... Et il se mit à me nommer tous les Italiens réfugiés que j'avais dû rencontrer à Genève... — Vous en savez alors plus que moi, lui dis-je sans m'inquiéter de son irritation et des épithètes de « menteur » : *bugiardo*, *impudente*, dont il assaisonnait chacune de ses phrases... Et celle-ci, ajouta-t-il en me faisant approcher de la table et en me montrant une feuille entière écrite de la main de Buonarotti, au bas de laquelle j'avais ajouté moi-même quelques lignes sous sa dictée, soutiendrez-vous encore que vous ne la connaissez pas? Autant vaudrait renier votre propre écriture qui l'accompagne!... Voyez donc, comparez la lettre de Buonarotti à son frère, avocat à Florence, n'est-elle pas de la même main que toutes ces pièces principales?... — C'est possible, mais je l'ignore.—Quelle effronterie! *Basta*, *basta*. Assez, assez... Nous n'avons que faire de vos aveux, la chose est claire et prouvée, et malheur à lui s'il

tombe dans nos mains. Cette lettre, qu'on a trouvée chez vous, ajouta-t-il, c'est encore lui qui vous l'a écrite, et elle prouve que... — J'avais renoncé à toute idée, à tout projet hostile au gouvernement autrichien, et qu'il serait injuste et contraire au droit des gens de vouloir punir une intention presque aussitôt abandonnée que conçue, repris-je avec force. — Ah! vous croyez? dit Salvotti d'un ton moqueur... Est-ce là toute votre science en jurisprudence criminelle?... Vous ne verrez que trop tôt combien vous êtes ignorant sur ces matières-là.

— En France...

— Eh! vous n'êtes pas en France, faut-il vous le dire chaque jour, mais en Autriche, qui ne craint aucune puissance, qui a trois cent mille baïonnettes pour faire respecter ses volontés absolues, et pour écraser les révolutionnaires d'Italie, de Suisse, et de France même. Jamais, tant que l'Autriche existera, les idées libérales ne se feront jour en Italie.... Elle y sacrifiera plutôt jusqu'à son dernier homme et son dernier zvanzig... Jamais elle ne fera grâce aux insensés qui oseraient lever la tête et parler d'affranchissement... Je connais la volonté de l'Empereur, j'ai toute sa confiance; je saurai la mériter en livrant ses ennemis à la rigueur des lois.... — Mais, monsieur le conseiller, je ne suis ni l'ennemi de l'empereur d'Autriche ni son sujet; je n'ai rien à me reprocher contre lui...

— Rien à vous reprocher!... et comptez-vous pour peu d'être arrivé dans ses états avec des pro-

jets révolutionnaires?... D'avoir porté ses sujets à la révolte?...

— C'est ce qu'il faut prouver. *Quod est demonstrandum.*

— On le démontrera ; on fera mieux, on vous contraindra à l'avouer.

— Jamais, jamais.

— Eh bien ! qu'importe.... vous n'en serez pas moins pendu. *Eh bene che importa !... lei non scapperà la forca...* Et ceux que vous épargnez si sottement riront à vos dépens. Retournez dans votre prison, et priez Dieu d'avoir pitié de vous,.... car vos jours sont comptés, allez.

Je partis indigné d'une semblable manière de rendre la justice, et résolu plus que jamais à déjouer les projets de cet ambitieux qui ne m'avait que trop laissé voir, malgré sa finesse, combien il attachait de prix à mes révélations, et combien il regarderait comme flatteur pour son talent d'inquisiteur, et avantageux à sa fortune, de m'arracher par l'astuce, la force ou la persuasion, les secrets dont on me croyait dépositaire.

Je cherchai, mais en vain, en rejoignant ma prison, les yeux noirs, si beaux et si jeunes, qui le matin me regardaient avec tant de pitié. — Dans deux minutes, me dit le geôlier, je vais vous faire apporter de quoi vous restaurer ; savez-vous qu'il y a neuf heures que vous êtes à la commission?.... Ça va plus vite avec les autres, excepté avec un

pourtant... — Le comte Confalonieri? lui dis-je... (*basta*, *basta*).

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que les porte-clefs m'apportèrent à leur grande satisfaction tout un festin, dont ils étaient sûrs d'avoir la plus grosse part. J'étais épuisé, j'avais faim, et pour la première fois je fis quelque honneur aux bons morceaux (*buoni bocconi*) du fameux Cisalpino.

Dans quelque position fâcheuse, désespérée même pour le présent et pour l'avenir, que puisse se trouver le prisonnier, il est dans sa nature de saisir avec avidité la moindre lueur, la moindre chimère, qui puissent donner pâture à son imagination; peut-être, tout en voyant mon malheur présent et ceux de l'avenir dans leur triste réalité, avais-je plus que tout autre l'heureuse faculté d'en faire abstraction pour m'en aller, par la pensée, chercher un refuge dans d'autres lieux, pour me créer une vie d'espérance et d'illusions, lui donner un corps et la suivre pendant des heures et des jours;... trompant ainsi l'inquiétude de l'esprit et les tristesses du cœur, existant encore par l'intelligence, et réagissant victorieusement contre les ennuis de l'oisiveté et les tortures de la prison. Que de fois, dans la suite des ans que j'ai passés dans les fers, n'ai-je pas remercié le ciel de m'avoir accordé cette facilité de m'abandonner à des rêveries sans fin, et de peupler ma solitude ou d'en sortir aux coups de baguette de mon imagination...

Quel don inappréciable pour le captif que de

pouvoir, par la pensée, comme je le fis ce soir-là même, briser ses chaînes et jouir d'une liberté imprévue, en goûter la douceur!... Ces belles tresses aussi noires que les yeux, dont le souvenir m'avait suivi, devaient appartenir à une jeune fille tendre et sensible que mon sort avait touchée... Qui était-elle?... je l'ignorais; mais elle avait accès dans la prison; mais elle avait pitié de moi, et peut-être grâce à elle, à sa compassion, à son dévouement, pourrais-je m'échapper... Un plan d'évasion suivit bientôt cette première idée; j'en calculais les chances, les moyens;... elle avait enivré tous les geôliers, les gendarmes, s'était emparée des clefs, tirait les verroux, ouvrait la porte, marchait légèrement,... m'entraînait... Nous étions libres,... sortis de Milan, à la frontière, en France!... dans ma famille qui la comblait de bénédictions, de récompenses!... Tableaux de joie et de bonheur, qui faisaient tout à coup place à celui du désappointement, de la rage, des geôliers, de la police de Salvotti, du gouvernement;... et je jouissais de cette illusion, que j'embrassais, que je colorais sur toutes ses faces,... sans songer au mal qui me saisirait l'âme quand je me réveillerais de ce songe consolateur! Le bien était réel, et je combattis le désenchantement en me recommandant à Dieu, et en me félicitant de résister avec courage et dignité aux menaces et aux flatteries de l'inquisiteur.

Depuis deux jours je n'avais pas renouvelé les essais du langage mural, je m'y remis: sans réponse

à mes appels de gauche, j'allai à droite... Ah bonheur! on m'entendit;... quelques coups firent écho aux miens... — *Chi sei?* qui es-tu? demandai-je... On battit un *c*, un *o*, un *n*, puis un *f*; mon attention redoubla... Oh! si c'était Confalonieri!... Un,... deux, trois; je n'écoutais plus, je ne comptais plus, car ce n'était pas lui;... et l'autre, n'ayant pas eu le signal de la compréhension, s'était arrêté: peut-être me suis-je trompé... Je grattai vivement; il recommença plus lentement; les premières lettres faisaient *conf*, la cinquième était un *o*, la sixième un *r*... Il n'y avait plus à espérer, et le batteur allait toujours;... plus d'une heure fut employée à frapper les lettres, à les réunir, tant je le fis recommencer de fois;... enfin, à force de ténacité, je parvins à connaître le nom de Confortinati; je dis le mien à mon tour. — De quel pays es-tu? — Français, de Paris... Paroles qu'il me fallut répéter plusieurs fois, tant celui qui les écoutait les trouvait étranges sans doute... C'était un matin que nous parlions ainsi, lorsque le bruit des portes voisines, que l'on ouvrait successivement, nous fit interrompre cette conversation si pénible, et pourtant si intéressante que j'y aurais passé des journées entières.

Le conseiller Minghini fut bientôt dans ma prison.—Suis-je appelé à la commission? lui dis-je.—Je l'ignore, mais je ne le crois pas. Le geôlier referma la porte sur lui. — Salvotti est bien mécontent de vous, me dit Minghini. — Et pourquoi?

— Parce qu'il vous aurait cru plus docile.

— En quoi ai-je manqué de docilité ? n'ai-je pas répondu à toutes ses questions (Minghini se mit à rire)? Se plaint-il de mes manières?

— Non, non; ce n'est pas de cela qu'il se plaint, mais de votre aveuglement, de votre obstination... Écoutez-moi, réprit-il avec intérêt, je ne suis point chargé de vous interroger; je n'ai donc aucun motif personnel pour vous engager à changer de système. Si je vous conseille de renoncer aux dénégations, c'est pour votre bien, pour votre salut... Salvotti a tout pouvoir, et vous pouvez vous sauver sans nuire à personne;... il me l'a dit... Vous me faites une grande pitié, je vous assure, car vous êtes étranger et un bon jeune homme.... Qu'est-ce qui vous saura gré de votre dévouement, qu'est-ce qui vous plaindra ? — Personne... L'Empereur fait grâce à ceux qui font amende honorable; je le sais, moi, j'ai été inquisiteur; mais pour ceux qui résistent à la justice il n'a pas de pitié.... Si vous mécontentez Salvotti, il vous perdra, n'en doutez pas.

— Pour le contenter, monsieur le conseiller, il faudrait inventer, et je ne le puis.

— Il faudrait tout simplement dire ce que vous savez, avec pacte que cela resterait secret; à Vienne on vous ferait des ponts d'or.... Si l'on ne découvre rien, vous pouvez être sûr qu'on usera de rigueur à votre égard,.... et c'en est fait de vous, je le dis à regret.

— Mais lorsqu'il sera prouvé que je n'ai point agi contre les lois en Lombardie, que j'ai abandonné sur l'heure jusqu'à l'intention de m'occuper de l'imprudente mission dont je m'étais chargé, pourra-t-on en bonne justice me condamner à mort, m'exécuter, pour me punir d'avoir oublié que je n'étais plus en Suisse?

— Vous avez dans les mains le moyen d'éviter ce funeste sort, parlez....

— Mais si je suis dans l'impossibilité de parler, si je ne sais rien, il faudra donc mourir innocent sur un échafaud, faute d'avoir pu rompre le silence? Est-ce là de la justice?....

— Calmez-vous, calmez-vous,.... je vous veux du bien, votre position est digne de pitié! Ne sacrifiez pas ainsi toute une existence de bonheur à des chimères,.... songez à votre père, et ne vous faites pas d'illusions sur votre avenir, car si vous ne cédez pas, vous ne reverrez plus votre patrie...

— C'est Dieu qui l'aura voulu, monsieur le conseiller, je me soumettrai à sa volonté suprême : puisque vous avez la bonté de vous intéresser à moi, veuillez me faire donner quelques livres, c'est un soulagement que je vous demande.

— Aujourd'hui non, mais demain ou après-demain au plus tard; je vous en donne ma parole, pourvu que Salvotti ne le sache pas. Réfléchissez à mes conseils, ils sont désintéressés; songez-y, pauvre jeune homme!

Ces paroles m'avaient ému, attendri;.... tout

mes souvenirs, tous mes regrets se réveillèrent; la mort qui m'attendait, le supplice, la douleur de mon père, de ma famille, la vie perdue au moment d'en jouir.... Lucy, dont l'image présente à ma pensée semblait me dire : Pourquoi m'as-tu quittée?.... Les biens que j'avais connus, ceux que l'avenir me réservait, flottaient devant mes yeux, revêtus de riches couleurs;.... et d'un mot, me disais-je, d'un mot je pourrais les retrouver!.... Oh! mon Dieu! soutiens-moi!.... Vous que j'aime, venez à mon aide..... Malheureux que je suis, quels chagrins je vais vous causer, que de larmes!.... Elles ne couleraient pas ces larmes si je voulais me racheter, moi!.... Mais à quel prix?.... pour vous faire rougir?.... Non, non je subirai mon sort,.... et pour consolations, ma conscience me dira que je me suis conduit en homme d'honneur.... Que Salvotti m'appelle donc, il me trouvera inébranlable.

J'attendis vainement un nouvel interrogatoire; les heures se succédèrent et ma porte ne s'ouvrit pas. La conversation fut reprise avec mon voisin de droite : je lui demandai avec beaucoup de peine et de temps quel était son pays, depuis quelle époque il était en prison? Il me répondit qu'il était des environs de Rovigo, et prisonnier depuis quatre ans; je le fis répéter.... Arrêté depuis quatre ans,.... grand Dieu! quel était donc cet infortuné, qu'avait-il fait? La curiosité me fit surmonter la fatigue, je collai de nouveau mon oreille au mur, tandis que

l'autre était aux écoutes pour surveiller les geôliers et les sentinelles.... Je frappai doucement, il vint : Que faisais-tu avant d'être en prison ? — Phrase interminable qui me demanda plus d'une heure. — *Io era fisionomista.* « J'étais physionomiste.» ...

Je crus avoir mal entendu, quatre ou cinq fois nous recommençâmes pour m'assurer de la dernière parole dont je ne pouvais m'expliquer le sens... *Fisionomista ?* lui frappai-je. — Si. — *Che cosa vuol dire ?* « qu'est-ce que cela veut dire ? » Il resta quelque temps sans répondre.

Vuol dire ch'io era buono da leggere sulla faccia di qualche d'uno la sua sorte futura..... « Cela veut dire que j'étais capable de lire sur la figure de quelqu'un sa destinée future... » Explication qui me coûta tant de fatigues et de temps à comprendre, qu'il me fut impossible d'ajouter autre chose, si ce n'est : *Dunque astrologo ?*... « Tu es donc astrologue ? » Si, répondait le pauvre diable, que je regardais dans le premier moment comme un mauvais plaisant, et dont j'eus lieu ensuite de plaindre le triste sort.

Il serait difficile de se faire une juste idée des peines et des efforts que me coûta l'apprentissage de cette méthode de converser ; il n'y a qu'un captif capable d'une telle patience..... J'étais rompu en finissant, et si fatigué physiquement et intellectuellement, qu'il m'aurait été impossible, je crois, de soutenir un interrogatoire d'une heure ; on le comprendra aisément quand on pensera

qu'il faut battre cent trente coups, par exemple, pour ce seul nom de Confortinati, lorsqu'on ne fait pas d'erreur, qu'on ne recommence pas quatre, cinq, et même dix fois, comme cela m'arrivait dans ces premiers essais où j'avais contre moi le mécanisme, l'alphabet et la langue. Qu'on y joigne la crainte d'être surpris, et l'on verra si chaque mot compris n'était pas pour moi une conquête plus difficile et plus précieuse que ne l'est pour l'orientaliste le déchiffrement de quelqu'antique manuscrit, dont l'interprétation doit lui donner la clef de tout un système historique et religieux.

Les quatre années de prison, la qualité de *fisionomista*, excitaient au plus haut degré ma curiosité... Que de choses cet homme n'avait-il pas dû éprouver et ne pouvait-il pas m'apprendre? Combien ne m'importait-il pas de connaître son histoire..... Qu'avait-il fait pour languir depuis si longtemps captif? Dussé-je me donner une fièvre cérébrale, je le saurai, me disais-je, en continuant encore, malgré ma lassitude, à m'exercer à battre; demain matin je recommencerai... Le lendemain, en effet, nous nous mîmes à l'œuvre bien avant le jour, et nous battions depuis trois ou quatre heures, quand on vint me prendre pour comparaître devant la commission; la tête aussi fatiguée que si je me fusse appliqué à résoudre les problèmes les plus abstraits, je fus amené en présence de Salvotti et de ses deux suivants, qui me sem-

blaient placés là tout exprès, plutôt pour jouir des tourments que l'inquisiteur faisait subir aux accusés que pour suivre la procédure.

Jugeant sans doute que toute allocution était inutile, Salvotti commença sur-le-champ l'interrogatoire, qui roula principalement sur des listes de noms trouvés dans mes papiers, sur des lettres adressées à des Italiens, ou sur ceux que j'avais dû voir en Suisse. A côté de ces malheureux noms étaient des chiffres. Que signifient ces signes? me demanda Salvotti. — Je l'ignore. — Mais cela n'est pas possible, ils sont de votre main. — Je ne le crois pas. Alors s'engagea entre nous une vive discussion, un démêlé pressant, interminable, où l'inquisiteur et le prévenu redoublèrent, l'un d'insistance et de menaces, l'autre de résistance et de fermeté. Ces signes, il le voulait, devaient indiquer ceux qui étaient déjà membres d'une société, ceux qui pouvaient le devenir. Et de quelle importance n'était-il pas pour lui personnellement d'être éclairé sur ce point! que d'arrestations auraient suivi mon adhésion à ses opiniâtres demandes; que de nouveaux procès à conduire, à juger;... mais surtout quel mérite n'acquerrait-il pas aux yeux de l'empereur, d'avoir mis la main sur les ennemis de son gouvernement, sur des gens dangereux, dont il fallait se débarrasser pour la plus grande tranquillité de l'état... —Vous croyez peut-être, me disait-il, en interrompant parfois ce virulent examen, que vous sauverez les cou-

pables?... Ils seront tous arrêtés; ils le sont déjà en partie : ce que vous niez aujourd'hui, ils le confesseront demain, ils vous le diront en confrontation.

— Et moi je leur répondrai que je ne les connais pas, et qu'ils sont fous...

— Pas si fous, jeune obstiné, car en se conduisant ainsi ils pourront mériter la clémence de sa majesté; et vous, au contraire, vous accumulez sur votre tête les foudres de son inexorable justice... Vous persistez donc à refuser à la commission l'explication de ces signes?

— Je ne saurais en donner la clef.

— Bravo! mentez, mentez toujours,... s'écria-t-il en fronçant ses noirs sourcils; mais sachez que la loi nous accorde les moyens de contraindre les récalcitrants à dire la vérité *.

— La torture? appliquez-la, dis-je avec une indignation que je comprimais à peine, je la soutiendrai;... et je regardai avec tant de mépris celui qui osait dans ce moment même fixer sur moi des yeux brillants d'une cruelle joie, qu'il fut obligé de les baisser pour échapper à mes regards. — Vous ferez ce qu'il vous plaira, ajoutai-je; Dieu m'a rempli le calice, je le boirai jusqu'au fond... — Dieu, Dieu, répéta-t-il en me montrant les statuts de la société secrète, l'invoquait-on

* Il est permis, dans le code autrichien, d'appliquer la bastonnade à l'accusé.

dans de tels pendomoniums de jacobins et d'impies?...

— Si on n'y prononçait pas le nom de Dieu, on n'y violait pas au moins ses commandements les plus sacrés, en élevant sa fortune sur la ruine de son prochain.

— Donc, vous avez assisté à ces réunions, reprit vivement Salvotti.

Et nous passâmes *da capo* en revue toutes les pièces qui établissaient ma coopération aux travaux des sociétés de Genève; puis il revint à sa liste, à tout ce que j'avais dû faire en France, à toutes les intelligences que je devais avoir eues avec les réfugiés italiens; mélange odieux de suggestions perfides, de questions imprévues, d'observations en apparence indifférentes, mais qui n'étaient que des acheminements à de nouveaux interrogatoires, ou des piéges tendus pour me faire tomber en contradiction en m'arrachant quelque parole irréfléchie qui aurait servie par la suite à des inculpations nouvelles. J'échappai, grâces à Dieu, aux embûches, comme je résistai aux menaces; malgré la longueur de l'interrogatoire, qui avait duré toute la journée, malgré le dangereux moyen des conversations privées, et de questions écrites que Salvotti employait alternativement pour distraire l'attention de l'accusé, et obtenir de lui, dans le discours ordinaire, ce qu'il ne confessait pas dans l'examen légal. Je ne perdis pas de vue un seul instant la fin qu'il se proposait, et je sus rendre inutiles toutes

les manœuvres, toutes les perfidies qu'un inquisiteur expérimenté, et tel que lui peu scrupuleux sur les moyens de réussir, pouvait seul inventer et se permettre.

Quoique les premiers examens d'un procès politique aient lieu en France, seulement entre le juge d'instruction et le prévenu, qui n'a point encore de conseil ni d'avocat; l'un et l'autre savent bien cependant qu'ils ont à répondre de leurs faits et de leurs paroles, soit devant la chambre du conseil, ou celle de mise en accusation, qui sont là pour décider si l'arrestation est légale et s'il y a lieu à poursuivre, soit devant la cour d'assises, où l'accusé peut se plaindre de l'abus de pouvoir qu'on a exercé contre lui; cette instruction première ne peut donc être conduite de manière à ce que le juge puisse tout se permettre contre l'accusé; la loi y a pourvu, de même qu'elle a garanti le prévenu contre les réponses et les aveux qu'on peut lui arracher dans les premiers moments de trouble; mais il n'en est pas ainsi en Autriche: ces interrogatoires, si arbitrairement, si frauduleusement conduits, formaient tout le procès; c'est sur eux qu'on devait me juger, sans qu'il me fût possible, comme on le verra par la suite, de savoir sur quels chefs d'accusation il fallait me défendre, sans qu'il me fût permis de me plaindre des moyens coercitifs employés par l'inquisiteur dans tout le courant de la procédure. — Ainsi, toute garantie contre l'arbitraire, contre le mauvais vouloir, contre la ven-

geance d'un juge irrité, est enlevée en Autriche au prévenu politique, qui n'a pour se défendre que ce qui lui est inspiré par sa conscience et sa présence d'esprit; car toute communication, toute consultation lui sont interdites pendant la durée du procès, jusqu'au jour où on lui fait lecture de sa sentence: toujours au secret, toujours exposé aux tortures morales d'un inquisiteur, dont l'amour-propre blessé se mêle et envenime les délicates fonctions de magistrat, le pauvre prisonnier n'a donc aucun espoir d'échapper à la cruelle guerre d'un homme qui a tout pouvoir sur lui, qui ne craint aucun contrôle, aucune réprimande, et qui sait qu'en le traitant en ennemi et en coupable, il se fera bien venir et récompenser par l'autorité suprême.

— Votre sort dépend de moi, répétait Salvotti, j'ai plein pouvoir,... je puis vous envoyer à l'échafaud ou vous faire pourrir dans les prisons;..... il n'y a pas ici d'autre autorité que la mienne, j'ai la confiance de l'empereur, sachez-le bien : s'il me faut dix ans pour l'instruction d'un procès, je les prendrai,... qu'importe le temps! Nous sommes au-dessus de la loi ordinaire, comme commission spéciale, et moi, j'en suis le chef. Il ne me le prouvait que trop! Tel était l'instrument dont se servait le gouvernement autrichien pour décider le sort des deux cents prévenus qui gémissaient dans les prisons: telle était la procédure arbitraire à laquelle ils étaient soumis.

Quand Salvotti fut las de retourner dans tous les

sens les points sur lesquels il espérait avoir quelque lumière, il me renvoya dans ma prison, où, pour toute consolation, tout appui, j'eus le contentement de n'avoir pas prononcé un mot qui pût s'interpréter contre qui que ce fût, ma conversation murale et mon lit!... Quelque besoin de repos que je pusse avoir, j'appelai au mur le pauvre Confortinati, dont je commençais à connaître la déplorable histoire; cette série de malheurs, que j'apprenais ainsi lentement et coup par coup, m'inspirait un tel intérêt et s'harmonisait si bien avec ma triste position, que ma curiosité fut plus forte que la fatigue et le sommeil; c'était aussi un moyen de faire diversion à l'inquiétude qui me dévorait sur le sort de bien des pères de famille, tant que durerait une semblable procédure, où le moindre soupçon pouvait leur valoir des années de prison, des tourments et des tortures.... Qu'on se figure alors dans quelle cruelle attente les heures se passaient pour moi!...

Les interrogatoires se suivirent, se multiplièrent, tantôt le matin lorsque j'étais à peine éveillé, tantôt le soir, ou la nuit même, selon que Salvotti jugeait l'heure favorable pour renouveler ses persécutions. Un jour, c'étaient mes relations avec telle ou telle personne de Milan qu'il avait découvertes, et dont il voulait déduire la preuve que les individus m'avaient écouté ou faisaient partie des sociétés secrètes; un autre jour il me tourmentait pendant des heures entières pour me faire avouer que l'on m'avait apporté ces papiers à Milan, et me faire nommer le porteur; le

lendemain il revenait sur la Suisse, sur la France, plaidant le faux pour savoir le vrai, et ramenant vingt fois le même sujet avec des arguments nouveaux, sans jamais se lasser, sans jamais désespérer de m'embarrasser, de me troubler par la longueur interminable de ses accablants examens.

Un matin la porte de la prison s'ouvre;... au lieu des geôliers ou de Minghini, c'est Salvotti qui entre et m'apostrophe ainsi :

— Vous êtes un menteur, j'en ai la preuve; j'ai fait arrêter le colonel X..., et il a tout avoué.... — Vraiment, lui répondis-je, en m'efforçant de surmonter la terrible impression que produisait sur moi cette fatale nouvelle;... vraiment, que vous a-t-il donc dit?

— Vous l'entendrez tout à l'heure, et il faudra que vous soyez bien impudent pour soutenir que vous n'avez pas conspiré avec lui....

— Impudent, non monsieur le conseiller, mais vrai.... Il sourit ironiquement, puis, ce sourire s'humanisant peu à peu, il me dit :—Quoique vous ne méritiez guère ma pitié, je suis venu vous trouver pour vous ouvrir encore une voie de salut.... Toute réticence, toute dénégation devient désormais inutile, le colonel X. a parlé, vous dis-je.... Pendant que nous sommes seuls, confiez-vous à moi, rien de ce que vous me révélerez ne sera su de la commission ni de qui que ce soit; l'empereur seul en sera instruit; ainsi donc votre responsabi-

lité sera à couvert; si vous laissez échapper cette occasion, elle ne reviendra plus!.... Tous ceux que vous avez vus à Milan ont été appelés devant la commission, et tant de charges pèsent sur vous, qu'il n'y a que votre jeunesse qui puisse me porter à faire cette dernière tentative, dictée par la compassion.

— Je suis reconnaissant, monsieur le conseiller, de cette démarche, dont votre bon vouloir me garantit l'intention, et je n'en regrette que plus de ne pouvoir y répondre.

— Ainsi vous repoussez la main protectrice que je vous tends?

— Ce n'est pas ma faute, lui répondis-je en le saluant.

— Eh bien, vous périrez, et je me lave les mains de votre mort; c'est vous qui l'aurez voulu.... On va vous amener devant nous, où vous serez accablé par les dépositions du colonel X.

Je restai longtemps dans cette expectative avant de paraître à la commission; Salvotti, qui calculait tout, avait sans doute compté sur l'effet de ses paroles, sur la crainte, l'anxiété, où avait dû me plonger l'annonce de l'arrestation et des dépositions du colonel. Mon agitation fut grande, terrible, j'en conviens,.... non pour la chose en elle-même, mais pour les suites qui en pouvaient résulter pour le colonel, chez lequel on savait que j'avais été, et dont je croyais avoir écarté

toute vexation en soutenant ce qui était vrai, contre l'insistance acharnée de Salvotti, qu'il ne faisait partie d'aucune société secrète, et que rien ne s'était passé entre nous qui pût donner lieu à la moindre investigation inquisitoriale. Ce n'étaient donc pas les dangers qu'il pouvait courir dans cette circonstance qui me livraient aux angoisses que j'éprouvais depuis que Salvotti était venu dans ma prison, mais bien l'idée que cet homme, père de cinq ou six enfants maintenant au désespoir, se trouvait condamné à passer en prévention des mois et peut-être des années sous les verroux, à la discrétion de cette inexorable commission, parce que son nom était malheureusement sur mes papiers, parce que je l'avais vu, que je lui avais parlé.... Quelles inquiétudes, quels regrets, mon Dieu!... Enfin, l'on vint m'arracher à cette mortelle anxiété, j'allais connaître la triste vérité.

— Voyez cette signature, me dit en entrant dans la salle de la commission Salvotti, qui, debout, quelques feuilles de papier en main, semblait m'attendre pour frapper de suite, et plus fort, le coup sous lequel il espérait m'abattre; voyez cette signature, reprit-il, le colonel X...., le colonel X. au bas de chaque page; il est long cet interrogatoire, ajouta-t-il d'un air de triomphe; et ce qu'il contient est un témoignage accablant contre vous; le colonel a dit la vérité,... il a parlé,... et si vous aviez l'effronterie de le démentir, il

est là tout prêt, et demande à être confronté avec vous.

Un silence de quelques minutes suivit ces péremptoires paroles; Salvotti, qui ne me perdait pas de vue un instant, me crut ébranlé. Il s'approcha de moi — : Allons, *su corraggio*, laissez-vous enfin toucher, soyez vrai;... abandonnez la négative; c'est folie; vous le voyez,... on sait tout! Ouvrez-nous votre cœur, c'est le seul moyen de racheter.... Il n'acheva pas. — Attendrez-vous que le colonel vienne vous le dire en face.... — Eh! que pourrait-il dire?.... m'écriai-je enfin. Salvotti, qui était allé reprendre son siége, me répondit avec aigreur : — Que vous êtes un agent provocateur, que vous lui avez parlé de sociétés secrètes, de complots; tout est consigné dans les interrogatoires qu'il vient de soutenir.

— J'en demande la lecture.

— Vous n'avez pas le droit de rien demander ici....

— Mais....

— Il n'y a pas de mais, c'est ainsi.

— Comment voulez-vous que je me défende si vous ne me communiquez pas les charges qui pèsent sur ma tête? Puisque le colonel X. a déposé contre moi, je demande, non-seulement la lecture de son interrogatoire, mais la confrontation immédiate....

— Taisez-vous! d'où vient tant d'audace! Le colonel a bien su vous connaître, il s'est défié des paroles d'un homme....

— Qui ne lui a fait qu'une seule visite, ainsi que je vous l'ai déjà dit; visite de quelques minutes au milieu de ses enfants et deux ou trois autres personnes; visite dont je n'aurais jamais songé à vous parler, vu son peu d'importance, si son nom ne s'était trouvé sur cette malheureuse liste, et si je n'eusse craint d'aggraver encore vos injustes soupçons en me taisant sur une circonstance innocente en elle-même, mais qui aurait pu prendre une sorte de gravité apparente par mon silence. Ce que le colonel dit sur moi, je demande de nouveau à le connaître....

— Et de nouveau je vous commande d'être plus respectueux envers la commission.

Des paroles fort vives s'échangèrent encore longtemps entre nous; moi, toujours protestant contre les dépositions du colonel, et insistant pour les connaître; lui, cherchant par de grandes phrases, des mots à double entente, des menaces, à me donner le change, à me laisser dans le doute sur une arrestation qui n'existait pas, et sur de prétendus avis qui n'étaient pas plus réels,... employant pour arriver à son but, et de l'assentiment même des autres juges, *probi veri*, et en pleine commission, des moyens auxquels un Fouquet Tainville pouvait seul avoir recours. Selon sa coutume, il finit

l'interrogatoire par la phrase ordinaire : Donc vous serez pendu;... à laquelle je répondis comme de coutume : Que puis-je y faire? Puis je rentrai dans ma prison, et à genoux je soulageai mon cœur en fondant en larmes, et en remerciant Dieu d'avoir échappé à ce nouveau piége et à cette nouvelle épreuve!

Dans un autre examen, après maintes et maintes questions indifférentes, maintes et maintes causeries qui semblaient n'avoir aucun rapport à l'interrogatoire, Salvotti pernant en main la fatale liste, m'interpela tout à coup : — Comment lisez-vous ce nom? — Mussotti l'astronome. — Bravo! et ce signe qui est joint à ce nom? — Je l'ignore.

— Eh bien, moi, je le sais : vous avez vu ce Mussotti....

— Oui, à la Specola, à l'Observatoire, dont il m'a gracieusement montré les instruments, et pas davantage.

— Il n'y a pas eu entre vous de discours politiques?

— Non, certes.

— Eh bien, Mussotti est.... Il s'arrêta sur ce mot, me regarda pour lire sur mes traits ce qui se passait dans mon âme, mais il n'y vit aucune altération.... Mussotti est en fuite, continua-t-il; au lieu de se rendre à l'appel de la commission, il s'est sauvé, preuve qu'il devait craindre d'être compro-

mis, preuve qu'il était entré avec vous dans de coupables menées.

— Voilà une singulière déduction, monsieur le conseiller; parce qu'un homme prend la fuite dans un moment où vous faites chaque jour des arrestations nouvelles, pour choses étrangères et antérieures à mon arrivée à Milan, vous arguez de là qu'il était mon complice..... En vérité, pour un homme d'esprit, voilà une singulière logique,.... c'est avoir une grande envie de trouver des coupables; si M. Mussotti s'est éloigné de Milan, c'est qu'il avait ses motifs, sans doute; mais, quant à ce qui me concerne, je vous proteste qu'il pouvait y demeurer en paix. Ce que je disais alors à Salvotti, il y a douze ans, devant la commission, je le répète aujourd'hui : Mussotti était parfaitement innocent de ce qu'on lui attribuait; la circonstance seule de l'insertion de son nom dans les papiers du portefeuille, non par moi, mais par quelques-uns des réfugiés italiens, le fit appeler à la commission par l'inquisiteur, qui n'aurait pu, sans mensonges, se servir d'une seule de mes paroles pour la moindre charge, la moindre accusation.

Cette tentative ayant échoué comme les autres, nous retombâmes dans les lieux communs, jusqu'au moment où je demandai d'établir par témoins : 1° que je devais quitter Milan pour me rendre à Florence huit jours après mon arrestation; 2° que je m'étais expliqué avec telles ou telles personnes dont je citais les noms, de façon à ne

laisser aucun doute sur la manière dont je jugeais l'état de l'Italie en général, et la Lombardie particulièrement. C'était pour moi une chose fort importante que ces témoignages qui seraient venus corroborer, et la lettre de Buonarotti, de laquelle il résultait évidemment mon désistement, mon abandon de toute mission politique, et l'impossibilité où se trouvait la commission de me prouver la moindre accointance criminelle avec les sujets italiens. J'insistai donc pour obtenir la déposition de ces témoins à décharge; mais Salvotti me répondit que les accusés politiques ne pouvaient invoquer aucun témoignage, et que c'était à l'inquisiteur seul à décider si cela lui convenait, oui ou non.

— Le prévenu est donc ainsi entièrement privé de moyens de défense, dis-je avec douleur,.... puisqu'on lui refuse ce que la loi accorde aux derniers des bandits.... — En Autriche on évite avant tout le scandale; la justice s'y rend sans bruit, dans le secret, *patriarcalement*.... La sûreté de l'état ne peut qu'y gagner.... — Et celle des accusés, monsieur le conseiller? — Celle des accusés, reprit Salvotti souriant comme le loup de la fable à l'agneau, elle est entre nos mains;.... nous sommes leurs avocats autant que nous sommes leurs juges. Il me fallut tout mon empire sur moi-même pour ne pas éclater en écoutant de telles impudences....—Vous assumez là sur votre tête une bien grande responsabilité, me contentai-je de ré-

pondre.... — Pas avec vous pourtant, jeune homme; le seul fait des papiers, leur nature, leur contenu, vous rendent passible de la peine de mort. — Dites-moi, monsieur le conseiller, pourrait-on appliquer la peine de mort à celui qui, dans un moment d'altération mentale, aurait conçu le projet insensé de poignarder quelqu'un, et qui, revenu à la raison, rejetterait avec horreur ce coupable enfantement de son délire? Pourrait-on, dis-je, le condamner parce qu'on saisirait chez lui les armes dont il avait le projet de se servir dans son accès de fureur?.... N'en appellerait-il pas à la justice de ses juges, en leur disant que cette intention criminelle avait été abandonnée.... Et s'il le prouvait, que pourrait-on contre lui?.... Je suis dans le même cas : vainement me répondez-vous que la possession seule de ces papiers constitue un crime de lèse-majesté, et que je n'avais pas renoncé à mes projets puisque je les gardais.... Je vous répondrai, moi, que la conservation de ces papiers n'était qu'une imprudence, une légèreté d'esprit d'un jeune homme étourdi; imprudence qui, par elle-même, pourrait seule prouver combien peu d'importance il attachait à sa mission; je répondrai encore qu'il n'y a pas eu commencement d'action, que les interrogatoires le prouvent; et qu'il résulte de la lettre de Buonarotti que l'intention même était abandonnée.... Abandon que j'établirais jusqu'à l'évidence s'il m'était accordé de faire constater par témoins, et mon départ, et mon opinion sur

l'Italie et mes projets : or, dans cet état de choses, peut-on, sans une odieuse injustice, peut-on, je le demande, me condamner à la peine capitale ? — Si on le peut !.... Vous le verrez en montant à l'échafaud, et quand il ne sera plus temps de dire *mea culpa*.

L'on me ramena dans ma prison, il était nuit ; à quelques pas de l'escalier de la commission, une voix de femme, douce et tendre, me dit : *Che si faccia corraggio !...* (prenez courage). Cette voix, cet encouragement dans ces instants d'orage et d'affliction, descendirent dans mon âme comme une approbation du ciel ! L'impression en fut si bienfaisante, que mes pensées s'en ranimèrent, que mon imagination flétrie, abattue par l'aride torture des interrogatoires, se plut à former de la jeune fille aux yeux tendres, aux paroles de compassion et de charité, une céleste créature que la Providence m'envoyait pour me soutenir dans mes malheurs..... Ah ! comme je la bénissais d'avoir ainsi pitié d'un pauvre étranger, abandonné de tous, et destiné à mourir sans qu'une main amie serrât sa main au moment de marcher au supplice..... Cette touchante commisération me fut d'autant plus précieuse, d'autant plus salutaire, qu'après avoir, comme de coutume, donné le signal à Confortinati, il ne répondit pas ! lui dont l'oreille semblait clouée au mur, tant il mettait d'empressement à répéter le signal de nos conversations..... Je recommençai à battre, croyant qu'il était endormi

ou malade ; mais je battis seul, le soir comme le lendemain..... Seul ! et la perte que je faisais me laissa triste et découragé, comme si ma tombe, un moment entr'ouverte, se fût tout à coup refermée sur moi.

XII.

Ce que m'avait conté cet infortuné pendant les dix ou douze jours que nous fûmes en communication, le voilà tel que ma mémoire me l'a conservé, tel que je l'entendis dans mon obscure prison quand tout était silence, et que les battements seuls de sa main tremblante faisaient palpiter mon cœur de pitié et d'indignation.

Je gagnais, me dit-il, tranquillement ma vie à dire la bonne aventure, à vendre de ville en ville des drogues et des médicaments, allant tour à tour de Ferrare à Venise, de Rovigo à Modène; j'étais heureux, quand tout à coup je fus arrêté en 1818, comme soupçonné d'avoir servi d'intermédiaire en-

tre les carbonari des états du pape et ceux de la province de Venise ; c'était faux et je niai... Mais Salvotti voulait à toute force que je fisse des aveux, parce qu'il disait que je savais beaucoup de choses, que je devais connaître tous les carbonari.... J'avais beau dire non, il disait toujours *si*, quoiqu'il n'eût pas de preuves. Alors il me mit au pain et à l'eau pour m'affaiblir, me fit mettre aux fers sous les plombs, ensuite dans les puits*..... De temps en temps il venait dans ma prison pour voir si je voulais avouer.... Et que pouvais-je avouer, moi qui ne savais rien!..... Parfois il me menaçait de me faire périr sous la bastonnade si je persistais à lui cacher les noms des carbonari ; moi je lui disais : *Fate pure* (faites si vous voulez, pourvu que cela finisse) ; mais les mois se passaient sans qu'on la vît, cette fin à tant de tourments : quand les autres seront jugés, me disais-je, il faudra bien qu'on me juge aussi..... Mais non, la première sentence fut prononcée contre les carbonari de Rovigo et *della fratta*, et mon sort n'était pas encore décidé, et il y avait deux ans que j'étais en prison, et l'on me maltraitait, et l'on me menaçait toujours plus!... Je me désespérais ; Salvotti vint, et il me dit : Une sentence !..... Vous pourirez dans votre cachot, c'est là tout ce que mérite un

* Prisons souterraines où l'inquisition de Venise renfermait les infortunés captifs qui ne devaient plus revoir la lumière. Ces cachots étaient appelés *pozzi* (puits).

(*Note de l'éditeur*)

coquin comme vous. Alors l'espoir m'abandonna. Je me coupai avec un morceau de verre les veines des bras. C'était dans la nuit; le lendemain les geôliers m'auraient trouvé mort si mes bras, en se contractant, n'eussent empêché le sang de couler.

Quand ils entrèrent ils crurent que c'en était fait de moi; tout effrayés ils allèrent prévenir l'inquisiteur, qui accourut avec le médecin. On me banda les veines, on me soigna, on me rappela à la vie.... Et le juge était là pour profiter de ma faiblesse et me faire avouer..... Il me disait que j'étais coupable, puisque j'avais voulu me tuer; que j'étais un misérable, un gibier de potence, qu'on aurait laissé crever si on ne le réservait pas pour l'échafaud... Et moi je leur répondais que j'avais voulu en finir, parce que ma patience était à bout, parce que ma santé était détruite par tant de tourments, tant de tortures, parce que je ne voyais plus de fin à ma captivité.... Je lui dis aussi que j'étais innocent, et que si l'empereur savait l'horrible traitement qu'il me faisait endurer.... Alors il ricana, me poussa du pied et dit : Voulez-vous du papier et de l'encre pour faire un placet à sa majesté, je le ferai tenir... Moi, je lui montrai mes pauvres bras en lui disant : Vous savez bien que je ne sais pas écrire... — *Buggiardo*, infâme menteur, s'écria-t-il en me repoussant... Qu'on surveille ce coquin.... Il s'en alla, et je m'évanouis!..... Plus tard, revenu à moi, je de-

mandai pardon au bon Dieu d'avoir été comme ça désespéré, et je lui promis de ne le plus faire. Je me suis remis peu à peu, mais les nerfs se sont raccourcis, et mes bras, surtout le droit, ne peuvent plus se redresser... C'est pour cela que j'ai de la peine à battre un mur, voyez-vous.

On continua de m'en faire de toutes les sortes, de ces vexations, et il y avait déjà bien des mois d'écoulés depuis que je m'étais coupé les veines, quand on publia la sentence de Silvio Pellico et de Maroncelli... Voilà qui est fini avec les carbonari de Venise, qu'est-ce qu'on fera de moi? me disais-je.... quand me jugera-t-on? Un jour on vint me prendre dans mon trou. — Allons', prépare-toi, me dirent-ils en me maltraitant, ça va être bientôt fait..... — Tant mieux, leur dis-je,... et je pensais qu'ils allaient tout bonnement me mettre dans un sac et me jeter dans le canal, ou bien me descendre *giù, giù*, dans les puits,... m'attacher là et m'y laisser mourir de faim.... Je recommandai à Dieu ma pauvre famille, que je n'avais pas vue depuis mon arrestation; j'étais leur gagne-pain, *signor mio*, que sont-ils devenus sans moi?... Je fis une bonne prière pour que Dieu eût pitié d'eux et de mon âme,.... après cela ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient de mon corps. Ces méchants gueux me traînaient de souterrain en souterrain, et ils s'arrêtaient comme si j'avais dû leur demander grâce.... Moi je ne parlais pas!.... Enfin ils me portèrent dans une chambre, où l'on

me mit de grosses chaînes aux pieds, à moi qui pouvais à peine me tenir sur mes jambes. Quand ça fut fini, le geôlier me dit comme çà : Quand on t'ôtera ces jarretières-là il n'y aura plus de peau sur tes os.... — Ça ne sera pas long, lui répondis-je, s'il plaît à Dieu, car il n'y a pas de Samson capable de résister à votre régime.... — Prends garde à ce qui t'attend, me dit-il, charlatan,... et si tu as un spécifique contre les os cassés, demande-le.... car.... Moi je ne pus me retenir de lui dire : — Tais-toi, chien que tu es... Voilà tout. Ils m'accablèrent d'injures jusqu'à la gondole, où l'on m'enferma avec quatre sbires. Alors je me dis : C'est donc en mer qu'ils veulent m'expédier?.... Puis au bout de deux heures la mort ne venait pas... Où me conduisaient-ils?... Nous étions sur la lagune; enfin, à force d'aller, nous prîmes terre à Palestrine. — Où allons-nous ? demandai-je pour la vingtième fois à mes sbires;.... et, comme toujours, ils me répondirent : *Al tuo destino!* A ta destination...

On me fit monter en voiture... Sûrement, me dis-je, ils vont me conduire en Hongrie, dans quelque forteresse où l'on n'entendra plus parler de moi... J'aurais mieux aimé être noyé dans la lagune, car la prison en Autriche, *signor mio*, mieux vaut la tombe !.... Je reconnus bien vite la route de Padoue, et ce n'était plus là le chemin de la Hongrie. Arrivés à Mantoue, les sbires me quittèrent; en partant, le premier me dit : Il n'y a plus

de prisonniers à Venise, vous allez à Milan. Moi je ne savais rien, qu'avais-je à faire à Milan, et en prison encore?.... Au bout de quelque temps que j'étais ici, Salvotti me dit: Eh bien, vous voyez que je vous protége; partout où je vais vous venez... Serez-vous plus docile à Milan qu'à Venise?... Je répondis, comme avant, que j'étais innocent.... — Bravo! me dit-il, nous verrons qui se lassera; tant qu'il y aura une commission et des prisonniers vous nous suivrez, et après, si vous êtes encore de ce monde, on vous enverra à la maison des fous. — Dieu est meilleur que les hommes, lui répondis-je, il aura pitié de moi!...— Et voilà quatre ans et plus, *caro signor*, que j'attends que l'on prononce sur mon sort.... Quand il me rendrait la liberté maintenant, qu'en ferais-je?... J'ai perdu mon état, ma santé, je ne puis plus gagner ma vie;... sans ma famille, je demanderais au bon Dieu de finir bientôt mes jours dans ma prison;... mais que sa volonté soit faite!

Ce douloureux récit, qui ne me parvenait que par fragments, excitait en moi un tel degré d'intérêt, qu'il m'est arrivé de passer au mur des nuits presque entières pour en connaître plus tôt les déchirants détails; souvent, accablé de lassitude, succombant aux efforts que j'étais obligé de faire pour entendre, et les mots, et le sens de chaque phrase, le cœur ému, oppressé de tels malheurs, je retombais sur mon lit, d'où l'insomnie et ses anxiétés me faisaient bientôt relever pour aller de nouveau re-

cueillir, une à une, les touchantes paroles d'une histoire qui n'était pour moi qu'un présage certain, qu'une trop sûre confirmation de la destinée qui m'attendait.... — Si l'on traite ainsi, me disais-je, un pauvre diable qu'on soupçonne seulement d'avoir servi de simple intermédiaire, de porte-lettres entre les carbonari, que ne doit-on pas me faire, à moi, qu'on est autorisé, d'après la possession de ces maudits, et cent fois maudits papiers, à regarder comme un des initiés aux sociétés secrètes, le plus au courant des complots et des mystères du carbonarisme; quelle triste perspective cette analogie de position ne présentait-elle pas à mes yeux? et quelle certitude ne donnait-elle pas aux menaces de Salvotti?... La mort, je n'en pouvais douter, la mort m'était réservée!.... Heureux encore si j'échappais, avant de monter à l'échafaud, aux tortures dont on usait, Confortinati en était une triste preuve, envers ceux qui se refusaient à faire des aveux.... — Ainsi, plus d'avenir pour moi que la prison, les tourments et la potence;.... plus d'espérance, plus de refuge qu'en Dieu, vers lequel j'élevais un cri de détresse, lorsque ma croix était trop lourde, que la vie, à mon âge, m'apparaissait si belle d'avenir, et qu'accablé par la contemplation de mon inévitable et cruel destin, je disais dans mon angoisse, comme le pauvre Confortinati : Mais que ta volonté soit faite, oh! mon Dieu!...

Cependant les interrogatoires étaient suspendus

depuis quelques jours : la perplexité, l'excitation, dans lesquelles ces orageux et funestes débats avaient tenu mon âme, firent place peu à peu à ce relâchement général qu'on éprouve après de longs et pénibles efforts ; à cette douloureuse et constante conviction d'un malheur sans remède, qu'une lutte, soutenue pour la sûreté et le salut des autres, avait jusque-là, pour ainsi dire, mis dans l'ombre, et qui désormais se montrait au prisonnier dans toute sa réalité ! Tant que le combat durait, et qu'il fallait, à chaque heure du jour et de la nuit, tendre tout son esprit pour prévoir et déjouer les surprises et les embûches d'un inquisiteur tel que Salvotti, ou recueillir toutes ses forces, de cœur et d'âme, pour ne pas succomber aux inquiétudes déchirantes, aux doutes funestes sur l'issue du procès, pour les malheureux qui pouvaient être entraînés dans ma ruine, j'avais été comme un homme valeureux qui, en combattant pour tout ce qu'il a de plus cher, reçoit une blessure mortelle, dont il s'aperçoit à peine pendant la chaleur de l'action, mais dont les douleurs et la gravité se font sentir et reconnaître dès qu'il a cessé d'être soutenu par la nécessité d'échapper aux périls et par l'enthousiasme du dévouement... Comme lui, le coup qui m'avait frappé était sans espoir ; mais où étaient les compensations à mon sacrifice ?... Celui qui a sauvé les siens au prix de ses jours en reçoit la récompense dans leurs actions de grâces, dans les larmes de reconnaissance, dans

les soins dont on l'entoure, dans les prières qu'on adresse à Dieu pour lui... Moi, j'étais seul ! je devais mourir seul!... sans aucune de ces pathétiques scènes qui attendrissent l'âme et n'abattent pas le courage, sans cet appareil, cette publicité, qui animent et exaltent ceux qui, s'étant sacrifiés pour une cause politique ou religieuse, se préparent à marcher au supplice avec l'encourageante conviction que leur mémoire restera honorée parmi leurs partisans, et que leur mort, comme celle des martyrs, fera de nouveaux prosélytes...

Non, ce n'était pas là le sort qui m'était réservé!... mais une mort obscure, dont rien ne devait adoucir l'amertume et glorifier la fin!... et jusqu'au moment de cette mort une captivité dont nul ne viendrait adoucir les horribles ennuis... Alors je me rappelais ces jeunes sous-officiers de La Rochelle, que j'avais entendus six mois avant à l'audience solennelle de la cour d'assises, que j'avais vus marcher au supplice avec tant de courage et de résignation!... Et, comparant ma destinée à la leur, je m'écriais : Ah! si du moins j'avais pu, comme eux, mourir en France, sous les yeux de mes concitoyens, entouré de mes amis, plaint et admiré par les libéraux; quelle consolation serait la mienne puisque cet intérêt et cette approbation serviraient au succès de notre cause!... Mais je suis loin de cette France, où nul trait de dévouement et de générosité ne passe inaperçu; mais je suis dans un pays où nulle manifestation de l'intérêt public ne

pourrait m'être donnée, alors même que ses habitants seraient portés à plaindre un pauvre étranger, victime de son dévouement à leur patrie. Rien ne m'était donc accordé de tout ce qui peut adoucir la mort des victimes politiques : ni l'assistance des défenseurs, ni la consolation des familles, ni l'encouragement de l'amitié, ni les applaudissements de l'opinion publique... Je n'avais devant moi qu'une prison muette, qu'une hideuse potence, et pour soutien ici-bas, dans cette fatale attente, que la voix de ma conscience et de l'honneur qui me disaient : Tu as bien fait, persévère...

Mais perdre ainsi la vie à vingt-quatre ans, et la perdre sans gloire, était une pensée affreuse, devant laquelle tout mon être se révoltait!... J'avais trop de liens qui me rattachaient à la terre ; j'y laissais trop de regrets, trop d'espérances déçues, pour que la pensée d'une autre vie, pour que ma confiance en la miséricorde de Dieu, pussent constamment adoucir le coup terrible qui m'avait atteint à la fleur de la jeunesse.... Hélas! le dieu auquel je revenais à l'heure de l'infortune, je ne le connaissais pas... Je l'invoquais, il est vrai, chaque jour ; je lui offrais ma vie pour le salut des autres ; mais ma croyance en lui, ma foi dans sa bonté soudainement réveillées, n'étaient pas telles encore qu'elles dussent me tenir lieu désormais de toute consolation, de tout espoir... En s'élevant vers l'Être suprême, mon âme se sentait soulagée dans les moments d'exaltation, mais elle retombait

ensuite, et s'abandonnait aux regrets comme si tout finissait avec la vie...

Bien des pleurs ont coulé de mes yeux lorsque, malgré moi, je m'appesantissais sur le passé et sur l'avenir! Bien des pensées douloureuses venaient dominer mon âme et l'abattre, quand mon imagination me peignait tout ce que j'avais perdu, sous des couleurs mille fois plus belles encore que la réalité... Que les journées étaient longues, mon Dieu! et que déjà j'étais las de leur monotonie!...

Qu'on juge donc, s'il est possible, de ma surprise, de ma joie, lorsqu'un soir le geôlier entra dans ma prison, portant plusieurs livres, sur lesquels mes yeux s'attachèrent aussitôt. — Les voilà, me dit-il, ces livres que vous avez tant demandés! j'ai voulu vous les apporter moi-même. Le décharger de son précieux fardeau, ouvrir chaque volume, les tenir dans mes mains pour être sûr qu'ils étaient à moi, sauter de joie, fut l'affaire d'un moment. Qui m'envoie ces livres? — Le conseiller Minghini. — Remerciez-le pour moi, je ne les espérais plus!... Et je feuilletais, je lisais quelques lignes, sans songer que le geôlier était planté devant moi, souriant de mon bonheur, auquel, prétendait-il, il n'avait pas peu contribué.... — Ce n'était pas facile à obtenir. — Je reconnaîtrai ce service-là, lui dis-je. — N'est-ce pas que vous dînerez bien demain?

— Oui, oui, un repas; je vous donne carte blanche, bonsoir.

— Ce n'est pas aujourd'hui comme les autres jours, vous nous reteniez, et maintenant.... — Bonsoir, bonsoir, répétais-je.

Il me laissa seul, enfin; mes livres étaient sur ma table, mes chers livres!... je les baisai l'un après l'autre : la vie d'Alfieri, un Pétrarque, un Labruyère, les lettres de Jacopo Ortis, en anglais, un volume du Dante, et un petit dictionnaire italien-français, telles étaient mes richesses.

Ces consolateurs qui m'arrivaient, lorsque mon esprit commençait à faiblir et mon cœur à se troubler, je les regardais;... et maintenant que j'étais seul, je n'osais plus les ouvrir.... La dernière fois que je les avais lus j'étais libre.... Alfieri!.... en l'ouvrant, je tombai juste à la page, à l'endroit qui m'avait fait éprouver une émotion si grande, le jour de mon arrestation, là où il dit: *La fiamma della gloria, si avvampante in me tralucea.* La flamme de la gloire, en brillant à mes yeux, électrisait tellement mon âme.....

Mes yeux se remplirent de larmes : tous les projets, les résolutions, les espérances que m'avaient inspiré ces lignes, me revinrent à l'esprit; je fermai le livre, et je sentis plus profondément, plus amèrement que jamais, l'irréparable changement survenu dans mon sort... La carrière studieuse que j'avais parcourue se développa dans ma pensée, et s'y présentait si belle, que je pleurai la perte de cette imaginaire célébrité, bien plus que les plaisirs et les joies de ma jeunesse, bien plus qu'une

longue vie que j'aurais pu passer au milieu des richesses... Au lieu des joies que j'espérais donner à tous ceux que j'aimais, et surtout à mon père, à ma sœur, je leur avais causé un horrible chagrin que rien ne pouvait réparer... J'avais donc tout perdu, tout sacrifié, et pourquoi?... — Pour une cause qui n'était pas la mienne, pour un pays qui ne devait pas payer d'un regret le dévouement d'un malheureux jeune homme qui périssait victime de son honneur et de son amour pour l'Italie !...

Ces pensées funestes, accablantes, m'ôtèrent dans ce moment toute envie de me servir de ces livres si longtemps, si ardemment désirés;... ou, si je les prenais un instant, c'était pour les ouvrir au hasard, regarder sans les lire les pages que je feuilletais pour les remettre de nouveau sur ma table avec un sentiment de peine, semblable à celui que nous causerait la vue de quelques souvenirs d'un être bien aimé et perdu pour toujours !... Le dictionnaire seul, une fois que je l'eus pris, demeura dans mes mains... Les mots sans suite que contenaient les pages frappaient mes yeux sans me forcer à les comprendre; bientôt l'idée de l'alphabet italien me revint à l'esprit... Que de peines n'aurais-je pas évitées, me disais-je en passant d'une lettre à l'autre, si je t'avais eu dès les premiers jours ! Et je tournais les feuillets un à un jusqu'au dernier;... m'assurant si j'avais bien classé les dernières lettres; delà je me mis à battre indistinctement tous les mots que le hasard me présentait... Exercice

que je continuai machinalement jusqu'au moment où ma lumière fut presque entièrement consumée.

Ses dernières lueurs me rappelèrent le bien dont je n'avais pas encore profité, je me saisis d'un livre... C'était Dante, mon poëte de prédilection, que j'avais tant étudié, qui m'avait suivi dans tant de promenades, que j'avais lu avec Lucy, la Béatrice de mon âme,... celle que j'avais laissée pure, belle, pour qui et par qui je serais devenu quelque chose, et dont j'invoquais le nom quand je voulais triompher des épreuves... Je cherchai le troisième chant de l'Enfer, et je me mis à réciter à haute voix ces vers:

Per me si va nella città dolente,
Per me si va nell' eterno dolor,
Per me si va tra la perduta gente *.
. . . . . .

Mais arrivé à cette fatale inscription que le poëte aperçut sur la porte de l'enfer :

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.... **

Ma voix mourut sur mes lèvres, mes yeux s'élevèrent vers le guichet,... et la lumière était déjà éteinte, que je regardais encore cette porte où, moi aussi, je voyais écrites :

* Par moi l'on va dans la cité des pleurs; par moi l'on va aux lieux des douleurs éternelles ; par moi l'on va parmi la race à jamais perdue.

** Vous qui entrez, laissez toute espérance.

Queste parole di colore oscuro,
Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate... *.

Quoique ces vers ne me fussent pas tombés fortuitement sous les yeux, ils firent pourtant sur moi l'effet d'un sinistre présage; soit que j'y associasse l'idée de la lumière mourante comme image de ma vie qui devait bientôt s'éteindre, soit que, par la nature même de son malheur, le captif soit plus accessible que tous les autres infortunés aux pressentiments.... Le cœur triste et l'imagination frappée, je répétais encore bien avant dans la nuit :

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.

Il était jour à mon réveil; ma première pensée fut pour mes livres..... J'y portai mes regards, ils étaient là, ce n'était pas un rêve, j'en remerciai Dieu. L'impression douloureuse que j'avais éprouvée la veille en les revoyant fut moins forte que la jouissance donnée par leur lecture : ce fut Pétrarque que je choisis d'abord, comme propre à fixer l'attention sans la fatiguer. J'étais tout entier à ma lecture, quand arriva le conseiller Minghini : Déjà à l'œuvre, me dit-il..... Je me levai et j'allai lui prendre la main : Cela n'a pas été sans peine, je vous le jure, ajouta-t-il; Salvotti ne le voulait pas, et c'est contre son gré que l'on vous a permis d'avoir des livres; il croit même que vous ne les

* Ces paroles de couleur sombre : Laissez toute espérance, vous qui entrez.

aurez que dans quelques jours. Je remerciai Minghini de cette preuve de bonté.

— Pauvre jeune homme ! qu'êtes-vous venu faire en Italie ?..... Que votre famille est à plaindre !..... J'adoucirai votre sort autant qu'il sera en moi. — Veuillez, lui dis-je alors, me permettre d'avoir tous les livres que j'avais avec moi et m'en procurer d'autres. Il me reste encore une grâce à solliciter de votre bienveillance, ce serait de me faire porter ici ma guitare.

— Pour chanter ? me dit-il, cela n'est pas permis.

— Non pour chanter, je n'en aurais pas le cœur, mais pour être assuré qu'elle se conservera, et dans l'espoir qu'elle sera renvoyée, par vos soins, à ma sœur qui me l'avait donnée.....

— Je ferai tout ce que vous me demandez : plût à Dieu que vous fussiez assez bien inspiré pour vous mettre dans le cas d'aller la lui rapporter vous-même..... Adieu.

Deux heures après, ma guitare et de nouveaux livres m'avaient été apportés. En prison, chaque objet dont on se servait aux beaux jours de la liberté porte avec lui ses souvenirs, et chacun de ces souvenirs est une douleur, un regret. Cette boîte, dont les fers étaient déjà rouillés, me rappela les neiges du Saint-Gothard, où elle avait manqué s'engloutir, et de là, par une transition subite et naturelle, je pensai à ce portefeuille de voyage qui nous avait coûté tant de fatigues et de dangers

à retirer du précipice où mon bon ange aurait dû m'inspirer de le laisser.....

Ce fut avec une émotion pénible que j'ouvris la caisse, que je pris l'instrument dans mes mains. Quelle différence, mon Dieu ! avec le jour où, pour la première fois, je sortis avec tant de joie de sa boîte cette guitare si belle et si sonore, que ma sœur s'était fait un plaisir de m'envoyer à Genève. Je la baisai avec respect, j'y passai légèrement les doigts, effleurant à peine les cordes, faisant quelques accords dont le vibrement était si faible, qu'ils ne pouvaient parvenir qu'à mes oreilles, et chantant à voix basse une romance alors célèbre : l'Arabe et son coursier, de Millevoye..... Murmures sourds et mélancoliques, tristes accents d'une dure captivité, où tout était muet et mystérieux, où la voix même, cet interprète fidèle et spontané des émotions de l'âme, ne pouvait s'élever, et où la pensée seule était libre ! Pour ne pas succomber à la tentation de tirer quelques sons de l'instrument chéri, je le remis dans son étui en soupirant, pour l'y reprendre chaque jour à la même heure, le voir, le toucher,... et le remettre encore, quand mon cœur était trop plein, mes souvenirs trop sombres, quand je me sentais près d'exhaler mes douloureuses émotions par quelque chant plaintif, quelque phrase touchante qui aurait soulagé mon âme oppressée, en interrompant le silence de ma prison !

En possession d'un assez grand nombre

d'ouvrages, je résolus de me remettre à l'étude; seul moyen d'abréger la longueur des journées, et de me sortir de cet état d'inquiétude et de doute qui me brûlait le sang.... Je consacrai la matinée aux auteurs italiens; je me proposai de connaître à fond la langue, l'histoire, la littérature du pays pour la cause duquel j'étais destiné à périr..... Je voulais mourir Italien!....

Le soir je lisais de l'anglais dans un livre que m'avait donné Lucy, les lettres de Jacopo Ortis, par Foscolo*; attachante lecture, dont le mélancolique sujet était trop en harmonie avec mes propres sentiments, avec ma position, pour ne pas exciter en moi une exaltation qu'aucune parole ne saurait exprimer. Souvent il m'arrivait d'être tellement ému par les souffrances, les accents de désespoir

*Les lettres de Jacopo Ortis, publiées en 1800 par Ugo Foscolo, eurent alors un de ces immenses et populaires succès que les circonstances favorisèrent sans doute, mais que le mérite seul peut faire sanctionner par le temps. Quoique ce roman ne soit à vrai dire qu'une imitation du Werther de Gothe, l'auteur a su néanmoins donner tant d'intérêt et d'originalité à la personne de l'infortuné Jacopo Ortis, si jeune encore, dégoûté de la vie, fuyant Venise, sa chère patrie, par haine des étrangers qui l'oppriment, et se donnant la mort pour avoir connu et aimé trop tard la jeune fille au cœur candide et dévoué, qui pouvait seule le rattacher à l'existence, qu'on peut à juste titre regarder cet ouvrage plein d'imagination et d'entraînement, de richesse de style et d'élévation de pensées, comme une des productions les plus remarquables qui aient vu depuis longtemps le jour en Italie. (*Note de l'auteur.*)

du pauvre Jacopo, que, laissant retomber ma tête sur le livre, j'y pleurais pendant des heures entières. — Thérèse, cette créature si douce et si vertueuse, pour laquelle se consume et meurt l'infortuné Jacopo, était pour moi Lucy!... Les regrets, les sentiments, la passion exaltée du proscrit, étaient les miens! Chacune de ses affections sympathisait avec les penchants de mon cœur... Son amour pour sa patrie, je le ressentais comme lui, et comme lui, en parlant à la mort, je l'attendais sans effroi, comme le terme des cruelles épreuves que j'étais appelé à soutenir!

A chacune des pensées saillantes dont ce livre intéressant abonde, je m'arrêtais pour verser des larmes ou méditer des journées entières... Il me semblait que le pauvre Jacopo, banni de son pays, dégoûté des hommes dont il connaissait la bassesse, las d'une existence qu'il ne pouvait plus consacrer ni à la patrie ni à la gloire, appelant la mort comme la fin de ses maux, avait quelques rapports avec moi; ses plaintes, ses illusions, son indépendance et son amour s'exhalaient dans une langue et par des mots, qui étaient la langue et les mots de mon âme affligée! Je m'associais à ses douleurs, j'éprouvais une sorte de soulagement en lisant les éloquentes et poétiques pages où je trouvais tant d'analogie d'opinions, de sentiments et de regrets. Après avoir lu sa résolution de quitter la vie plutôt que de courber la tête devant les oppresseurs de sa patrie, j'étais plus fort dans ma résis-

gnation, plus déterminé à tout souffrir plutôt que de compromettre la dignité de mon caractère ; ses accents patriotiques sur l'esclavage de l'Italie ranimaient mon amour pour cet infortuné pays, regrettant, comme Jacopo, de ne pouvoir utilement verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

L'homme ne peut contenir dans son âme toutes ses douleurs,... il faut qu'il les épanche, ou dans le sein de Dieu, ou dans celui d'un ami vrai, d'un être charitable ; ou bien quand il est seul, privé de sa liberté, sur les murs de sa prison comme le Tasse, sur une table comme Pellico. Ainsi, malgré la crainte d'être lu, je traçai avec une tête d'épingle, sur les marges de Jacopo Ortis, des caractères, des lignes entières à peine visibles à l'œil, où j'exprimais les regrets, les anxiétés, les amertumes dont mon cœur surabondait si souvent dans cette funeste situation !..... Ce que deviendrait le livre, je l'ignorais, je ne me le demandais même pas. Longtemps j'écrivis pour soulager mon cœur, sans espoir qu'une main amie vînt jamais feuilleter les mélancoliques pages où je déposais ainsi mes dernières pensées. Qui m'aurait dit alors que le précieux dépôt de mes solitaires douleurs serait recueilli, conservé par ma sœur, et qu'il me servirait un jour à retrouver quelques impressions de ces tristes moments dont nul souvenir ne saurait rappeler la poignante réalité ! N'appuyant que légèrement dans la crainte qu'on ne vînt à découvrir cette blanche écriture,

c'est avec peine que ma sœur était parvenue à la déchiffrer, et j'ai dû renoncer à retrouver des paroles et des phrases devenues illisibles même à mes propres yeux; d'autres pages mieux marquées m'ont permis, quoiqu'avec peine, de suivre la trace des mots, et de relever le sens des pensées.

XIII.

Jacopo, cet être tendre et mélancolique que rien n'attachait plus à la vie, ce cœur, qui avait besoin du rayon de l'amour pour percer les ténèbres épaisses qui l'entouraient, devait, dès les premières lignes, trouver en moi, pauvre captif dont les jours étaient comptés, des pensées aussi sombres, un besoin aussi grand de mépriser les plaisirs d'ici-bas et de s'entretenir avec la mort. Nulle âme n'aurait pu être mieux préparée que la mienne à s'identifier à ses douleurs comme à ses consolations, à ses abattements comme à ses poétiques exaltations. Ainsi, quand je lisais les éloquentes pages où il peint si bien les douces sensations, les extases qu'il éprouve lorsqu'il se rend à

Arques, à la maison de Pétrarque, avec Thérèse, cette jeune fille dont l'innocence et la beauté ont ravivé son cœur mort à l'espérance; lorsque, ranimé par cette passion naissante et par la présence de l'objet aimé, il sent de nouveau, comme au temps de sa fraîche jeunesse, tout ce qu'un lever du soleil a d'imposant dans les montagnes, tout ce que les collines et les vallées, couvertes de verdure et de fleurs, ont de frais, de suave au retour du printemps, ... et qu'il s'écrie : J'ai pitié du malheureux qui peut voir tant de beautés, tant de bénédictions, sans que ses yeux se remplissent des larmes précieuses de la reconnaissance : j'écrivais à côté :

4 *février* 1823.—Ce soleil du printemps, cette nature si riche d'espérance, ces vallons ombragés, ces fleurs si belles, je ne les verrai plus!.. Jacopo,.. plus, jamais! Pour moi il n'est plus de saisons, et le jour où je pourrai admirer cet astre radieux, dont la présence fait sourire l'univers, sera peut-être le dernier de ma vie!... C'en est fait, il faut se le dire, s'y préparer:.... la mort m'attend! elle viendra, prompte, inévitable! Oh! Jacopo, moi, qui n'ai pas le choix du moment pour abandonner la vie, il ne m'est pas donné, comme à toi, de réciter à voix basse, le cœur tout plein d'amour et d'harmonie, les vers divins de Pétrarque :

Chiare, fresche e dolci acque,
Di pensiere in pensiere,
Di monte in monte *.

* Ondes fraîches et pures, de pensées en pensées, de colline en colline.....

Que tu allais chantant à l'âme de ton âme, à ta douce Thérèse!.... Hélas! Jacopo, ce retour à la vie, cette joie enivrante qu'un rayon d'espoir faisait descendre dans ton cœur, ces inspirations, ces élans vers un vague avenir, n'existent pas pour le captif! S'il chante, lui, c'est d'une voix aussi basse, aussi lugubre que les litanies des agonisants;... s'il redit ces vers que tu cites, c'est avec un soupir, c'est les yeux pleins de larmes, le cœur plein de regrets; car pour lui, Jacopo, ces ondes fraîches et pures, ces monts et ces forêts, ne sont plus que des souvenirs aussi pénibles, aussi amers que ceux conservés par les damnés du Dante, de la belle terre où l'on respire (*della bella terra dove si vive*). »

Formons-nous, dit plus loin Jacopo, un trésor de tendres et chères souvenances, qui puissent nous rappeler, dans les années qui nous restent encore, que nous n'avons pas toujours vécu dans l'affliction... — Douce prévision d'un cœur malheureux qui renaît à l'espoir, et à laquelle je répondais par ces mots :

10 *février*. — « Il est trop tard pour me créer de nouveaux souvenirs qui servent de baume à mon âme affligée! Le présent et l'avenir ne m'appartiennent pas, je n'ai plus que le passé, et ce passé, Jacopo,.. je n'ose l'évoquer des champs de la mémoire, dans la crainte que ces riantes images ne me fissent trop répéter avec la Francesca : *Nessun maggior dolor che riccordarsi del tempo felice nella miseria* (il n'est point de plus grande douleur que

de se rappeler, dans les jours du malheur, les jours où l'on fut heureux). Et puis, ma vie a été si vide de bonnes œuvres, si remplie d'erreurs,... que le passé m'effraie! Car le temps s'approche où celui dont la main puissante s'est appesantie sur moi, va me demander compte de mes pensées, de mes actions!... Mon Dieu! moi qui suis si plein de vie, il me faudra donc mourir!... Mourir sans avoir réparé mes fautes, sans que nul vienne pleurer sur ma tombe!... Ah! mes chers souvenirs, seuls biens qui me restent, venez!... Mais non, mon cœur est trop faible..., Les heures que je viens de passer, à revivre par la mémoire, m'ont laissé triste, abattu... S'il faut des forces pour le fatal moment, il en faut encore plus pour l'attente. Lisons,... lisons.... Hélas! je ne le puis! Le passé est là, avec ses regrets poignants, avec ses tardifs repentirs.... Il est vrai que je puis dire avec Jacopo qu'aucun vice, au temps de mes erreurs, ne s'était emparé entièrement de moi, qu'aucune bassesse n'a souillé mon âme, que je n'ai pas vendu mon intégrité, ni abjuré la vérité, ni fait trafic de mon honneur. Mais ce qui satisferait les hommes, suffira-t-il à Dieu? lui qui scrute les cœurs, et qui sait que souvent c'est plutôt la honte du blâme que l'amour de la vertu qui me faisait éviter le mal?.. Lui qui connaît toutes mes faiblesses, lui qui me demandera: Qu'as-tu fait des généreux penchants, de la sensibilité, de la bonté, des facultés enfin dont je t'avais doué?,.. Que lui répondre, hélas!...

J'ai cherché dans ma vie quelques traits de bonté, quelqu'action vertueuse.... Qu'il y en a peu, Dieu puissant! que je puisse t'offrir! Que de faits, loués par le monde, te paraîtront réprouvables, à toi qui connais et les intentions et les causes cachées!... Ces actes de courage, de dévouement de charité, dont je m'applaudissais alors, que sont-ils maintenant à mes yeux? Des fruits de l'amour-propre, ou des résultats éphémères de ce premier mouvement de sensibilité, bientôt émoussée par l'égoïsme et la légèreté!... Ah! qu'elle est désolante cette triste revue d'une coupable vie!... Le fleuve de mes jours s'est écoulé sans qu'aucune trace de fertilité, sans qu'aucune fleur de vertu vienne embaumer ses rives arides!... Aucune! non, mon Dieu! non!... Je sens, au soulagement que mon cœur éprouve à ce souvenir, que je fus bon un jour, que je fis le bien pour le bien. Ce jeune soldat, mourant de ses blessures et de faim,... que j'ai porté quatre heures sur mes épaules,.... que j'ai sauvé,.... au lieu de soustraire aux flammes les derniers restes de nos propriétés incendiées dans la guerre de 1814. Il m'a béni en me parlant de sa mère..... Ces bénédictions, oh mon Dieu! tu t'en souviendras au jour de ta colère!...

19 *février*.—Mon âme, ne cède pas à ta tristesse... Qu'est-ce donc que cette vie pour que tu la pleures?... qu'est-ce donc que les hommes pour que tu regrettes de ne plus être au milieu d'eux? Presque

tous ceux que tu as connus, aimés, que te semblent-ils maintenant que tu les as soumis à l'épreuve impartiale de tes méditations? Hélas! ils sont tous pétris de petitesse, d'indifférence, d'égoïsme ou de fausseté; courtisant le riche et méprisant le pauvre, flattant le vice doré et bafouant la vertu qui n'a rien pour se couvrir... Race abjecte, dont quelques éclairs de générosité rappellent par intervalles la céleste origine, comme en un jour de ténèbres et d'orage un rayon de soleil, perçant l'obscurité, nous dit que la lumière n'a pas disparu pour toujours. Ah! mon âme, ma pauvre âme, ce que tu pleures de cette vie, je le sais... Ce sont ces anges que Dieu envoie de loin en loin sur la terre pour ranimer la vertu, et inspirer aux cœurs tristes et persécutés l'amour de la nature humaine... C'est le souvenir de ces adorables créatures, de ces femmes dont l'âme céleste brille dans chaque trait de leur douce figure, qui te fait soupirer... Ah! Lucy! Lucy! beauté du ciel! je ne verrai donc plus ton sourire qui béatifie! je n'entendrai plus tes touchantes paroles; je ne respirerai plus auprès de toi cet amour du bien, cet amour de la gloire, qui embrasaient mon cœur en t'écoutant!...

Et toi, ma pauvre sœur, à qui Dieu a donné la bonté, le dévouement et la vérité, il faut donc te dire adieu pour toujours... Ah! que je vous regrette, que je vous pleure, vous toutes, femmes bonnes et vertueuses, dont le suave souvenir me fait, à cette heure, si amèrement sentir que l'existence peut

être belle, la félicité se trouver en ce monde quand votre amour, votre affection, nous sont donnés en partage... Ah! Dieu bon, prends pitié de moi! Comment quitter la vie avec courage si mon cœur se nourrit de ces trop séduisantes pensées?... Lucy, qu'eût donc été la vie si je l'eusse passée près de toi, si tu eusses pu m'appartenir?... Car, je le sens, tu étais née pour moi,... ta bonté, ton amour, m'auraient rendu meilleur... Mes idées seraient devenues plus grandes, plus poétiques;... mon imagination n'eût été qu'une source d'harmonie; à ta voix mes pensées, comme inspirées du ciel, se seraient élevées à de glorieuses hauteurs... J'aurais mieux aimé mes semblables, je leur aurais été utile; mon passage aurait laissé trace sur la terre... Au lieu de ce paradis, je dois mourir... Ah! mon âme, abandonne-toi à ta tristesse!

25 *février.* — Les doux rêves de ma première jeunesse sont présents à mon cœur... J'erre par la pensée dans les lieux où s'écoula mon enfance; toutes les joies, tous les plaisirs de ces jours de bonheur, je les ai sous les yeux... Ces prairies où j'allais courir, cette rivière où tant de fois je risquai ma vie pour cueillir une fleur, ces bois où je m'égarais, je les revois;... je les parcours; tout revit dans ma mémoire. Les frais tableaux de ces premiers temps de la vie se montrent à moi plus charmants, plus suaves que jamais; mes compagnons de jeux, je crois les entendre encore, et nos cris, nos transports, de nous sentir libres... La

première excursion à cheval, la première partie de chasse,... que nous étions fiers, que notre ivresse était grande, que de jours heureux devant nous!... Et quel beau temps que celui où tout est événement, où l'imagination place ses espérances dans chaque lendemain. Chantilly, pays charmant, pourquoi ton souvenir se retrace-t-il si souvent à ma mémoire?... Ah! c'est que j'ai habité au centre de tes bois, près de tes belles eaux; c'est que ce village était pour moi une retraite de prédilection, que j'y étais aimé, que j'y faisais du bien, que j'y ai connu le bonheur, que l'avenir... L'avenir, ah! mon Dieu! il n'en est plus pour moi. Les rêves se sont évanouis, et me voilà en présence de la réalité, n'ayant plus rien,.. rien que des larmes et la mort!

1^er^ *mars*. Jacopo, dans son affliction, avait au moins l'espoir d'une tombe sur laquelle viendraient pleurer, et Thérèse,.... et sa mère et son ami!..... Mais cette tombe, elle ne me sera pas accordée sur la terre étrangère!... on jettera dans la fosse commune mon corps souillé par la main du bourreau... Oui, oui, ce seront là les mains qui me fermeront les yeux... Tout mon sang se glace, j'ai peur!..... Je demanderai comme unique grâce d'être décapité..... Ils ne me l'accorderont pas; ils me pendront ignominieusement; le bourreau, pour abréger ma vie, sautera sur mes épaules: mes traits se décomposeront..... C'est une hideuse image!... Et personne, personne pour adoucir ces terribles instants;... personne pour soutenir ma

tête; pas de consolation à ma dernière heure, pas de larmes sur ma fosse.... Seul!... seul avec toi, mon Dieu!... Mais si tout finissait ici-bas, si j'allais retomber dans la nuit éternelle, dans le néant? Si l'immortalité.... Ah! loin de moi cet horrible doute! S'il s'emparait de mon âme, que deviendrais-je! Et pourtant qui me dit que ma croyance est vraie? Ma croyance, ma religion, en ai-je une? Celle que m'avait donnée ma mère, je l'ai négligée, oubliée.... Ma foi, mon espoir en une autre vie, sur quoi s'appuie-t-il? Si je m'étais trompé?... Si pour être sauvé, si pour voir Dieu face à face il fallait la révélation! Me convertir? maintenant! sous le coup de l'adversité?... Non, il y aurait faiblesse, lâcheté; on dirait que c'est par hypocrisie. Je resterai ce que je suis; croyant en un Être suprême, souverainement bon, plein de confiance en sa miséricorde, lui offrant ma résignation dans les fers au moment du supplice, en expiation des erreurs de ma vie.

4 *mars*. — Mourir sur un champ de bataille, les armes à la main, combattant pour ma cause,... quelle fin! et qu'elle eût été belle!... — La potence,... une foule silencieuse,... insouciante, voilà ce qui m'attend!

5 *mars*. — Ce hideux tableau de corde et de bourreaux me poursuit... Mourir défiguré, les traits contractés... là suspendu, la tête penchée, le cou brisé, les yeux,... ah! c'est ignoble! et cette exposition du gibet, ce cadavre,..... affreux spec-

tacle d'une populace stupide..... Une telle mort, comment la soutenir dignement!..... Le sang fait frémir, mais il ennoblit..... Non, je ne puis supporter cette idée repoussante; je mangerais du pain, je bénirais la torture, pourvu que la hache remplaçât la corde... Salvotti le sait bien, quand il me répète avec tant d'ironie : *Lei sarà appiccato* (vous serez pendu)!... — C'est donc ainsi, ma mère, que ton fils doit finir?... Ton fils, dont tu étais si fière, lorsqu'au milieu de nombreux enfants tu t'écriais : C'est le plus beau... —

Étrange faiblesse, je crains plus la laideur, la décomposition de ma figure, que le supplice même! De tous les instruments de mort que l'homme choisit pour s'arracher la vie, il n'y a que le poignard qui ne m'inspire pas de dégoût; ah! si j'en avais un!...

7 *mars*. — Plus je creuse cette fatale idée, plus elle me sourit. Si le poignard me manque, n'ai-je pas l'exemple de Confortinati?.... Horrible tentation! échapper à ce supplice ignominieux, frustrer Salvotti de son triomphe, le bourreau de sa proie!... Qui pourrait me fermer cette porte de délivrance? Ma famille, mes amis? Mais pourraient-ils assez peu m'aimer pour me condamner à boire jusqu'à la dernière goutte ce calice de douleur, quand je pourrais le détourner? quand, en m'ôtant la vie, j'échappe à la condamnation, aux angoisses, à l'agonie cruelle de cette ignoble fin!... Dieu, Dieu lui-même, peut-il vouloir de moi, que je traîne mes derniers jours

au milieu des larmes et des funestes apprêts d'un semblable trépas, quand il m'a donné, comme dit Jacopo, le pouvoir d'abréger mes douleurs?... Et n'a-t-il pas raison cet infortuné Jacopo quand il s'écrie : Que les maux extrêmes n'ont d'alternative que le péché ou la mort?...—Et qu'est-ce que le péché pour moi captif, si ce n'est la faiblesse, si ce n'est l'avilissement?... Qui me répondra que j'échapperai à cette dégradation cent fois plus odieuse que le supplice?—Ma tête, saine aujourd'hui, peut s'altérer demain... La longueur dans la procédure, les piéges...—Ne vaut-il pas mieux prendre les devants, fuir le péril?

10 *mars*. Depuis trois jours le démon du suicide s'était emparé de moi; il me souriait comme un ange de salut... Grâce à lui, je me riais des hommes, j'étais maître de mes jours, certain de mourir sans avoir faibli ni plié devant l'infortune; la tranquillité était descendue dans mon âme, où toute illusion, tout désir, étaient éteints, où la crainte et l'espoir ne venaient plus tour à tour verser leurs baumes et leurs poisons! Mes pleurs ne coulaient plus,... mes pensées étaient presque sereines, je me croyais calme, résigné pour toujours... La vue de ma guitare, que j'avais délaissée, un son que j'en ai tiré par hasard, ont suffi pour amollir mon cœur,... pour me rendre le bienfait des larmes,... pour me ramener à la pensée de mon père, au souvenir de Lucy, de ma sœur... La triste satisfaction de pouvoir à mon gré mettre un

terme à mes souffrances ne m'a plus paru qu'une joie insensée, qu'un délire, qu'une affreuse ingratitude envers Dieu!.... Puis-je, en effet, présumer de l'avenir, assurer avec certitude que tout est fini pour moi, que rien ne peut changer ma destinée, et suis-je sûr que le suicide n'est pas un crime aux yeux du Tout-Puissant?.... Un crime irréparable, le seul qui n'admette pas de repentir, d'expiation,.... et alors?... tous mes sens en frémissent!... les peines d'une autre vie!... Pardonne-moi, mon Dieu, ce moment d'égarement!..... Je ne lirai plus Jacopo... Non, la tentation serait trop forte!.. Je chasserai cette pensée, elle vient de l'enfer, je m'entourerai de mes souvenirs.... Je placerai ma vie sous l'égide de la promesse sacrée que je fais aujourd'hui devant toi, ô mon Dieu! à mon père, à ma sœur, à Lucy, que j'ai tant aimée, tant respectée, de ne pas devancer l'heure fatale, de ne pas donner à mes ennemis le droit de noircir ma mémoire.

16 *mars*. — Deux oiseaux en gazouillant se sont posés sur le bord de ma fenêtre... le printemps et les amours!... Chantez, chantez, oiseaux, quand vous êtes libres encore!... Pour moi, pauvre captif, il n'est plus de chant, plus d'amour!... Mon cœur si jeune, si ardent, ne battra plus aux doux accents de celle qu'il aime... Ma voix ne répondra plus à sa voix, aucune main ne passera plus dans ma blonde chevelure, aucune!.... que celle du bourreau!..... Oh! plutôt que de souffrir un tel

attouchement, je les couperai, ces boucles que tu trouvais si belles, si soyeuses, toi, pauvre jeune fille, dont je n'ose prononcer le nom !

20 *mars*.—Je ne puis, je ne puis me détacher de la terre, oublier qu'il est un monde, et ne penser qu'au ciel... On ne brise pas ainsi, quand on est plein de jeunesse et de vie, le fil de ses jours.... L'avenir pour moi était si beau, si coloré !...

25 *mars*.—Hélas! mon nom mourra donc avec moi!... Si Dieu m'eût accordé des jours, je l'aurais arraché à son obscurité,... j'aurais tant travaillé! — Une carrière m'était ouverte, j'y marchais; la terre tout à coup a manqué sous mes pas,... je suis tombé pour ne plus revenir;... fatalité !... — On ne saura jamais toute la force de volonté dont j'étais capable! Malheur! malheur!... et tu sais bien pourtant, mon Dieu, que ce n'était pas une vaine célébrité que j'ambitionnais, que je n'aspirais qu'à celle qui a pour base et pour but la vertu et l'utilité!... Vingt ans d'études, ma vie entière, eussent été consacrés à l'œuvre que je projetais... Tu en as décidé autrement, Dieu puissant, il faut se soumettre! Mais je ne saurais, non je ne saurais encore dire avec Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.*

XIV.

Quand mon cœur était plein, quand mon âme était triste, abattue, découragée, quand l'incertitude, torturant mon esprit, dominait l'attention, c'est ainsi que je confiais aux larges marges de mon livre favori mes pensées, mes impressions, mes regrets les plus chers. Ces mystérieux épanchements soulageaient mon cœur, et me permettaient de me livrer ensuite avec plus de calme à mes lectures ordinaires.

— Ne vous dérangez pas, me dit un matin le conseiller Minghini, restez à votre table ; c'est un plaisir au moins que de vous donner des livres, vous en usez... — Ah! lui dis-je, que je me regar-

derais heureux si je pouvais être renfermé pendant dix ans dans une forteresse, pourvu que j'eusse des livres pour m'instruire et du papier pour écrire mes pensées.

— Il ne tient qu'à vous d'obtenir cela, et mieux, avec un peu de complaisance.

— Mon sort ne dépend pas de moi, je vous l'ai dit, *caro signor consigliere*, c'est Dieu et mon étoile qui le veulent ainsi, conservez-moi votre bienveillance... — Oh! ne voyez-vous pas, dit-il en me serrant la main, que j'ai soin de vous comme d'un orphelin! tous les adoucissements que je pourrai vous donner, vous les aurez; mais la sentence, je n'y puis rien, et malheureusement, je le répète, elle sera capitale, et elle s'exécutera si... Il n'acheva pas. — Si les décrets du ciel l'ont ainsi décidé, ajoutai-je en lui faisant mon salut d'adieu, *grazie*, *grazie*...

Avant de reprendre ma lecture, j'écrivis sur mon livre : *but i die ucontaminated* (mais je meurs sans être souillé). Minghini m'ayant donné l'assurance que je ne serais pas appelé devant la commission de quelque temps, je continuai avec plus d'assiduité que jamais mes études sur l'italien, j'arrangeai plus méthodiquement encore l'emploi de mes journées; me réglant sur l'horloge d'une église voisine, je faisais tout à des heures fixes, comme à Genève, où la Providence semblait m'avoir appelé pour m'y faire faire un apprentissage d'une vie de prison.

Un jour, c'était, je crois, vers le premier de mars, je crus entendre, le signal donné au mur de gauche.... J'écoutai,... mon oreille ne s'était pas trompée, c'était bien l'appel ordinaire, les coups battus à distance, et légèrement... J'y répondis : ... l'émotion redoubla les battements de mon cœur.... Si c'était le même prisonnier, me disais-je, qui le premier m'avait parlé au mur?... Lentement, lentement, il battit le *chi sei.* Ma réponse fut prompte, je dis mon nom; et toi, qui es-tu, lui demandai-je à mon tour? — Je suis le colonel Moretti,... nom que j'avais entendu prononcer plusieurs fois avant mon arrestation, comme celui d'un brave officier de Brescia, que l'on avait traîné mourant en prison. Mon attention, mon intérêt, mon désir d'entrer en communication avec cet infortuné compagnon de captivité, ne pouvait donc qu'en devenir plus vif, plus absolu. C'était bien lui avec qui j'avais parlé d'abord, mais il était malade, et il lui avait été impossible depuis de venir continuer notre conversation. Chaque jour nous restions au mur, tant que ses forces le lui permettaient; devenu plus habile pour parler et comprendre, je lui contai qui j'étais, d'où je venais, pourquoi j'avais été arrêté, ce qui s'était passé depuis que j'étais en prison.... — Pauvre infortuné, répétait-il chaque fois que nous terminions une séance,... qu'es-tu venu faire dans notre malheureux pays? pourquoi n'es-tu pas mort sur quelque champ de bataille, sous les yeux du grand homme

que nous avons servi tous deux! Lorsque j'eus terminé ma triste histoire, il commença la sienne, dont les déchirants détails me forcèrent souvent à l'interrompre pour donner quelque trève à mon émotion.

— Destiné, me dit-il, à une autre profession que l'état militaire, je pris cependant les armes en 97 pour entrer dans les légions italiennes, que le grand capitaine organisa bientôt après ses premières victoires sur les Autrichiens. Qui n'aurait pas répondu à son appel! quel Italien n'aurait pas senti battre son cœur à ses proclamations, aux promesses d'indépendance et de nationalité qu'il nous faisait, à nous, tristes esclaves des Autrichiens et des despotes vénitiens? Quelques affaires heureuses me valurent mes premiers grades; j'étais lieutenant lors du traité de Campo-Formio; quel moment pour notre patrie!... Mais celui qui nous avait affranchi quitta les lieux témoins de ses victoires, et bientôt l'Italie retomba sous le joug des Austro-Russes. Je me retirai en Suisse avec l'armée française sous Masséna, nos soldats s'y firent honneur; notre exil était dur, mais le dieu de la guerre reparut, et d'un seul jet de son éclatant génie il délivra l'Italie des odieux étrangers : j'étais à Marengo, j'y fus fait capitaine, et j'entrai dans la garde. En 1804, je vins à Paris avec mon régiment pour assister au couronnement. A Austerlitz, je commandais une compagnie de grenadiers, j'y fus blessé; quels beaux temps que ceux-là!... Bientôt après je passai aide-de-camp du général Lecchi, et je fis avec

lui plusieurs campagnes; puis je rentrai dans l'infanterie, où je fus fait successivement major et colonel, dans les campagnes de 1812, 13 et 14. Oh! quel régiment! c'était le plus beau de l'armée!... une discipline, une tenue, une instruction!... Le grand homme l'admira en le passant en revue.

En finissant ces mots il était facile de s'apercevoir que la main du pauvre Moretti se ressentait de la tristesse des souvenirs, car elle tremblait. Il s'arrêta, et ne recommença que le jour suivant. En 1814, nous faisions partie de l'armée d'Italie sous Eugène; vaillantes troupes qui auraient fait des prodiges si elles eussent été bien commandées; mais Napoléon était trahi partout... Malgré son admirable campagne de France, il succomba, et nous avec lui!... nous qui fûmes réduits, après quinze ans d'indépendance, à rentrer sous le joug autrichien!—Le vice-roi, qui pour sauver ses millions avait abandonné notre cause, fit la capitulation de Mantoue, que l'on n'observa que pour lui; toutes les autres stipulations furent violées; notre armée, qui devait rester ce qu'elle était, fut menacée de désorganisation, de licenciement; alors quelques généraux, plusieurs colonels et officiers supérieurs s'entendirent pour prendre les armes contre les Autrichiens : j'étais du nombre. — Nous fûmes dénoncés, arrêtés, avant qu'aucune tentative eût eu lieu; transportés dans la citadelle de Mantoue, nous y fûmes jugés par une commission militaire. Après un long et pénible procès, plu-

sieurs d'entre nous furent cassés de leurs grades et condamnés à la détention... On me conduisit à Kœnisgratz, forteresse située sur les frontières de la Silésie; j'y restai quatre ans; au bout de ce temps l'on me remit en liberté.—De retour à Brescia, ma patrie, il fallait vivre... J'étais sans demi-solde et presque sans patrimoine... J'avais appris l'allemand pendant ma captivité, je m'en servis pour traduire plusieurs ouvrages, dont je retirai quelque fruit, et je vivais ainsi tranquille, si ce n'est heureux, lorsque survinrent les événements de 1821 : toutes les têtes se montèrent, celles des Brescians plus que les autres. Quelques-uns des premiers de la ville s'étaient concertés, à ce qu'il paraît, pour agir, dans le cas où les Piémontais entreraient en Lombardie; un jour je me présentai chez l'un d'eux au moment où ils étaient réunis; on y parlait, c'était naturel, des révolutions de Naples et de Piémont, de la possibilité d'une invasion, mais rien de plus; je n'y restai qu'un moment, et ne me doutais guère en m'éloignant que cette visite fortuite me coûterait la liberté et la vie!... Les Autrichiens eurent le dessus, les persécutions commencèrent. Au bout de quelques mois on passa aux arrestations, d'abord à Milan, puis à Mantoue, à Brescia; j'aurais pu me réfugier en Suisse, mais je n'avais nul sujet de craindre et je restai chez moi. J'y dormais une nuit bien tranquille, quand les gendarmes vinrent cerner ma maison; il fallut leur ouvrir et me laisser conduire, au palais de la délégation de Brescia; une

demi-heure après on me fit monter en voiture avec un commissaire de police et deux gendarmes... — Ce n'est que pour une simple déposition qu'on vous conduit devant la commission, m'avait dit le préfet; mais je connaissais la police autrichienne!.. — Si l'on m'arrête, me dis-je, c'est qu'on a des soupçons, parce qu'on m'a dénoncé; sur quoi? je l'ignore, puisque je n'ai rien fait;... mais ma première affaire a laissé des préventions contre moi, on me considérera comme relaps, et en Autriche il n'y a pas de pardon pour la récidive politique... J'aurai beau nier, protester de mon innocence, ils ne me croiront pas, me tortureront,... je les connais! — Tous les maux d'une captivité sans fin se présentèrent alors à mon esprit, je ne me sentis pas le courage de les affronter!.. — Il était nuit, mes gardiens semblaient dormir; j'avais dans ma poche un petit canif que les gendarmes y avaient laissé par mégarde en me visitant, je le pris, je l'ouvris doucement, et, pour en finir avec la vie et ses misères, je me fis au cou, près de la veine carotide, une large et profonde entaille... Le sang...

Moretti continuait que je n'écoutais plus,... mes jambes avaient fléchi, j'étais presque sans connaissance... Cette plaie horrible, le sang, cet homme expirant, s'étaient présentés si vivement à mes yeux, que le cœur me manqua... L'impression fut si pénible et si forte qu'il s'écoula plus de quatre heures avant que je pusse la surmonter et retourner au mur malgré mon désir d'apprendre le triste ré-

sultat d'une si funeste résolution : je dis à Moretti la cause de mon interruption, il en fut touché.

La blessure était large, continua-t-il, le sang coulait à flots; bientôt je perdis connaissance, et ce fut mon malheur; car ma tête, en s'affaissant du côté de la plaie, referma une partie de la blessure, dont les lèvres se rapprochèrent, et le sang s'y figea.... Sans cet accident j'aurais maintenant cessé de souffrir!

Arrivés à Milan au point du jour, au lieu d'un prisonnier, les gendarmes ne trouvèrent plus qu'un cadavre dans la voiture... Consternés, ils me transportèrent dans la prison, me mirent sur un lit, où je ne donnai aucun signe de vie. Les médecins accoururent, on prévint l'inquisiteur; j'avais perdu tant de sang, que l'évanouissement résista longtemps aux remèdes; enfin je revins à moi. A mon chevet était un docteur, au pied de mon lit un homme vêtu de noir, que je reconnus plus tard pour Salvotti; mais ma vue était si faible, que je ne distinguai rien encore;.... peu à peu, je me ranimai. — Vous êtes un grand coupable, me dit-il. — Je le regardai. — Celui qui ne craint rien n'attente pas à ses jours.... Déjà gracié une fois, vous avez reculé devant le sort qui vous était réservé : nous savons tout.... On prendra des précautions pour que vous n'échappiez pas à la peine qui vous attend. — J'étais épuisé, je ne pus répondre; bientôt même je retombai en défaillance, et je restai ainsi plusieurs jours entre la vie et la mort. J'ai su qu'un

des juges, Salvotti peut-être, restait presque constamment près de mon lit pour épier jusqu'à la moindre parole qui pourrait m'échapper dans le délire; tandis qu'un porte-clefs me gardait à vue pour m'empêcher, sans doute, d'attenter à ma vie en déchirant l'appareil.... C'était inutile : la première tentative manquée, j'ai dit comme le grand homme à Fontainebleau : Le destin ne le veut pas, je vivrai. — A peine fus-je capable de remuer les lèvres, que les interrogatoires commencèrent; tous ont déposé contre moi : d'abord, on leur avait fait accroire que j'étais en fuite, puis, que je m'étais suicidé;..... et les malheureux ont fait de moi le bouc émissaire sur lequel devaient retomber les péchés d'Israël.... — En Autriche, *amico mio*, il n'est ni grâce ni rémission pour celui qui ne paye pas au pouvoir un tribut de bassesse et d'infamie... Soyez vil, et l'on vous pardonnera d'avoir allumé le feu de la guerre civile dans toute une province; soyez ferme et digne, et l'on vous punira du dernier châtiment, pour avoir poussé un soupir sur l'asservissement de notre infortunée patrie!....

Quant à mes dénonciateurs, je n'appellerai sur leurt ête ni mon sang ni mes malheurs; c'est à leurs remords que je les abandonne. — Quant à Salvotti, je regarderais comme une grâce d'être roué vif, pourvu qu'auparavant on l'enfermât ici seul avec moi et des armes: .... avec quelle joie je le verrais, pâlir, ce lâche!... à qui nos cadavres serviront de gradins pour monter aux honneurs!... Malheur à

nous, d'avoir pour inquisiteur, pour juge, un homme qui foule aux pieds ce que la conscience a de plus sacré; un homme qui devient l'ennemi personnel des détenus qui ne veulent pas céder à ses perfides promesses, à ses menaces; qui s'attache sur eux comme un vampire sur sa proie; s'abreuve de leurs larmes, s'engraisse de leur sang;.... un homme, enfin, qui, pour avoir ou l'hermine ou la pourpre, la plongerait dans le sang, et dirait, comme votre Richelieu : Cela ne tache pas!...

Et je répétai lentement, coup par coup, malheur à nous!

Ce triste récit, que je donne ici sans interruption, il nous fallut bien des journées pour le faire passer d'une prison à l'autre, à force de lettres, de syllabes et de mots battus et recueillis un à un. Mais que ne peut la persévérance du captif!..... Souvent l'infortuné Moretti, faible encore des suites de sa blessure, suspendait l'entretien pour reprendre des forces; souvent aussi je l'interrompais moi-même pour rassembler mes esprits; puis nous reprenions cette attachante communication, à laquelle nous dûmes renoncer, hélas! trop tôt, et que nous reprîmes ensuite pour la première fois au bout de trois ans, dans les cachots du Spielberg, où l'infortuné Moretti devait finir sa vie!

Sa déplorable histoire, ses réflexions, étaient de nature à me confirmer de plus en plus dans la croyance que j'étais destiné à périr bientôt sur l'échafaud... Toutes mes pensées se tournèrent vers

la mort, que je voyais certaine, que j'appelais même pour terminer promptement une vie qui ne devait plus être qu'une longue et continuelle sensation de peines et de tourments. A cette idée d'une fin prochaine, tantôt je souriais comme on sourit à l'espoir de voir cesser sans douleur mes maux, tantôt je fondais en larmes aux souvenirs de toutes mes affections, et j'écrivais sur mon livre : « Ah ! Jacopo ! Jacopo ! comment accusais-tu ta destinée, lorsque avant de mourir tu pouvais aller recevoir la bénédiction de ta mère et les derniers embrassements de ton ami !... Cette bénédiction, gage sacré d'amour et de miséricorde, que le fils en mourant emporte aux pieds de l'Eternel, elle ne descendra pas sur ma tête ; je ne puis partir, l'aller chercher comme toi, et me dire : Quand je l'aurai reçue, je mourrai !... quand j'aurai recueilli des lèvres de mon père le pardon de mes fautes !... quand frère et sœur m'auront serré dans leurs bras, je quitterai en paix cette vie, en demandant au Tout-Puissant, comme dernière grâce, la fermeté à l'heure fatale de l'épreuve !.. »

Les jours étaient devenus plus longs, l'atmosphère moins humide, le ciel moins nébuleux. On sentait, même sous les verroux, que le printemps était proche ; j'avais ouvert ma fenêtre pour respirer cet air frais encore, mais déjà tempéré par les rayons d'un soleil de mars... Le front contre les barreaux, je restais longtemps immobile, plongé dans ces douloureuses rêveries, où l'âme, sans les

approfondir, passe alternativement de tristesse en tristesse, et flotte ainsi entre la terre qu'elle rejette et le ciel qu'elle n'ose contempler.... Tantôt, levant les yeux vers la seule ouverture d'où pénétrait la lumière, je suivais les nuages qui glissaient dans les cieux ; je les voyais tour à tour changer de teintes et de formes, se mêler, se confondre, disparaître... Et dans mon cœur s'élevait la pensée que bientôt il en serait de moi comme de ces vapeurs éphémères, qui se montrent un instant au ciel pour s'évanouir ensuite pour toujours!.... Tantôt je tournais mes regards vers la cime du saule dont les rameaux commençaient à bourgeonner, à reverdir, et un sentiment indéfinissable de douleur et de regrets s'emparait de mon être en songeant que les beautés, dont Dieu orne la terre au retour du printemps, ne devaient plus réjouir mes yeux! Alors je détournais la tête, et, morne, j'examinais l'intérieur de ma prison.... Voilà donc tout l'espace qu'il m'est accordé de parcourir, mon univers, jusqu'au fatal moment où je quitterai cette vie pour m'engloutir dans l'éternité !..... C'est ici que s'écouleront le peu de jours qui me restent sur cette terre!.... Ici, seul!.... sans que mes soupirs soient entendus, sans que mes dernières pensées!... Ah ! si du moins j'avais un compagnon, si j'étais avec Moretti, que ce mur sépare de moi;... donnons-lui le signal.

Je le donnai, je le répétai; mais il ne répondit pas!... — Je crus qu'il était souffrant, cela arrivait

quelquefois. Je pris un livre ; mais après une heure de lecture, il fallut que je revinsse encore au mur, et quoique j'eusse frappé plus fort, aucune réponse... Sa blessure se serait-elle r'ouverte? mais non, hier encore il me parlait! — Et puis, quand il était trop faible pour converser, il me l'annonçait par quelques coups détachés..... Je sautai à la fenêtre, je me collai aux barreaux; hors de moi, j'allais l'appeler, quand la voix du geôlier me rendit à moi-même. Il s'approchait, j'écoutai : la porte de la prison de Moretti fut ouverte, on y entra ; mais en sortant je n'entendis pas tirer les verroux... Plus de doute! l'infortuné avait été transporté ailleurs, la nuit peut-être, pendant mon sommeil, ou le matin..... Ma seule consolation m'était enlevée ! il me semblait que le dernier anneau de pitié, de confiance, de mutuelle douleur, qui m'unissait à mes semblables, venait de se briser;..... que je rentrais, pour n'en plus sortir, dans le silence et l'isolement.

Ah! c'est qu'il n'est pas au monde de sympathie plus douce et plus forte que celle qui attire deux pauvres prisonniers qui souffrent pour la même cause, que le même sort attend, qu'un seul mur sépare, et qui, grâce à leur persévérance, à leur ingénieuse invention, déjouent le secret rigoureux dont leurs gardiens voudraient les entourer. C'est qu'il n'est rien qui puisse donner une idée du soulagement éprouvé réciproquement dans une telle solitude, alors que s'établit une communication dont les difficultés, le mystère et les dangers redoublent l'intérêt et

l'importance..... Communication où se touchent seulement les âmes que les mêmes souffrances, les mêmes regrets, les mêmes craintes font sentir et penser à l'unisson, s'épancher, s'identifier, sans qu'aucun des ennuis qu'entraîne si souvent le contact personnel vienne en altérer la consolante harmonie.....

Ce fut donc pour moi une douleur bien grande que la perte du pauvre Moretti, que j'avais plaint, que j'avais aimé comme un frère d'infortune envoyé par la Providence pour adoucir les anxiétés de l'attente par les douceurs de la pitié : nos entretiens étaient devenus pour nous une partie essentiellement indispensable de notre précaire existence; y renoncer ainsi brusquement, était un nouveau coup de l'adversité qui nous poursuivait. — Pendant quelques minutes encore je frappai à plusieurs reprises cette muraille qui demeurait muette..... C'était une illusion, je le savais; et pourtant je continuais mes appels, comme si mon pauvre compagnon pouvait encore me répondre !

Trop sûr enfin qu'il n'était plus près de moi, je revins à la fenêtre plus sombre, plus découragé encore qu'en la quittant..... Ne venais-je pas d'avoir une dernière preuve que tout ce qui était en dehors de la pensée ne m'appartenait plus, qu'il fallait renoncer à tout lien, à tout soulagement terrestre, et que mon âme n'avait désormais d'autre patrie que la céleste demeure où vont finir les riches et les pauvres, les joies et les misères, les fronts sillonnés de rides et les fronts couronnés de roses!

Les yeux et les mains levés vers le ciel, c'est donc là, m'écriai-je, où nous irons tous!.... là!.... pour ne plus revenir! Ce mystère, que nul mortel n'a pénétré, je vais le connaître; cet abîme, que nul n'a sondé, d'où nul n'est revenu, je vais y être précipité bientôt; et plongé dans la tristesse, je passais de regrets en regrets, depuis les chéris, les élus de mon cœur, jusqu'à ceux que j'avais à peine connus, depuis la tribune des députés, depuis les séances publiques et solennelles d'une cour d'assises jusqu'au dernier supplice qui, dans mon cher pays, pouvait s'affronter avec courage et dignité.

Le soleil, qui répandait des flots de lumière, ne m'avait pas tiré de mes sombres rêveries.... Je m'y abandonnais avec une sorte de charme, comme le malheureux qui, frappé par le sort dans les espérances les plus chères, se plaît dans sa douleur à revêtir les vêtements de deuil, et se dit : Je ne les quitterai plus..... Vainement les oiseaux sur les toits, sur les branches, m'annonçaient par leurs chants que les beaux jours allaient venir; je les laissais chanter, prendre leurs joyeux ébats, sans que mon âme en reçût une impression ou plus triste ou moins sombre; je ne sentais plus que ma douleur, la terre n'existait plus pour moi....

Mais qu'il faut peu de chose pour nous y rattacher à cette terre, quand on est prisonnier et qu'on a vingt-quatre ans!...Un mot qu'une voix de femme avait prononcé, des pas vifs et légers que j'entendais non loin de moi, attirèrent mon attention, me fi-

rent chercher dans l'abat-jour une fente d'où mon œil eût pu découvrir celle qui venait sans doute dans la cour pour jouir des salutaires rayons du soleil; ma recherche fut vaine, tout était clos, hermétiquement clos. Je montai sur la fenêtre doucement, bien doucement, dans la crainte de donner l'éveil à la sentinelle.... Je me hissai sur la pointe du pied, mais le maudit abat-jour s'élevait encore bien au-dessus de ma tête, et du haut en bas il n'offrait qu'une surface unie, impénétrable à la lumière. J'étais depuis quelques minutes dans cette position fatigante, me désespérant de ne pouvoir ni entendre ni voir, quand un bouquet de violettes, lancé adroitement, vint tomber à mes pieds.... Lâcher les barreaux auxquels je m'étais attaché, sauter légèrement en bas de la fenêtre, m'emparer du charmant bouquet, fut l'affaire d'une seconde, et bien m'en prit d'être leste, car la porte de la prison s'ouvrit à l'instant même, et je n'eus que le temps de cacher dans mon sein les violettes dont le parfum aurait pu me trahir....

Heureusement que le geôlier entrait, chargé de livres, envoyés par Minghini.— Bravo, mon cher Riboni, voilà de la pâture pour l'esprit; combien je vous en remercie!—Pour moi j'aimerais beaucoup mieux un flacon de vin de Piémont, reprit-il, en rangeant les livres sur mon lit; à quoi sert de se fatiguer comme ça les yeux? on devient triste, on se consume sans rien changer à son affaire.... — Eh bien, Riboni, faites-moi apporter deux bouteilles du

meilleur vin du Piémont; non, mieux que cela; du vin de France;.... première qualité, entendez-vous. —Bien vite, signor. —Et dans quelques jours, pour ma fête, nous ferons travailler Cisalpino et ses aides. —Bravo ! c'est parler comme un Français, dit Riboni : il m'est avis que vous ne vous trouverez pas mal de ce régime-là....

J'ai toujours aimé les Français; tous ceux que j'ai eu à soigner dans la prison militaire dont j'étais concierge, là, il faut le dire, c'étaient de bons enfants, gais et gaillards, buvant et chantant une heure avant que d'être fusillés.... Il y en avait un surtout, grand comme vous, bel homme, qui avait tué son brigadier en duel; quand on vint le chercher pour le mener sur le terrain, il sifflait comme un merle, quoi !.... Attendez, leur dit-il comme ça, que je finisse le dernier verre.... A votre santé, Riboni,.... et il but tout d'un trait.... — Ça me faisait de la peine de voir un si beau garçon périr de la sorte.... Bath! ... il me prit la main : Mieux vaut douze balles dans le corps et en finir, me dit-il, plutôt que de traîner le boulet.... Ah ! mon Dieu, il marchait plus vite que les gendarmes, il ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux, il ne se mit pas à genoux; et commanda le feu;.... et croyez-vous qu'il aurait été si résolu s'il n'avait pas humecté un peu son gosier avec quelques bonnes bouteilles ?....

— Au lieu de cette infâme potence, qu'on me fasse fusiller, m'écriai-je, et vous verrez, Riboni, si

je ne marcherai pas à la mort aussi lestement que votre Français. — Oh! bath! il ne faut pas songer à cela, il faut être gai..... Je vais chercher du vin de Bourgogne, et du fameux; amusez-vous, en attendant, à regarder vos livres. — Du temps des Français on chantait dans les prisons, lui dis-je; mais sous les Autrichiens.... — Riboni leva les épaules...: Il faut avoir patience, se hâta-t-il d'ajouter en fermant la porte.

A peine seul, je repris mon joli bouquet, adressant dans mon cœur des actions de grâces à la jeune fille compatissante qui avait eu pitié du pauvre étranger, car, je n'en pouvais douter, c'était elle, la charitable enfant, qui m'avait jeté ces fleurs..... Mon cœur s'en ranima, la tristesse en était bannie... L'attendrissement, l'amour de la vie, revinrent dans mon âme; il me sembla que je n'étais plus seul, abandonné, puisqu'une femme s'intéressait à moi..... Je respirai avec délices la douce odeur de la violette, puis j'écartai soigneusement les fleurs dans l'espoir qu'un billet y serait caché;... et, n'y trouvant rien, je fus triste comme si j'eusse été trompé dans mon attente, comme si cette preuve d'intérêt dût être autre chose qu'une simple attention..... L'imagination va si vite et demande tant de choses dans les sombres murs d'une prison!...

Je revins à la fenêtre, j'y montai de nouveau; mon bouquet sur mes lèvres, j'écoutais... La sentinelle seule faisait crier le sable sous ses sou-

liers ferrés; la jeune fille n'y était plus,... mais son image était devant mes yeux, mais je la faisais belle, et mon âme pleine de reconnaissance, mon âme ranimée, au lieu des funèbres pensées qui l'opprimaient quelques instants plus tôt, se livrait avec charme aux douces impressions que ce gage d'une sensible pitié avait fait naître en moi; c'était la Providence qui m'avait envoyé cette grâce imprévue pour réparer la perte du pauvre Moretti.... J'en remerciai Dieu en jetant les yeux avec confiance, avec bonheur, sur son ciel tout brillant de clarté, en pensant qu'il ne me le montrait si beau que pour m'annoncer que je le verrais ainsi longtemps encore dans des jours meilleurs!

Consolé par ce présage, mon bouquet sur mon cœur, je revins à mes livres nouveaux, que je n'avais pas encore ouverts... Je les pris un à un, les feuilletant en lisant quelques pages au hasard, m'applaudissant des longues heures que demanderait une telle lecture, et les fermant ensuite pour prendre mes chères violettes, en aspirer le parfum, tandis que ma pensée prêtait à celle qui m'en avait fait don les grâces et la bonté d'une innocente jeunesse..... Douces rêveries qui furent interrompues par l'exact Riboni, qui, lui troisième, m'apportait et flacons et dîner.—Goûtons un peu quel est ce vin de France, lui dis-je avec gaieté... Riboni, faites chercher des verres. Quand ils furent là, je les remplis: A la santé *del signor Francese*, dit le geôlier.—A la santé, répétèrent les guichetiers, en vidant leurs verres

d'un seul trait.—Hum!... qu'en pensez-vous? ajouta Riboni en faisant claquer ses lèvres; est-ce du vin, ça?—Une autre rasade pour confirmer le jugement, lui dis-je. — Eh bien! vous autres, en avez-vous bu souvent de cette qualité-là? demanda-t-il encore à ses porte-clefs. *Il vin di Palazuolo* —(le vin de Palazuolo). Bah! avec ton vin de Palazuolo,... on voit bien que tu n'as pas mis le nez hors du pays... Meneghin! ne faites pas attention à ce drôle-là, ça n'a pas voyagé, ça ne connaît rien. — Si tu étais allé en France comme moi..... Mais laissons dîner le signor; buvez quelques coups de vin du pays, ça vous remettra, me dit-il ensuite; foi d'honnête homme, quand vous êtes triste, ça nous fait mal... Un brave jeune homme comme vous, si doux, si bon!... Allons, allons, vous autres, Cisalpino nous attend.

La compassion de cet homme, l'intérêt qu'il montrait par moment à mon sort, m'avait touché plus d'une fois, car, tout en remplissant strictement ses devoirs, il savait en adoucir la rigueur, et pour ma part je me plais à rendre ici hommage à son humanité; souvent, par quelque bonne parole, il ramenait dans mon cœur le calme et la résignation, et je me croirais coupable d'ingratitude si je ne rendais justice à sa conduite à mon égard.

Quand ils m'eurent laissé seul, je mis dans un verre, sur ma table, le pauvre bouquet de violettes déjà flétri, et, l'espérance au cœur, je terminai pour la première fois, sans tristesse, sans amer-

tume, mon solitaire repas. Quelques gouttes de vin de mon pays achevèrent de donner à mes pensées une couleur riante; la soirée s'écoula, rapide et joyeuse, l'avenir n'était plus enveloppé de ténèbres, le destin n'était plus inexorable, je revivais!

Le jour suivant j'ouvris la fenêtre comme la veille, dans l'attente d'un nouveau bouquet; l'heure se passa, le jour aussi, sans que mon oreille eût pu saisir d'autres pas que ceux des geôliers ou des sentinelles : elle ne sera pas venue, me dis-je le soir en fermant ma fenêtre, que j'avais laissée ouverte malgré l'air vif qui me pénétrait : demain je serai plus heureux..... Mais mon espoir fut encore trompé, les jours se passèrent sans que la jeune fille reparût dans la cour.... Ce bouquet, qui m'avait tant touché, peut-être ne l'avais-je dû qu'au hasard, peut-être l'avait-elle jeté n'en voulant plus?.... Non, il était trop frais, trop beau;.... elle n'aura plus osé, la pauvre enfant!

Le 18 mars, jour de ma fête, Riboni m'apporta, d'après ma demande, un énorme bouquet de violettes; elles étaient belles, odorantes, mais ce n'était pas le cœur qui les avait données; aussi les laissai-je sans les toucher, sans respirer leur parfum, triste, et songeant à ces temps regrettés, où les présents et les fleurs de famille me rendaient si joyeux!... — Nul ne me souhaitera plus ma fête, traçais-je sur mon livre!... Plus d'attentions, plus de surprises, plus de ces épanchements qui réu-

nissent les cœurs, que de légers dissentiments pouvaient refroidir quelquefois... Quand cet anniversaire reviendra dans un an, l'herbe croîtra sur ma tombe, et l'oubli, triste linceul des morts, aura effacé jusqu'à mon nom du souvenir des vivants!

Je demeurai longtemps sous l'influence de ces accablantes pensées, que je ne pouvais combattre que par la lecture, et surtout par la résolution d'apprendre par cœur les principaux poëtes italiens, pour m'empêcher de penser et de succomber aux tourments de l'incertitude. Aussitôt que la tristesse s'emparait de moi, je me donnais alors la tâche de me graver dans la mémoire plusieurs centaines de vers du Dante, du Tasse, de Pétrarque ou de l'Arioste. Je ne quittais pas que je ne les susse parfaitement; et, répétant ensuite ceux que j'avais appris les jours précédents, je me sauvais ainsi, par cet exercice forcé de la mémoire, des peines de l'imagination et de celles du cœur... Mais que ce calme factice était facile à troubler!

XV.

Tenez, me dit un jour Minghini, me tirant de sa poche une lettre parfumée, connaissez-vous cette écriture?... J'y jetai les yeux, c'était celle de Lucy... — Ah! donnez, donnez-moi cette lettre, m'écriai-je... Et mon émotion était si vive, que je me soutenais à peine, que ma main tremblait, que mes yeux pleins de larmes ne pouvaient distinguer ni les caractères ni les mots... — Quelques minutes se passèrent avant que je ne pusse me remettre de cette agitation. — Minghini me parlait avec bonté : Calmez-vous, calmez-vous, me disait-il; si je pouvais vous laisser cette lettre, je le ferais; mais, en vous la

montrant, j'ai déjà outrepassé mes instructions; c'est à l'insu de mes collègues que j'ai pris sur moi de vous la communiquer, ne perdez donc pas de temps.

Ces paroles me rendirent à moi-même; je lus, non sans de nouvelles larmes, ce que m'écrivait ma douce Lucy, que la nouvelle de mon arrestation avait tellement surprise, tellement affligée, qu'elle s'était refusée longtemps à y croire..... « Votre malheur, me disait-elle, a frappé au cœur » tous vos amis; il n'en est pas un qui ne serait » parti de suite pour adoucir votre infortune, si » leur position leur eût permis cette consolation... » Tous vous plaignent, tous gémissent sur votre » sort, et leurs regrets, leurs douleurs, n'auraient » pas de bornes, si l'espérance de vous revoir bien- » tôt n'en tempérait l'amertume! Puisse Dieu per- » mettre que cette lettre vous parvienne... Puisse- » t-il accorder bientôt à mes prières le terme d'une » infortune qui a jeté le deuil et l'affliction dans » l'âme de ceux qui ont appris à vous connaître, à » vous estimer, à vous aimer,... et qui regarderaient » comme une récompense du ciel de pouvoir se » rapprocher de vous, si votre captivité se prolon- » geait. Adieu, je ne vous exhorterai pas au cou- » rage, à la patience, je sais que vous en aurez..... » Mais je vous supplierai de penser que vous n'êtes » pas seul au monde, que vous avez une famille, » des amis, à qui votre liberté est nécessaire, et » qui ne se consoleraient jamais de votre perte. »

Pauvre Lucy! pauvre Lucy! combien elle doit

souffrir, m'écriai-je sans songer à la présence de Minghini... — Mais il ne dépend que de vous de faire cesser son chagrin, me dit-il avec douceur... Je le regardai... *Caro signor Minghini*, épargnez-moi, épargnez-moi... Vous savez ce que je vous ai déjà dit à cet égard : c'est la volonté de Dieu que cela soit ainsi. Je vous remercie sincèrement de la bonté que vous avez eue de me montrer cette lettre, de me la laisser lire... Je garderai religieusement le silence sur cette preuve de votre intérêt. — *Dio mio!* s'il ne dépendait que de moi, vous ne resteriez pas longtemps ici!... Tout ce qu'il sera possible de faire pour adoucir votre sort, je le ferai ; mais je ne puis vous sauver. Vous seul pouvez ouvrir les portes de cette prison pour retourner en France, pour revoir vos parents, vos amis, que votre mort,... Hélas! elle est inévitable, je vous le jure, si vous ne parlez pas; ayez donc pitié de vous-même, de tous ceux qui ne vivent que pour vous. Je vous l'ai déjà dit, Salvotti peut auprès de l'empereur plus que tous les souverains de l'Europe; il a reçu plein pouvoir de sa majesté ; ce qu'il promet est toujours sanctionné. Je tenais encore la lettre dans mes mains; reprenez-la, dis-je à Minghini, après y avoir jeté les yeux pour la dernière fois, que Dieu vous récompense du bien que vous voulez me faire... Il voulut continuer son discours, mais je l'interrompis... — Traitez-moi, je vous en supplie, comme un malade dont le mal est incurable, et qu'on délivre de tout remède pour le

laisser mourir en paix... Minghini fit un signe de pitié et s'éloigna.

A peine le lourd guichet fut-il retombé, que ma tête s'inclina, que mes larmes coulèrent vite et pressées, comme les gouttes d'une pluie d'été... Lucy! dont jamais l'image ne s'était montrée à ma pensée si belle, si angélique, était devant mes yeux... Sa douce figure, rendue plus ravissante encore par la douleur, m'apparaissait dans toute sa pureté, son innocence... C'était elle pleurant sur mon sort, elle qui me disait : Oh! si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis votre départ, depuis la fatale nouvelle de votre arrestation!... Si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour ne pas voler près de vous, pour vous secourir, pour essuyer vos larmes!... Alexandre, mon ami, je suis plus à plaindre que vous!

Et l'illusion du cœur fut si complète, que j'allais lui parler, lui répondre, que j'étais auprès d'elle,... quand le bruit d'un verrou tiré près de ma porte, me rendit à moi-même et à la triste réalité... Oui, je suis captif, me dis-je alors, et cette captivité, la mort seule la terminera! .. Je ne verrai plus cette fleur de beauté, de grâce, de perfection; cette femme dont la présence répandait dans mon âme les joies du ciel lorsqu'elle me souriait, et que dans sa candeur elle me laissait lire dans son cœur!... Hélas! c'en est fait à jamais, tous les regrets sont superflus, la séparation est éternelle! Il faudra marcher à l'échafaud sans la

revoir, sans que ses larmes se mêlent à mes larmes, sans que son regard d'ange ne m'ait révélé une fois encore tous les trésors de tendresse et d'amour dont le ciel a doué son cœur. Oh! mon Dieu! elle est terrible, cruelle, cette pensée!... mon âme en est déchirée!... Jamais, jamais je n'avais compris comme en ce moment la grandeur du sacrifice que j'ai fait à l'honneur, à la vertu, en m'éloignant de cette femme tant aimée, que je ne devais plus revoir!

Mais une crainte plus poignante encore que toutes les autres vint s'emparer de mon cœur; ce sacrifice, me disais-je, la sauvera-t-il des dangers auxquels l'exposent sa beauté, sa jeunesse, sa fortune, et l'abandon de son mari? Mon souvenir suffira-t-il pour la garantir des séductions dont elle sera entourée dans le monde? Pourra-t-elle échapper à tous les piéges tendus à son innocence, et sera-t-elle assez forte, assez vertueuse pour ne pas arriver enfin à faire partie de ces malheureuses femmes, qui, ayant perdu leur candeur et leur modestie, font triomphe de leurs erreurs... Mais non, mon Dieu! il n'en sera pas ainsi d'elle!... Lucy! la vertu brille sur ton céleste visage; c'est un cachet du ciel qui doit y demeurer jusqu'à ton dernier jour!... Cette vertu, je l'ai respectée, Lucy, et pourtant tu sais si je t'ai aimée et adorée comme quelque chose de surhumain et de sacré!... Ah! pour t'arracher aux piéges couverts de fleurs qu'on tendra sous tes pas, pour te conserver pure et can-

je ne marcherai pas à la mort aussi lestement que votre Français. — Oh! bath! il ne faut pas songer à cela, il faut être gai..... Je vais chercher du vin de Bourgogne, et du fameux; amusez-vous, en attendant, à regarder vos livres. — Du temps des Français on chantait dans les prisons, lui dis-je; mais sous les Autrichiens.... — Riboni leva les épaules...: Il faut avoir patience, se hâta-t-il d'ajouter en fermant la porte.

A peine seul, je repris mon joli bouquet, adressant dans mon cœur des actions de grâces à la jeune fille compatissante qui avait eu pitié du pauvre étranger, car, je n'en pouvais douter, c'était elle, la charitable enfant, qui m'avait jeté ces fleurs..... Mon cœur s'en ranima, la tristesse en était bannie... L'attendrissement, l'amour de la vie, revinrent dans mon âme; il me sembla que je n'étais plus seul, abandonné, puisqu'une femme s'intéressait à moi..... Je respirai avec délices la douce odeur de la violette, puis j'écartai soigneusement les fleurs dans l'espoir qu'un billet y serait caché;... et, n'y trouvant rien, je fus triste comme si j'eusse été trompé dans mon attente, comme si cette preuve d'intérêt dût être autre chose qu'une simple attention..... L'imagination va si vite et demande tant de choses dans les sombres murs d'une prison!...

Je revins à la fenêtre, j'y montai de nouveau; mon bouquet sur mes lèvres, j'écoutais... La sentinelle seule faisait crier le sable sous ses sou-

de son regard, la pose de sa tête, sa mise, et tout, jusqu'à la moindre ondulation de ses beaux cheveux, le moindre pli de sa robe, tout revivait dans mon souvenir et venait tour à tour béatifier ou déchirer mon cœur!... Souvent je gémissais sur la perte que j'avais faite par ma propre volonté ; souvent des larmes de désespoir coulaient de mes yeux, et des sanglots, que je n'étouffais pas, faisaient retentir les murs de la prison à cette idée fatale contre laquelle mon âme était sans force : plus d'amour, plus d'amour,... et je n'ai pas vingt-cinq ans.

Nous étions arrivés aux derniers jours de mars, je n'étais plus appelé à la commission. Les heures s'écoulaient silencieuses et tristes.... La lettre de Lucy avait jeté dans mon âme un sentiment de regrets et de douleur que l'étude ne pouvait plus vaincre!.... Son souvenir ne me quittait pas!.... Ma lecture préférée était son livre, les lettres de Jacopo; je les reprenais malgré moi, et chaque page, chaque pensée, chaque mot de ces lettres passionnées et brûlantes me causaient une agitation, une oppression poignante, que mes larmes seules pouvaient soulager! Les derniers accents surtout du pauvre Jacopo, alors qu'il est au moment de s'arracher la vie, me causaient une telle impression, que je restais souvent des heures entières la tête sur le livre, mouillant de mes pleurs les pages que Lucy avait tant de fois parcourues.... Même après tant d'années, je ne puis encore, au moment où j'écris, me rappeler sans frémir la

douleur qui m'étreignait au cœur, alors que j'écrivais ces paroles presque effacées par les larmes, dont la faible empreinte est encore là, sous mes yeux, comme un signe irréfragable des combats, des tourments sous lesquels succombait mon âme!

— Lucy, Lucy, ta céleste figure, je ne la verrai plus! ta douce voix, ah! si je pouvais l'entendre au moment de me séparer de toi par l'incompréhensible éternité!.... tes accents seraient ceux d'un ange, ils adouciraient l'affreux moment du supplice, ils seraient un gage de la vie future!.... Mais non, je mourrai seul, je n'aurai pas d'ami qui recueille mon dernier soupir, pas de larmes de Lucy, pas de larmes de ma sœur!.... Ah! c'est une horrible pensée! j'y succombe, et je m'écrie : Mon Dieu! miséricorde! mon Dieu! prends pitié de moi!

C'était en vain que je luttais contre la tristesse et l'abattement que me causait la conviction qu'aucun des êtres que j'aimais le plus n'assisterait à mes derniers moments! Cette fatale pensée revenait sans cesse m'accabler! C'était en vain aussi que je cherchais à ne plus songer qu'à Dieu, qu'à une autre vie!... Ma foi n'était pas assez vive, mon espoir, ma conviction religieuse, assez fermes pour opérer en moi ce détachement des choses d'ici-bas, qui nous donne une soumission entière aux terribles décrets de la Providence! Je ne murmurais pas contre elle, il est vrai, je l'invoquais même, je l'appelais à mon aide; mais ces élans vers Dieu,

ces appels à sa miséricorde, étaient loin de faire descendre dans mon cœur cette patience, cette mansuétude, cette paix dans les épreuves, cette constante résignation, cette foi aux béatitudes célestes, que le véritable chrétien éprouvé seul au milieu des maux les plus cruels et des approches de la mort!.... — Je n'avais pas encore, comme lui, dans la personne du Sauveur du monde, un frère, un rédempteur, un Dieu d'amour et de miséricorde, auquel offrir avec joie, en sacrifice, toutes mes angoisses, toutes mes larmes! Je ne savais pas encore que notre lot en ce monde est la souffrance!... et que souffrir devient une ineffable jouissance quand on le supporte par amour pour le Dieu dont la parole et les promesses ne passeront pas!

J'étais doux, patient, résigné à mourir; mais mon âme était triste et sombre, et si l'espoir des récompenses d'une autre vie y descendaient parfois, ce n'étaient que de vagues et passagères lueurs qui l'éclairaient un instant sans l'échauffer, sans la convaincre... Je priais, mais le baume de la prière, quand les épreuves sont rudes et longues, n'a de consolantes influences que sur les cœurs qui dès longtemps appartiennent à Jésus-Christ, qui mettent en lui leur espoir, leur salut, ou bien à ceux que la lumière de l'Évangile a tout à coup frappés, et qui, dans leur ferveur nouvelle, bénissent le malheur qui vient d'ouvrir leurs yeux à l'éternelle vérité! Mais pour ceux qui croient en Dieu, comme je le faisais alors, par sentiment, par poésie, la prière au jour

de douleur, ne saurait être qu'un cri de détresse, que l'épanchement d'une âme qui, pliant sous le poids de ses peines, cherche du soulagement à la source suprême des biens et des maux, s'en trouve ranimé pour retomber ensuite dans les tourments de l'incertitude et l'amertume de l'adversité. J'avais la religion, la croyance du malheur; et, bien qu'elle laissât souvent mon cœur aride et sans consolation, je n'en cherchais pas d'autres, parce que, malgré mes angoisses, le temps n'était pas encore arrivé où l'infortune devait être plus forte que mon courage et que ma volonté.

Les heures s'écoulaient donc lentement, les journées étaient longues, pesantes, la captivité et ses douleurs l'emportaient sur moi. — Parfois, doutant encore de l'avenir, je passais des heures à tirer des présages des phrases et des mots qui se présentaient à mes yeux en ouvrant au hasard les livres que je lisais; parfois aussi je me disais : Si sur trois lignes prises à droite des feuillets le nombre des mots pairs est supérieur, ce sera le signe, ou que j'aurai des nouvelles des miens, ou que j'existerai encore dans quatre mois;.... et je me réjouissais ou m'attristais, selon que les épreuves avaient été favorables ou contraires..... Superstition innée qui dort au cœur de l'homme dans les circonstances ordinaires de la vie, mais qui se réveille dès que l'adversité et ses orageuses péripéties l'atteignent, le soumettent seul, isolé, à de longues luttes, où ce qu'il a de plus cher est compromis.

Un jour, c'était le 2 avril, j'avais, dès le matin, tenté tous mes présages:... tous m'avaient réussi; la disposition de mon âme en devint moins sombre, je lus mieux, avec plus de fruit; et lorsque le soleil vint inonder de lumière la voûte céleste, joyeux, charmé, j'ouvris ma fenêtre pour jouir aussi de sa bénigne influence; l'arbre que je n'avais pas revu depuis quelques jours s'était couvert de feuilles, et mes yeux se reposaient avec délices sur cette tendre verdure, emblème du printemps, sur ces flexibles rameaux dont je n'apercevais que la cime, et dont je suivais les gracieuses ondulations; il me semblait que ce premier feuillage, si frais, si vert, était pour moi d'un favorable augure..... C'était le symbole de l'espérance : un céleste avertissement, qu'un jour mon cœur, mort à la joie, pourrait renaître et reverdir comme ces branches qui, nues et dépouillées peu de temps avant, reprenaient alors leur verdoyante parure sous les tièdes haleines du printemps....

Une douce mélancolie remplaça peu à peu dans mon cœur la tristesse amère et le morne découragement; mes pensées prirent une teinte moins sombre, je me sentais revivre; et pensant au réveil de la nature, après le triste et long sommeil de l'hiver, je me disais: Qui sait si Dieu, qui conserve sous les frimas jusqu'au brin d'herbe pour le ranimer par son soleil, ne me tirera pas de ce tombeau pour me rendre à la vie, au bonheur?.....

Longtemps je contemplai une à une les bran-

ches de mon arbre, dont le léger balancement était si doux, si régulier, que je le comparais à la respiration d'un être animé, d'une fille au souffle pur, à l'âme candide..... Alors les images des fraîches et innocentes créatures, qui dans le monde avaient réjoui mes yeux, épanoui mon âme, s'offrirent comme par enchantement à ma pensée... Je les voyais, ces gracieuses enfants, blanches et saintes comme des anges des cieux; je les voyais radieuses de beauté, de vertus et d'amour;..... et mon cœur soupirait, et j'allais retomber dans la douleur et les regrets, quand..... ô! bonheur!..... je crus entendre des pas rapides et légers, des pas de jeune fille!... Je retins mon haleine pour mieux écouter,....., je ne me trompais pas... C'est bien là cette marche vive et cadencée du jeune âge.... Elle sautait, s'approchait de ma fenêtre, s'en éloignait dès que la sentinelle y revenait,... puis tout à coup s'en rapprochait encore;...., vingt fois je fus prêt à lui indiquer que j'étais là, à mon poste, par un son, par un signal, mais un rien pouvait éveiller les soupçons, et je me tus.

Elle continuait à marcher, à courir, passant quelquefois si près de mon grillage, que je l'entendais respirer. ... Alors mon cœur battait plus vite, je m'agitais et me cramponnais aux barreaux pour me forcer à rester immobile; elle m'entendit pourtant. L'aimable enfant se convainquit que j'étais là; car elle revint tout à coup, s'arrêta, puis, s'étant assurée sans doute que la sentinelle ne pouvait l'aper-

cevoir, elle jeta un bouquet de violettes qui tomba sur ma tête, puis elle s'éloigna rapidement.... Que le ciel te récompense, ô jeune fille! pour ta douce pitié! Si jamais ces lignes, que j'écris aujourd'hui dans ma patrie, entouré des miens, près de la sœur qui m'a sauvé, te tombent sous les yeux, sache que le pauvre prisonnier n'a jamais oublié l'émotion consolante que lui causèrent les preuves de ta compassion! Sache que, durant les longs jours de sa captivité, il appela plus d'une fois sur ta tête la grâce et les bénédictions du ciel!..... et qu'à cette heure encore il serait heureux s'il pouvait t'exprimer sa reconnaissance!

Ce bouquet, don de la jeunesse, don d'un cœur bon et tendre, acheva de me redonner foi dans l'avenir; c'était un présage de plus que mon imagination caressait, que mon cœur accueillait avec attendrissement, avec confiance! Mes pensées en devinrent riantes et sereines comme l'azur éclatant de ce beau ciel d'Italie, vers lequel mes yeux s'élevaient avec délices! Je me sentais renaître, et dans mon cœur il y avait un pressentiment, un espoir que quelque chose d'heureux allait m'arriver; que Dieu, dans sa clémence, m'enverrait consolation et secours! Tout le jour se passa dans cette disposition d'esprit et de cœur; la nuit venue, ma promenade et mes exercices terminés, je pris un livre...

C'était la vie d'Alfieri, que je n'avais pas osé ouvrir depuis longtemps; séduit, entraîné

par la rapidité du style, la vigueur des pensées et l'attachante vérité du récit, je parcourais avec un plaisir indicible l'histoire de cet homme bizarre et orgueilleux, dont l'opiniâtreté dans les études, dont la soif de gloire avaient toujours fait naître en moi tant de désir et tant d'espoir de l'imiter; souvent, frappé par quelque passage éloquent, par l'aveu de quelque faiblesse, ou par le récit des difficultés vaincues à force de persévérance, je me levais de ma chaise, pensant à ce que l'homme peut faire quand il le veut bien, à ce que j'aurais fait moi-même si Dieu m'eût accordé une longue carrière; puis, détournant les yeux pour ne pas m'attrister d'un avenir qui ne m'appartenait plus, je revenais à ma table, je reprenais mon livre pour le quitter bientôt, dès qu'une idée saillante, une noble pensée, en me parlant à l'âme, me forçaient de nouveau à revenir sur moi-même et sur mes espérances déçues!...

Tristes retours à la réalité, qui s'effacèrent spontanément, alors qu'en m'asseyant sur ma chaise je vis une énorme araignée qui, descendant du mur, vint, malgré ma présence, se poser sur mon livre;... je ne la chassai pas, je ne l'écrasai pas,... non.... car le vieil adage : *Araignée du soir, espoir*, dont je m'étais moqué tant de fois aux jours de bonheur, se présenta tout à coup à ma pensée, et je l'accueillis avec crédulité, avec confiance!... Et tout ranimé, je regardai longtemps avec complaisance le hideux insecte qui

venait m'annoncer, je l'espérais, des changements heureux, des temps meilleurs,... et je le laissai regagner, par le même chemin, sa tranquille retraite.

Si quelques mois plus tôt l'on m'eût dit qu'un jour j'ajouterais foi à cette superstition de vieille femme, j'en aurais ri sans doute; mais depuis lors l'adversité et les abattements, la captivité et son isolement, l'attente et ses angoisses, en ébranlant mon âme, en la laissant en proie aux tourments du doute et de l'incertitude, l'avaient rendue accessible à ces folles croyances que la raison combat, que le bonheur ignore,.... mais que Dieu a placées dans le cœur de l'homme simple, de l'homme malheureux, comme un indice, un moyen de retourner, de parvenir à la connaissance d'un être suprême et à l'espoir de sa divine protection!

Sans donc songer, comme je l'aurais fait en toute autre occasion, à combattre cette faiblesse, à expliquer la venue de ma chère araignée sur mon livre, par la présence de la lumière qui en était proche et qui l'y attirait, je m'abandonnai aux plus douces espérances,... rêvant, attendant une consolation, un bonheur, sans chercher à deviner d'où ils pouvaient venir, et de quelle nature ils pourraient être.... Mais quelque chose me disait que ce serait prochain.... Aucun raisonnement, aucune analyse, n'auraient pu ébranler ma foi dans le soulagement inconnu qui allait m'arriver. Ces heureuses illusions me tinrent éveillé une partie de la

nuit,... C'était une disposition d'âme si douce, si différente de celles où je me trouvais ordinairement, que je ne voulais pas la perdre ou la changer par le sommeil.... Enfin, mes jambes demandant grâce, j'allai chercher le repos en me disant : Qui sait ce qu'il m'adviendra demain!...

Mon sommeil, d'abord paisible, devint bientôt agité : un songe en était la cause,... un songe qui, dans ce moment encore, est aussi frais dans ma mémoire que le matin même où je me réveillai tout plein des douces émotions qu'il avait laissées dans mon cœur. Il me semblait que de loin je voyais les Alpes, leurs neiges et leurs glaciers; que sur la cime des montagnes, qu'aux flancs des rochers, j'apercevais une route étroite et glissante, et que sur cette route, où chaque pas était un péril, où chaque chute entraînait la mort, j'entrevoyois bien loin, bien loin, les amis chers à mon cœur.... Je voyais leurs traîneaux, j'entendais le son des clochettes de leurs mulets....

L'excès de mon émotion me réveilla tout en larmes et respirant à peine... Longtemps l'agitation me tint les yeux ouverts, et lorsque le sommeil vint de nouveau les fermer, le songe recommença... Les Alpes,... toujours les Alpes, et le tintement qui résonnait sans cesse à mes oreilles.

XVI.

Ce songe si frappant, si suivi, me disais-je en me levant, c'est un signe, un présage, qu'aujourd'hui même j'aurai quelque bonne nouvelle, que j'apprendrai quelque chose; je sens là, dans mon cœur, qu'une consolation m'attend.... Mon Dieu! si j'avais le bonheur d'embrasser une fois encore, ou mon frère, ou ma sœur... Oh! quelle joie, mon Dieu! quelle joie!.... Et cette douce espérance qu'un rêve avait mise dans mon âme, je m'y reposais depuis des heures, quand la porte de ma prison s'ouvrit avec rapidité : c'était Minghini, le sourire sur les lèvres, l'empressement sur le visage, Minghini un papier à la main. Lisez,

lisez, s'écria-t-il sans me saluer.... Je pris la feuille qu'il me présentait, j'y jetai les yeux; mais dès les premiers mots je ressentis au cœur une émotion si forte, une joie si subite, que je tombai à genoux en m'écriant : Mon Dieu ! mon Dieu ! je te remercie!

Minghini, près de moi, respectant ce premier élan de reconnaissance, ne m'interrompit pas dans mon action de grâce.... Il me laissa prier, lire à genoux, fondant en larmes, la lettre de ma sœur, qui m'annonçait son arrivée à Milan, avec son mari et sa fille.... Puis, lorsqu'en me relevant je vis des pleurs dans ses yeux, que je me jetai dans ses bras, il ne me repoussa pas, ne craignit pas de se compromettre, et me serra sur son cœur avec autant d'effusion et de bonté que s'il eût été mon frère ou mon ami. — Ils sont ici, ils sont ici ! répétais-je en sanglotant. Mais est-il bien vrai? est-ce bien sûr? — C'est votre sœur, me disait Minghini, qui vient d'écrire ce billet; je viens de la voir, de lui parler à l'instant même. — Vous lui avez parlé?.... Comment est-elle, ma pauvre sœur? Sa santé n'est-elle pas altérée de tant de fatigues et de chagrins?... Sa fille, mon frère?....

Ah! Dieu de bonté! qui m'eût dit que je connaîtrais encore une telle joie?..... Merci, merci, monsieur le conseiller, de l'intérêt que vous me montrez, des bontés que vous avez pour moi; reportez-les sur ma famille, sur ma sœur, qui a dû tant souffrir!.... Pourrais-je les voir bientôt, de suite? — Si c'était en mon pouvoir,

aujourd'hui, demain au plus tard, me répondit-il; mais vous êtes entre les mains de Salvotti, vous dépendez de lui, c'est à lui qu'il faut vous adresser, et je crains bien.... — Il me refuserait? m'écriai-je... Quoi! il aurait la barbarie de m'empêcher d'embrasser ma famille, qui vient de faire plus de deux cents lieues pour me voir, qui a tout quitté pour venir me consoler, qui a bravé, pour me rejoindre, les rigueurs de l'hiver et le passage des Alpes. Non, je ne puis le croire; tant de cruauté n'est plus de nos jours!... — Je le voudrais, dit Minghini.... Voyez Salvotti, je vous le conseille; voyez-le promptement, aujourd'hui même, pour obtenir qu'il ne tente pas de faire repartir de suite votre famille de Milan.... — Repartir! mais ce serait infâme; et il n'en aurait pas le pouvoir.... —

Oh! ne vous y fiez pas, *caro mio*, il peut beaucoup, je vous l'ai dit; ce qu'il fait est toujours sanctionné par l'empereur; il est l'arbitre de votre destinée, et d'un mot.... Je vous le répète, si vous voulez que votre famille reste, si vous voulez la voir, faites aujourd'hui une démarche auprès de Salvotti, il en sera flatté. — Eh bien! puisqu'il le faut, puisque vous le croyez indispensable, veuillez lui faire dire qu'il me fasse appeler à la commission.... Et je relisais ces lignes que cette sœur si dévouée venait de tracer si près de moi, et je les pressais sur mon cœur!... Les voilà telles que ma mémoire les a conservées, telles que la reconnaissance les a pour toujours consacrées.

« Mon ami, mon frère, nous arrivons, nous sommes près de toi ! Ton père nous envoie pour te consoler, soutenir ton courage ! Quel bonheur de nous dire : Nous sommes près de lui !—L'homme excellent qui me permet de t'écrire, qui me dit que dans peu d'instants il te remettra ces lignes, nous donne la plus grande de toutes les consolations, en nous assurant que ton courage, ta résignation, ne se sont jamais démentis, que ta santé est bonne..... Que Dieu te bénisse, mon enfant ! »

Dieu ne permettra pas, mon cher monsieur, dis-je à Minghini en lui prenant la main, que tant de dévouement reste sans récompense ! Il ne permettra pas qu'une si grande douleur nous vienne des hommes..... Repartir sans me voir ! mais ils en mourraient ! N'est-ce pas que c'est impossible ? dites-le moi.

— Je l'espère... avec le temps.... si je le pouvais !... Mais Salvotti peut tout, vous le savez.

— Et s'il refuse ?

— Alors il ne faudra pas désespérer ; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous, pour madame votre sœur ; jouissez, en attendant, de les savoir ici.... Je n'aurais pas espéré qu'on leur eût accordé des passe-ports pour Milan.... C'est une faveur : il ne dépendra pas de moi que ce soit la dernière. — Merci, merci, lui dis-je d'une voix qui trahissait toute mon émotion, tout mon attendrissement..... Vous êtes un brave homme, Dieu vous rendra le bien que vous me faites. — Nous nous

embrassâmes de nouveau... — Je vous laisse, reprit-il, ne vous abandonnez pas à votre sensibilité, ne vous dites pas trop que vous allez voir bientôt votre famille, cela vous agiterait, vous ferait mal; avant cela, il faudra quelques jours, quelques semaines peut-être... Adieu, je suis heureux d'avoir pu vous faire tant de bien! Mais j'oubliais, une lettre de M. votre père; gardez-la, ainsi que le billet de madame votre sœur; vous les remettrez dans une heure au geôlier... Et il s'éloigna avant que j'eusse pu le remercier de cette faveur nouvelle.

Il y avait dans mon cœur tant de joie, tant d'attendrissement, tant de reconnaissance, que la pensée de Dieu, que la prière, pouvaient seules, dans ces premiers moments, répondre au besoin d'épanchement qui dominait mon âme! Mes lettres dans la main, je me jetai à genoux près de mon lit, à cette même place où, tant de fois déjà, j'avais poussé de douloureux soupirs, où j'avais versé des larmes si brûlantes. Dieu bon, Dieu puissant, murmurai-je à voix basse, soiś béni! J'étais seul, isolé, et tu m'as envoyé ma sœur, mon ange protecteur! Tu m'as envoyé un frère!..... J'étais abandonné, je croyais fermer les yeux, mourir, sans qu'une main serrât la mienne, et les voilà tous près de moi! Toutes les souffrances passées, toutes les douleurs à venir, je te les offre, ô mon Dieu! je les accepte pour prix du bienfait que tu m'as accordé! Je ne suis plus l'exilé, le captif souffrant, délaissé, non!... Des cœurs qui m'aiment seront là pour me soutenir,

pour me plaindre, pour veiller sur moi ! Mais il est donc encore des joies dans la prison !... mais les larmes que l'on y verse ne sont donc pas toutes amères? Des larmes ?... ah ! combien n'en ai-je pas fait répandre à mes pauvres parents, à mon vieux père !... — La pensée de sa lettre que je tenais à la main me revint tout à coup, et, la trouvant si bonne, si tendre, si paternelle, j'élevai la voix en m'écriant : Grâce, ô mon père ! de votre bénédiction ! grâce !... Puisque vous me pardonnez, Dieu me pardonnera ! puisque vous me bénissez, je mourrai en paix, je mourrai fort..... ne regrettant la vie que pour vous et mes frères, appelant sur votre tête de longues années d'existence et de tranquillité ! La bénédiction de mon père, l'arrivée de ma sœur et des miens; mais c'est trop, ô mon Dieu ! trop de bonheur après tant de tourments !

Que de fatigues ils auront dû soutenir; le passage des Alpes dans cette saison.... C'étaient eux que je voyais cette nuit en songe, c'étaient eux.... Et les sons continus de ces cloches, c'était l'annonce des secours, des consolations qu'ils viennent prodiguer au pauvre prisonnier.... Dieu, qui vois tout, je te bénis !

Alors, tantôt relisant mes lettres, tantôt les couvrant de baiser et de pleurs, je parcourais à grands pas mon étroite prison... Je sautais, je m'arrêtais, m'asseyais sur une chaise, sur mon lit, répétant à chaque instant et partout : Ils sont ici, ils sont ici !.. Dans mon délire j'ouvris ma guitare, je la pris, et,

en passant mes doigts sur chaque corde, je lui disais : Oui, ils sont ici ! — Ces transports d'allégresse qui s'étaient emparés de tout mon être, de toutes mes pensées, cette ivresse du cœur dans laquelle s'étaient noyées la tristesse du présent et les douleurs de l'avenir, duraient encore, quand les verroux crièrent, et que le geôlier Riboni vint tout en hâte me demander les lettres... — Une fois encore je vais les lire.—Non, donnez, donnez; vous êtes bien content, ha?..... Et moi aussi, parce que vous êtes un bon jeune homme;... donnez donc.—Deux minutes je crois ne s'étaient pas écoulées que la porte s'ouvrit de nouveau... C'était Salvotti.

Son air était riant, sa physionomie gracieuse, prévenante même ! — Vous m'avez fait demander, dit-il en s'avançant vers moi :... me voici; qu'avez-vous à me dire? Votre famille, vous êtes bien heureux de la savoir arrivée? — C'est à cause d'elle que je vous ai fait demander un moment d'entretien, monsieur le conseiller; c'est pour vous prier de vouloir bien permettre que je la voie; veuillez nous accorder cette faveur après un si long voyage.

—Mais cela n'est pas en mon pouvoir, dit Salvotti avec une certaine condescendance; votre procès n'est pas terminé, le secret dure encore, et la loi ne permet pas qu'on le rompe. — Dans des cas ordinaires, je le conçois, mais notre qualité d'étranger, notre position tout à part, ne permet-elle pas une exception en faveur de mes parents?—Pour obtenir des grâces particulières, reprit Salvotti d'un ton doux et per-

suasif, il faut au moins s'en être rendu digne; écoutez-moi, jeune homme : vous aimez votre famille, vous êtes heureux de la savoir ici, vous êtes touché de son empressement, n'est-ce pas?

L'expression de ma figure, mes yeux levés vers le ciel, lui en disaient plus que toutes les paroles.—Vous avez dans le cœur le désir le plus vif de lui en témoigner votre reconnaissance;...eh bien, vous connaissez le proverbe : qui veut la fin, veut les moyens. Parlons ici de confiance et de bonne amitié : oubliez ma qualité de juge, et ne voyez en moi qu'un homme désintéressé, qui vient débattre et peser avec vous la gravité de votre position et les moyens de l'améliorer; vous demandez à voir ceux qui viennent de vous montrer un si touchant dévouement, rien de plus naturel et de plus juste; mais dites-moi, avez-vous rien fait de ce qu'il faut pour que la commission use envers vous d'égards et de facilité? Lui avez-vous montré la moindre docilité, la moindre obtempérance? Croyez-vous franchement qu'elle doive être satisfaite de votre obstination à garder le silence, à lui refuser les lumières qu'elle attendait de votre soumission? et pouvez-vous espérer qu'elle adoucisse en votre faveur les rigueurs que la loi commande?... Il ne dépend que de vous que ces rigueurs fassent place aux traitements les plus doux... Vous n'avez qu'un mot à dire pour voir sur-le-champ votre chère sœur, votre frère, qui sans cela seront forcés, je vous l'assure, de retourner bientôt en France sans vous avoir embrassé... —

Pauvre sœur! m'écriai-je... — Ah! bien à plaindre, sans doute, ajouta Salvotti d'un air de compassion, car elle devra dire que c'est vous seul qui lui causerez cet horrible chagrin;... chagrin que vous pouvez à l'instant même changer en joie et en bonheur, car elle est ici à dix pas de nous, elle vous attend, et dans une minute vous pouvez être dans ses bras... Je passai convulsivement ma main sur mon front, mes doigts s'y crispèrent, et leur empreinte y fut encore longtemps après!...

— Écoutez-moi, *amico mio*, reprit Salvotti, votre douleur me peine; écoutez-moi, et jugez si j'apprécie bien votre position: vous êtes un jeune homme plein de cœur et de courage, que les événements et l'entourage ont entraîné à prendre part aux menées politiques; vous avez de la loyauté, vous avez de l'honneur, et c'est à cet honneur seul que vous sacrifiez aujourd'hui votre vie et vos espérances les plus chères! c'est digne d'une belle âme, d'un noble caractère, et tout homme qui a du cœur, n'importe son parti et son drapeau, ne peut qu'admirer un semblable dévouement, et désirer avoir pour ami celui qui en est capable. Je rends donc justice à vos sentiments généreux; seulement, je trouve qu'en cette circonstance vous les appliquez mal et en pure perte; l'honneur a, je le sais autant que qui que ce soit, des devoirs et des lois qu'on ne saurait enfreindre; mais, lorsqu'on en exagère les obligations, on tombe, croyez-moi, dans le défaut et les inconvé-

nients de ceux qui, à force de surcharger les pratiques de piété et les exigences de la religion, donnent dans toutes les petitesses de la bigoterie et de la superstition. De quoi s'agit-il dans votre position? Vous avez promis de ne pas trahir les secrets confiés, de ne compromettre personne, et vous tenez à honneur, et vous regardez comme un devoir sacré de garder votre parole..... Rien de mieux, et, en ne vous parlant ici que comme ami, je vous dirai qu'en vous conduisant de la sorte vous agissez en homme de cœur et de tête; pourvu toutefois que vous n'alliez pas vous imposer gratuitement, et au péril de votre vie, des obligations dont nul ne vous saurait gré et qui ne profiteraient à qui que ce soit. Que vous attachiez un grand prix à ce que cet honneur qui vous est si cher ne soit terni par aucune tache aux yeux du monde, je le conçois; c'est la première condition d'existence pour celui qui veut être respecté dans la société; que vous eussiez préféré, en France, de porter votre tête sur l'échafaud plutôt qué de faiblir dans un procès politique, c'est une chose voulue, commandée par la publicité des débats, et par la honte qui est attachée dans votre pays, quand elle est divulguée, à toute action réputée lâche et vile...

Le jeune enthousiaste, qui dans un moment d'égarement sera devenu conspirateur, ne peut devant une cour d'assises, sans se perdre à jamais de réputation, sans se déshonorer, prouver

à l'autorité, par son repentir, que son erreur ne fut que le fruit d'une imagination exaltée; non, il faut, sous peine d'infamie, qu'il persiste dans ses opinions, qu'il encoure les peines portées par la loi, et qu'il reste à jamais l'ennemi d'un gouvernement qui n'aurait pas demandé mieux que d'user avec lui d'égards et de clémence.

C'est là le triste fruit de votre liberté de la presse et de la publicité des assemblées délibérantes, tant vantées par les libéraux. Chez nous, heureusement, nous n'avons pas à lutter contre ce terrible fléau; l'autorité peut, sans crainte de voir ses généreuses intentions mal interprétées, ou taxées de faiblesses, faciliter à l'accusé les moyens d'améliorer sa position, en même temps que l'accusé peut, sans danger pour son honneur, lui donner preuve de bonne volonté et de repentir.

Les yeux de Salvotti, qui n'avaient pas cessé d'être fixés sur moi, prirent alors une expression de bonté, d'intérêt et de persuasion, qui acheva de donner à sa belle figure un cachet de séduction, que les peintres ont coutume d'apposer sur les traits de l'esprit tentateur; il interrompit un instant son discours pour m'offrir avec bonhomie une prise de tabac, puis il recommença ainsi :

— Revoir votre famille, votre sœur, est la seule grâce, le seul bonheur auquel vous aspirez aujourd'hui..... Mais que diriez-vous si je vous promettais que bientôt vous retourneriez en France avec elle? Je ne vous parle pas de vos études, de

la carrière littéraire et politique que vous étiez appelé à parcourir avec éclat, et à laquelle vous vous consacreriez plus que jamais..... — Je regardai Salvotti sans articuler un mot. — Car j'ai pitié de votre jeunesse, ajouta-t-il; car je connais la portée de votre intelligence, et votre opiniâtreté, votre aveuglement ne m'empêchent pas d'estimer votre caractère. Où tout cela vous conduira-t-il? Je vous l'ai dit cent fois, au gibet..... Maintenant je vous ajoute : A ne pas embrasser vos parents.

Pour échapper à l'échafaud, pour leur épargner cette douleur, pour obtenir la liberté, qu'est-ce qu'on vous demande....? Voyons, est-ce de révéler ce que vous avez fait en Italie, de donner à la commission le nom de ceux avec qui vous êtes entré en pourparler? *Niente affatto* (pas le moins du monde), nous sommes maintenant convaincus que vous n'avez pas eu le temps de rien comploter avec les sujets de sa majesté; de quoi s'agit-il donc? Je le répète, le voici : de donner avec sincérité au gouvernement de l'empereur les renseignements que vous pouvez avoir sur les sociétés secrètes de Suisse, de Piémont, de France, d'Allemagne; de lui faire connaître tous les membres influents des carbonari et autres sectes dans les villes de ces différents pays, de lui dévoiler tous les plans, toutes les menées des exilés italiens, en désignant ceux d'entre eux qui continuent à ourdir des conspirations. A ce prix je m'engage, au nom de sa majesté, à vous faire repartir dans vingt jours au

plus pour votre patrie, avec ceux que vous aimez tant.

En prononçant ces mots, Salvotti cherchait à lire ce qui se passait dans mon âme. — Eh bien! reprit-il après un silence de quelques moments, vous ne répondez pas? vous ne saisissez pas avec empressement, avec transport cette planche de salut? Qui peut vous retenir? est-ce la crainte qu'on ne vienne à connaître que vous avez donné ces renseignements au gouvernement impérial? Mais par qui le saurait-on? Chez nous, tout demeure dans le mystère, jamais les secrets d'état ne sont divulgués par les indiscrétions de la presse. Redoutez-vous que les individus que vous aurez nommés ne soient inquiétés par leurs gouvernements? Mais vous savez que cela est impossible en Suisse et en France, et qu'une simple surveillance est tout ce que pourrait se permettre l'autorité; qui doit donc vous retenir, je vous le demande, puisque nul ne serait ni arrêté ni compromis directement à cause de vous, puisque vous n'auriez fait de tort à personne? Serait-ce le point d'honneur?.... L'honneur! je comprends qu'on y sacrifie ses affections et sa vie même, quand on peut se dire, quand on est sûr qu'en y manquant notre mémoire sera flétrie, tandis qu'en l'observant notre nom deviendra célèbre et glorieux..... Mais, jeune homme, songez-y!.... ce n'est pas cela ici : en cédant à nos conseils votre honneur reste à couvert; en vous y refusant, au contraire, il peut être compromis.....

Je fis un mouvement de doute et d'horreur..... — Oui, compromis, reprit-il froidement, car vous êtes dans nos mains, et il ne dépend que de nous de ternir votre mémoire, de vous faire passer pour faible quand vous aurez été héroïque; la procédure n'est-elle pas secrète? ne pouvons-nous pas donner telle couleur qu'il nous plaira à votre conduite, sans crainte d'être démentis?....

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je en joignant les mains....

— Ainsi donc, pauvre insensé que vous êtes, c'est sur les autels d'une divinité de convention, de cet absurde honneur, que vous vous offrez en victime, que vous étouffez la voix de la nature qui vous crie : Conserve tes jours, reprends ta liberté pour la consacrer au bonheur d'un père respectable dont la mort abrégera l'existence, au bonheur d'une sœur bien-aimée, d'un frère, d'une famille dont tu vas remplir à jamais les cœurs de désolation et de deuil! Le véritable honneur, comme la véritable religion, est de ne pas faire de tort, de ne pas faire de mal à ses semblables : en parlant vous ne nuisez à qui que ce soit; en vous taisant vous jetez dans le désespoir les chères personnes qui viennent vous donner une si grande preuve de tendresse et de dévouement... Choisissez, je vous le répète.

Si vous écoutez la voix de la raison, si vous avez à cœur d'éviter à votre père, à vos parents, la plus horrible de toutes les douleurs, si vous comprenez enfin que vous vous sacrifiez à une

chimère, et pour des gens et un parti qui, à cette heure, s'inquiètent peu de votre funeste position, et ne feraient pas le moindre effort pour vous en délivrer, vous rendrez hommage à la vérité, vous ferez acte de bon vouloir, de soumission méritante envers sa majesté impériale, qui, dans toute sa clémence, j'en prends ici l'engagement solennel, vous permettra d'aller avant vingt jours, au milieu des vôtres, respirer l'air natal et consoler votre vieux père... Songez aussi, ajouta-t-il en donnant à sa voix un accent plus marqué, songez que bientôt il ne sera plus temps d'acquérir à si peu de frais une si grande faveur; dès que les pièces du procès seront hors de mes mains, et cela ne peut être long, dès qu'elles auront été envoyées au sénat de Vérone, la position sera changée; l'affaire ne pourra plus être traitée ni secrètement ni facilement, et les grâces que l'on vous accorderait par suite de vos concessions diminueraient en raison même du retard que vous apporteriez à les faire.

Les renseignements qui peuvent avoir maintenant quelque importance pour nous en auront beaucoup moins dans quelques mois, alors que le dernier foyer des révolutions, que l'Espagne sera entièrement purgée des jacobins et des anarchistes; pesez tout cela dans votre sagesse avant de me répondre. Vous avez trop d'esprit pour ne pas rendre justice à la vérité de mes paroles, à la droiture de mes intentions.

Salvotti, voyant que je continuais à garder le si-

lence, m'interpela vivement : — Eh bien! ne m'avez-vous pas compris?... — Que trop, monsieur le conseiller, dis-je en faisant un effort inoui pour contenir ma douloureuse indignation... Montrer de loin au malheureux qui se noie la branche de secours qu'il ne saurait atteindre ne peut que redoubler son désespoir dans le fatal moment... Si ma cruelle destinée m'empêche de répondre à vos bonnes intentions, plaignez-moi!...

— Ainsi, reprit-il avec l'ironie qui lui était habituelle, vous restez sourd à mes conseils, vous refusez la vie, la liberté, et tout ce que sa majesté ferait dans sa munificence; et comme un insensé, comme un fils sans cœur, vous condamnez votre famille à vous voir périr sur un gibet; vous la privez de la consolation de vous embrasser!...

— Au nom du ciel, monsieur le conseiller, assez,... assez! Ce que vous demandez de moi n'est pas en ma puissance; épargnez-moi des épreuves et des tourments mille fois plus cruels que le supplice dont vous me menacez sans cesse; si je ne puis serrer sur mon cœur les infortunés qui sont venus de si loin pour me secourir, ce sera une poignante douleur; mais je te l'offrirai, ô mon Dieu! pour obtenir grâce devant toi au jour de ton jugement. Plus miséricordieux que les hommes, tu sauras distinguer l'imprudence de la perversité!...

Monsieur le conseiller, dis-je à Salvotti en le regardant avec assurance, traitez-moi aussi rigoureusement que vous le jugerez convenable; privez-

moi de tout, enfermez-moi dans le cachot le plus sombre, je ne vous demanderai ni grâce ni adoucissement ; vous me connaissez assez pour le croire... Mais, au nom de la pitié et de la justice, ne faites pas retomber sur ma famille, des rigueurs que vous ne devez exercer que sur moi ; n'employez pas votre pouvoir pour les éloigner de Milan, ne leur ôtez pas l'espoir de m'embrasser un jour ;... je vous en supplie au nom de sa majesté l'empereur, dont la bonté est trop grande pour souffrir de telles sévérités.

— Sa majesté l'empereur, s'écria Salvotti, dont la pâle figure avait repris l'expression de l'audace et de la colère, n'a aucune pitié pour les coupables obstinés, qui comme vous persévèrent jusqu'au bout dans l'endurcissement et l'impénitence.... Adieu, vous venez de mettre aujourd'hui le dernier sceau à votre sentence de mort.... Si votre père meurt de chagrin, si votre sœur et votre frère sont dans les larmes, n'en accusez que vous ! J'ai voulu vous sauver, je n'ai pas réussi : que la justice suive donc désormais son immuable cours.

L'impression que cette cruelle épreuve produisit sur moi avait été si profonde, si douloureuse, si accablante, que je restai longtemps à la même place, les poings fermés, les dents serrées à les briser, les yeux fixes et secs.... La contrainte que je m'étais imposée était telle, que la réaction fut terrible ! Bientôt l'indignation, la colère, la rage, s'emparèrent de mon cœur, un tremblement subit

agita tous mes membres;.... ma tête s'égara,.... des cris inarticulés s'échappèrent de mes lèvres.... Honneur!.... lui!.... honneur!.... Ah! Dieu juste, tu l'as entendu!.... Je m'élançai alors avec rapidité vers la porte, je la secouai avec violence; j'aurais dans ce moment payé de mon salut l'horrible joie de tenir Salvotti, de l'étreindre de mes bras nerveux, de l'étouffer!.... comme on étouffe un reptile immonde. Dans mon délire je conjurais Dieu de m'accorder le bonheur de la vengeance au prix d'une éternité de peines.... Je me demandais comment je ne lui avais pas sauté à la gorge; je taxais ma modération, mon sang-froid, de faiblesse, de lâcheté, je me méprisais!.... Ah! s'il était là, s'il était là! m'écriai-je à plusieurs reprises en grattant de mes ongles les barres de fer du guichet,.... comme je lui ferais payer cher ses odieuses paroles!.... Malédiction! il se rit de moi, il est l'arbitre de mon sort! il est le maître,.... et moi je suis captif,.... à sa merci;.... mes menaces, ma colère, ma vengeance, sont impuissantes.... Ah! que je suis misérable, mon Dieu! Ma tête s'égara de plus en plus, ma fureur devint telle, qu'au risque de briser ma chaise je la lançai plusieurs fois contre les parois de la prison;.... puis tout à coup, jetant par terre matelas et couvertures, je m'y laissai tomber, j'y cachai ma figure, tandis que ma main déchirait avec convulsion tout ce qui m'entourait!

Qui pouvait mettre un terme à cette poignante exaspération, à ce paroxisme du désespoir?.... Ce

fut ta pensée, oh! ma sœur, ta pensée qui me revint au cœur au moment où, dans mon coupable délire, je me plaignais d'être abandonné de Dieu et des hommes!... Mais elle est ici, près de moi,.... me dis-je en me dressant sur mon séant;... elle est ici!.... Et mes larmes coulèrent avec tant d'abondance, que mon cœur, oppressé jusqu'à en mourir, fut soulagé, que mes idées revinrent, que je rougis de mon emportement.... Malheur à moi si ma conduite pouvait lui coûter une larme de plus, si un seul mot, une seule imprudence pouvait retarder d'un jour le bonheur de les revoir!.... Les revoir, la serrer dans mes bras, et sa fille et mon frère!.... m'en retourner avec eux, je le pourrais....

Alors les paroles de Salvotti m'apparurent moins perfides, moins odieuses;.... ses sophismes sur l'honneur prirent à mes yeux de la spéciosité.... N'a-t-il pas raison, me disais-je, quand il prétend que je me sacrifie à la chimère de mon imagination plutôt qu'à la véritable loyauté? Qui sera compromis par mes paroles, qui en souffrira?.... Personne. Et quels sont ceux pour lesquels j'immole ainsi ma jeunesse, mon avenir, ma tendresse pour les miens, et l'amour le plus tendre?.... des hommes qui bientôt auront oublié jusqu'à mon nom! des hommes qui pour la plupart seraient aussi impérieux, aussi intolérants si leur cause venait à triompher, que ceux qu'ils veulent renverser aujourd'hui;.... et j'irais, pour de semblables scrupules, non-seulement périr sur l'échafaud, mais m'exposer à voir

flétrir ma mémoire?.... C'est qu'ils le peuvent, m'écriai-je en me levant brusquement de mon matelas, ils le peuvent!....

Qui pénétrera dans les mystères du cachot et d'une ténébreuse procédure pour venger mon honneur? qui le voudra? qui en aura le pouvoir? Voilà donc ce qui m'attend pour prix de mon dévouement à ma cause, de ma scrupulosité à tenir ma parole! L'indifférence et l'oubli de mes soi-disant amis, le doute sur ma fermeté, sur mon courage,... tandis qu'en cédant aux désirs de Salvotti je rentrerais sur-le-champ dans le monde, j'y reprendrais mes chères études, j'y retrouverais Lucy, ce doux soleil de mon âme, je rendrais la santé à mon père, je prolongerais ses jours.... Et ma sœur,... ma sœur, donc!... dès demain elle serait près de moi avec sa Louise, avec mon frère;.... et puis dans quinze jours partis,.... partis ensemble dans la même voiture, passer les Alpes, toucher la France,.... arriver à Paris, d'où je suis parti si nul, où je rentrerais si instruit.... Ah! Dieu puissant, qui pourrait y résister!.... Les saintes obligations de la nature, celles de la reconnaissance, de l'amour, m'en font un devoir, une loi.... Allons, il le faut! mon cœur le doit, et Dieu l'ordonne!....

Aussitôt je me retournai vers la porte et j'y frappai à coups redoublés; la sentinelle accourut: Riboni.... Salvotti, lui criai-je, Salvotti....

Mais ce dernier nom, en retentissant à mes oreilles, fit sur mon esprit une impression si

étrange, si lugubre, que je ne puis la comparer qu'à celle que doit faire éprouver le nom du démon évoqué par un infortuné qui, dans son désespoir, appelle à lui les puissances infernales.... Une sueur froide coula par tout mon corps; les regards fixés sur la porte, comme dans l'attente de l'apparition redoutée, j'éprouvais un indéfinissable sentiment de terreur et de dégoût.... Terreur qu'une lumière subite fit cesser tout à coup pour faire place à la honte!.... à la honte que je ressentis si vivement au cœur, que tout mon sang s'y glaça!.... Pour cacher la rougeur qui me montait au front, je me couvris la figure de mes deux mains.... J'étais sauvé!.... La conscience, en me faisant entendre sa voix sévère, avait conjuré l'orage de mon âme, et triomphé de l'irrésistible tentation qui m'avait fait chanceler un instant.... Mes yeux s'étaient ouverts.... Les sophismes de l'esprit, les séductions et les attendrissements du cœur, bien plus dangereux, bien plus difficiles à vaincre, cédèrent devant cette voix qui me disait: Et quand le monde entier ignorerait ta chute, n'en serais-tu pas moins avili à tes propres yeux?....

Le véritable honneur part de la conscience, et ne fait qu'un avec elle; la tache dont on couvre l'un, quoiqu'à jamais secrète, n'est pas, pour l'homme de cœur, plus excusable, plus tolérable que celle dont on chargerait l'autre..... — Les devoirs de cet honneur, tu le sais, ne sont pas relatifs, mais absolus... — Cette grâce qu'on te propose, c'est une

impunité qu'il faut acheter par des concessions, par des bassesses..... En t'y soumettant, tu donnerais aux ennemis de ta cause le droit de te mépriser... — Vérités saintes qui me rendirent toute ma fermeté, toute ma résolution. — Honteux de la faiblesse que je venais d'éprouver, de l'accès de délire dans lequel j'étais tombé, je m'empressai de refaire mon lit, de remettre tout en ordre, pour que le geôlier ne vît aucune trace de ma douloureuse exaltation. Il accourut en effet tout en émoi... —Eh bien, qu'est-ce? cria-t-il en entrant; que voulez-vous, *caro signor Francese?*—Rien autre chose, lui répondis-je, que du papier et de l'encre pour écrire: M. Minghini ne vous l'a-t-il pas dit? — Ah !c'est juste, c'est juste, je l'avais oublié; quand le conseiller Salvotti vient dans les prisons, voyez-vous, je perds un peu la tête : j'en ai tant de ces prisonniers; mais nous allons réparer cela. Il est resté bien longtemps avec vous le conseiller Salvotti, ajouta-t-il d'un air curieux et respectueux en même temps. — Puis, voyant que je gardais le silence, il reprit : C'est qu'il cause bien cet homme-là ! avec lui les murailles parleraient..... — Vous croyez, Riboni? et mon papier? — Pardon, signor, j'y cours. — En deux minutes il fut de retour : Nous avons l'ordre de rester près de vous pendant que vous écrirez, et cela ne doit pas durer plus d'un quart d'heure... Cependant nous avons tant d'affaire en ce moment, que nous vous laisserons la plume,

l'encre et une feuille de papier; ne perdez pas de temps, nous allons revenir.

A peine eus-je pris la plume pour écrire à mon frère, que mes larmes coulèrent dès les premiers mots tracés d'une main tremblante; la joie, les regrets, agitaient à la fois mon âme..... Ce que je sentais si vivement, je ne pouvais l'exprimer..... « Merci, mes amis, de votre bonté, de votre dévouement», se répétaient à chaque ligne; c'était le cri de la reconnaissance, le cri du cœur qui, dans les moments d'émotion profonde, manque de paroles pour rendre ce qu'il éprouve, et s'épanche par des exclamations, par des monosyllabes, qui n'ont de sens que pour ceux qui les lisent sous la même impression que le malheureux qui les a tracés.....

Fidèle à sa parole, Riboni vint chercher ma lettre, où quelques lignes à peine étaient écrites; je la pliai cependant. — Quoi! me dit-il, vous pleurez!..... et votre famille; votre sœur est ici?..... — Ce sont des larmes de joie. — Ah! tant mieux, *per Bacco!* tout ira bien! Demain, si vous voulez, nous aurons le temps, vous pourrez écrire encore une autre lettre à M. votre père, c'est l'ordre du conseiller Minghini; prenez courage, tout ira bien..... Mais il est tard, et, Dieu me pardonne, vous n'avez rien mangé d'aujourd'hui, je m'en vais vous envoyer ce qu'il faut, et du bon..... Tiens, dit-il à son premier porte-clefs, prends l'encre et la plume, et porte la lettre au conseiller; et toi, *cavaliere*

Panza, va-t-en vite chercher le dîner *del signor Francese. Servo suo.....* Et tous trois disparurent.

Dès avant le jour mes yeux s'étaient ouverts; la consolation, l'espoir, étaient dans mon âme; l'idée que je n'étais plus seul, que je pouvais d'un moment à l'autre recevoir des lettres de mes amis, ou les voir peut-être, dominait toutes les autres considérations; le bienfait que Dieu m'avait accordé, j'en jouissais sans arrière-pensée, et pour la première fois j'écrivis sur mon livre ces paroles d'un cœur soulagé, ranimé par la consolation inespérée qu'il recevait après tant de douleurs:

« D'où vient, ô mon Dieu! que mon cœur, qui ne se nourrissait plus que de tristesse et de regrets, se sent aujourd'hui pénétré de joie et d'espérances?... D'où vient que l'avenir ne se montre plus aussi sombre à mes yeux? C'est que ceux que je chéris le plus sont venus, protégés par toi, verser sur mes blessures le baume d'une tendre pitié et d'un pieux amour!... C'est que leur touchante charité, leur fraternelle tendresse, en consolant mon cœur, ont élevé mes pensées vers toi, Dieu de bonté, qui es la source de toute sympathie, de tout amour.... Verse donc sur eux tous tes bienfaits, comble-les de tes grâces.... Accorde-nous à tous la patience et la résignation au moment des épreuves; et comme tribut de mon humble reconnaissance, reçois, Dieu puissant! ma solennelle promesse de supporter avec douceur et mansué-

tude tous les maux qui m'attendent encore sur cette terre! »

Cette promesse sacrée, je l'ai remplie fidèlement jusqu'au dernier jour de ma captivité.

Vers midi, Minghini entra dans ma prison; je m'avançai vers lui avec empressement: — Eh bien, me dit-il, comment vous trouvez-vous aujourd'hui? La joie vous est-elle un peu revenue au cœur? Êtes-vous remis de vos émotions? Je viens de voir vos parents, votre sœur, que votre billet a consolée, et qui m'a remis celui-ci. — Comment vous exprimer ma reconnaissance, lui dis-je en ouvrant de suite ma lettre; mais, voyant que mes yeux se remplissaient de larmes, Minghini me pria d'attendre un instant. — Vous lirez mieux quand vous serez seul, et vous remettrez cette lettre au guichetier, quand il viendra vous apporter ce qu'il faut pour écrire à votre père et à madame votre sœur. — Quoi! à ma sœur aussi.... Que de grâces j'ai à vous rendre! Ah! qu'ils seraient heureux, ces amis si bons, d'obtenir la faveur de me voir!... — Ceci est plus difficile, reprit Minghini, surtout maintenant que vous avez irrité Salvotti contre vous.... J'avais espéré quelque chose de cette entrevue, mais j'aurais dû penser que vous êtes encore trop exalté. — Vous vous trompez, monsieur le conseiller, je ne suis que malheureux! De quoi Salvotti se plaint-il? Il m'a demandé ce qu'il n'est pas en mon pouvoir de lui donner; la passion et la colère ne devraient jamais, je pense, entrer dans le cœur

d'un juge, en présence d'un accusé. Salvotti m'a soumis hier à une torture qu'aucune législation ne saurait tolérer.... Ce qu'il m'a fait souffrir en pure perte est au-dessus de toute expression!... — Mais c'était pour votre bien, s'empressa de dire Minghini.... — Pour mon bien, juste Dieu! dites plutôt pour son propre avantage! Les moyens qu'il emploie sont indignes d'un magistrat, et si l'empereur le savait... — Il le sait, *mio caro*, n'en doutez pas; il l'approuve.... Pour parvenir à connaître la vérité, sa majesté nous donne carte blanche. — Alors quelle garantie reste-t-il au prévenu, m'écriai-je, quand il ne peut invoquer ni les lois protectrices ni le chef de l'état, et qu'il se trouve dans les mains d'un homme qui ne conserve des attributs de juge que celui d'accusateur; d'un homme ambitieux qui se propose pour but, non de découvrir simplement la vérité, mais de trouver ou de créer des coupables?

Ces paroles, que Minghini écouta sans m'interrompre, me confirmèrent dans l'opinion qu'il n'avait pas pour son collègue des sentiments bien affectueux. Quoi qu'il en soit, continuai-je, ce que je désire, ce que j'espère, c'est que Salvotti m'épargne à l'avenir de semblables scènes qui ne feront pas avancer le procès d'une ligne, et ne serviraient qu'à le déconsidérer de plus en plus à mes yeux. Minghini sourit alors d'un air qui semblait dire: Salvotti, *mio caro*, malgré ton habileté, malgré

toute ta ruse, tu échoueras, et j'en serai charmé, parce que ton orgueil m'est insupportable.

— Quant à m'empêcher de voir ma famille, il le peut, ajoutai-je. — Nous verrons, nous verrons, reprit Minghini avec chaleur, il ne faut pas désespérer; je parlerai au président de la commission; vous êtes dans une position toute différente de celle des autres prisonniers, on ne peut vous appliquer le règlement; soyez-en sûr, je ferai tout ce que je pourrai pour vous. Adieu, lisez votre lettre, je vous promets que vous en recevrez deux chaque semaine. Exact à obéir aux ordres de Minghini, notre gros geôlier arriva muni de tout ce qu'il fallait pour écrire : Deux lettres, ce sera long, lui dis-je; aurez-vous le temps de rester à les attendre? — Qu'en dis-tu, *cavalier* Panza, nous pouvons bien le laisser seul?... — *Già*, *già*, répondit le guichetier; d'ailleurs il n'y a que deux feuilles de papier.

Je commençai par la lettre de mon père, en lui demandant pardon du chagrin que je lui causais; en lui rendant grâce de sa bénédiction, je le suppliais de ne pas s'alarmer, que je le reverrais, que je passerais près de lui les dernières années de sa vie,... que nous devions espérer..... Et, en traçant ces lignes, j'avais la triste certitude que jamais il ne me serrerait sur son cœur! Pensée déchirante, que j'écartai de moi pour ne pas donner à ce que j'allais écrire à ma sœur une teinte de tristesse et de découragement..... Je m'y montrais, au con-

traire, plein de joie et d'espoir..... Bientôt même je ressentis réellement tout ce que je feignais d'abord.... J'avais plus de confiance dans l'avenir, les illusions revinrent, et je m'y abandonnai avec un charme, avec un contentement d'autant plus balsamique, que c'était de mes chers amis, de ma bonne sœur, que me venait cette diversion à tant de souffrances! Que faisaient-ils, ces amis si précieux? quelles épreuves avaient-ils à soutenir? — C'est ce que j'ignorais entièrement alors, et c'est ce qu'il ne m'a été donné de connaître que dix ans après par la lecture d'un journal sur lequel ma sœur exprimait chaque jour leurs espérances et leurs douleurs. C'est elle qui va parler.

« Nous allâmes de suite, mon mari et moi, écri-» vait-elle le 1er avril, voir M. de Maupertuis, con-» sul de France à Milan, auquel nous étions par-» ticulièrement recommandés, pour qu'il nous » conduisît chez le directeur de la police, comte de » Torresani, afin d'obtenir de lui notre permis de » séjour à Milan. Le directeur nous reçut avec » beaucoup de politesse ; notre démarche était, » disait-il, trop estimable pour qu'il ne fît pas tout » ce qui dépendrait de lui pour nous être utile. Il » ajouta que le pénible devoir de ses fonctions lui » avait fait voir Alexandre plusieurs fois, et que » cela avait suffi pour reconnaître en lui un jeune » homme excellent, d'une âme belle et généreuse, » et du naturel le plus aimable ; que la lecture de » son journal, sur lequel il déposait chaque jour

» ses plus secrètes pensées, lui avait prouvé que ce-
» lui qui écrivait ainsi était digne d'estime... Com-
» bien ce discours était consolant pour nous! De
» là nous sommes allés, toujours accompagnés par
» notre consul, chez M. le comte Pactha, secrétaire
» général du gouvernement; c'est un homme
» jeune, aimable, dont les manières sont fort dis-
» tinguées. Il nous a comblés de choses flatteuses,
» et nous a promis de parler à tous ceux desquels
» dépend le sort d'Alexandre; et lui aussi nous a
» répété tout ce que le directeur de la police nous
» avait déjà dit; tout ce qu'il savait de mon frère
» lui avait appris à l'estimer... M. Pactha s'est mon-
» tré rempli d'égards, et je suis charmée de dîner
» après-demain avec lui chez notre consul. Mon
» mari a vu le président de la commission inquisi-
» toriale, qui lui a dit que nous ne pouvions pas
» voir mon frère, mais seulement lui écrire... Ah!
» quelle affreuse douleur!

» *4 avril.* — Je me trouve plus calme aujour-
» d'hui : nous avons dîné chez notre consul avec le
» comte Pactha, qui a été si excellent pour moi,
» que j'en suis sortie toute ranimée, toute conso-
» lée! Il m'a montré le plus vif intérêt pour mon
» frère. — Je le connais déjà si bien, a-t-il ajouté
» avec bonté, que je voudrais l'avoir pour ami,
» quoique nous soyons divisés pour nos opinions
» politiques; la lecture de son journal, écrit pour
» lui seul, me l'a fait juger et apprécier; une
» phrase surtout m'est restée dans le cœur : *Suis-je*

» *meilleur aujourd'hui?* — Pauvre frère, ai-je dit » avec émotion, il y aura donc ici quelqu'un qui » sera juste pour toi! M. Pactha nous assure que » nous devons avoir toute confiance dans la clémence » de l'empereur, qui fait toujours grâce pour les » délits politiques, alors même que la sentence ne » porterait que quelques mois d prison : espérons » donc!

» 5 *avril.* — Oh! quel jour heureux! nous avons » reçu une lettre de notre cher Alexandre; son âme » se ranime à la pensée que nous sommes près de » lui!... Le gardien de la prison est venu à onze » heures avec cette lettre, qu'il a fallu lui rendre » aussitôt après l'avoir lue..... Elle commençait » ainsi : Ah! mon ami, mon frère, que le ciel te » bénisse puisque tu n'as pas abandonné l'infortune! » Il exprime sa reconnaissance avec transport; sa » joie tient du délire... Les caractères étaient pres- » que effacés par ses larmes;... c'est moi qui l'ai » lue à mon mari et à ma fille; chacun de nous » pleurait amèrement. Pauvre Alexandre, la con- » solation est donc en ce moment descendue dans » ton cœur!... Combien de peines et de fatigues sont » payées par cette pensée! Il nous prie d'aller voir » le conseiller Minghini, qui est le membre de la » commission chargé de visiter les prisonniers. » Nous irons demain matin.

» 6 *avril.* — Il y a bien longtemps que je n'ai été » aussi heureuse que je le suis en ce moment : nous » étions à onze heures au palais de justice pour

» voir M. Minghini, qui nous a reçus avec la bonté » la plus parfaite; il semblait comprendre nos » peines, et y compatir avant même que nous eus- » sions ouvert la bouche. Il ne dit pas un mot de » français, mais il le comprend; ah! que je suis » heureuse de pouvoir m'exprimer dans sa langue! » Mon mari ne sait pas l'italien; il faudra donc que, » seule, je fasse toutes les démarches nécessaires. » M. Minghini m'a dit qu'il avait remis hier la lettre à » mon frère : en la recevant, en reconnaissant l'é- » criture, il fit un cri de joie, et se précipita à » genoux pour rendre grâces à Dieu de tant de » bonheur; puis il se jeta ensuite dans les bras » de M. Minghini, et ses sanglots l'empêchèrent de » parler. Il disait seulement : Ils sont ici... ils sont ici!

» Les yeux pleins de larmes de celui qui nous fai- » sait ce touchant récit prouvaient la bonté de son » cœur! C'est un si excellent jeune homme, ajoutait- » il, il est si sensible!... Un autre vieux conseiller, » qui se trouvait là, s'est approché pour répéter » aussi : (C'est vrai, c'est un excellent jeune homme) » *è vero, è un ottimo giovane!* — Tous deux nous » ont dit qu'Alexandre étudiait douze heures par » jour, et que tous les livres qu'il désirait pour ses » études lui étaient accordés; il est parfaitement » courageux et résigné; maintenant il sera gai, » continua M. Minghini; écrivez-lui quelques » lignes, madame, et dans un moment je les lui » remettrai : mon mari et moi avons écrit avec une » joie inexprimable. — M. Minghini m'a dit qu'il avait

» eu les soins les plus minutieux de mon frère, par » la seule raison qu'il était loin de sa patrie et de » sa famille;... que dans un mois environ la pre- » mière instance du procès serait terminée, et qu'il » nous serait alors accordé de le voir; il est impossible » que ce soit plus tôt, la loi le défend.

» J'ai demandé si la jeunesse de ma fille ne trouve- » rait point grâce, et si le bonheur de voir son oncle ne » lui serait pas accordé?—Il m'a promis de le deman- » der au président de la commission, et de me faire » connaître sa réponse demain; en attendant la fin » de cette première instance, nous pouvons écrire » et envoyer nos lettres à M. Minghini le dimanche, » et quelquefois le jeudi. Je l'ai quitté avec un » cœur plein de reconnaissance et soulagé de tout » ce qui l'oppressait.

» 7 *avril.* — A onze heures nous avions la ré- » ponse d'Alexandre; sa lettre est plus tendre en- » core, on voit que la joie lui revient à l'âme, le » pauvre enfant! Il termine ainsi sa lettre : J'en- » tends en ce moment les tintements d'une cloche, » peut-être, ô mes amis! le son arrive-t-il jusqu'à » vous?... — M. Minghini m'a fait savoir, en m'en- » voyant cette lettre, que ma fille pourra voir son » oncle demain, et qu'il faut que je la conduise à » onze heures à la police... Heureuse Louise!... » mais sa jeunesse ne la rend pas capable d'appré- » cier une telle consolation. Mon mari et moi nous » sommes allés voir le conseiller Salvotti, qui est » chargé du procès de mon frère, c'est, dit-on, ce-

» lui qui fait tout à la commission. Nous avons été » accueillis par lui avec politesse, il nous a parlé » d'Alexandre comme d'un jeune homme rempli » de moyens; la figure de Salvotti est belle; quoi- » que l'expression en soit sévère et dure, sa conver- » sation annonce un homme supérieur. — J'ai pen- » sé, en me voyant tout près de cet inquisiteur » si puissant et si redouté, que toute la destinée » de notre pauvre enfant était entre ses mains, et » mon cœur battait si fort, que j'avais peine à res- » pirer.

» 8 *avril.* — Le temps était ce matin aussi som- » bre que mes pensées. J'ai conduit ma fille à la » police, où m'attendait M. Minghini. Le geôlier » m'introduisit dans un appartement où était le » conseiller, et je suis restée stupéfaite lorsqu'il » m'a dit que la prison de mon frère était là, à la » police... Alors donc, a-t-il dit à Louise, qui res- » tait pâle et interdite... Son pauvre petit cœur bat- » tait si fort qu'elle ne pouvait parler... — Elle est » partie alors avec M. Minghini, qui la tenait par » la main, et je suis restée seule dans cet apparte- » ment, pleurant à chaudes larmes.

» Après une demi-heure d'attente, Louise est reve- » nue, et je suis sortie sans pouvoir articuler un mot à » M. le conseiller, qui paraissait profondément ému. » Ma fille nous a dit qu'elle avait attendu son oncle » dans une chambre, et qu'il y était arrivé peu de » minutes après, conduit par deux gendarmes; en » la voyant il s'est élancé vers elle, et, la pressant

» sur son cœur, il la couvrit de baisers et de larmes...
» Tous les vêtements de la pauvre enfant en étaient
» inondés... Elle le reconnaissait à peine, et lui-
» même ne retrouvait plus cette enfant qu'il avait
» laissée à neuf ans, et dont il était séparé depuis
» près de quatre années. — Son émotion était si
» forte, qu'il n'a pu lui dire que quelques mots pour
» nous, et répéter le nom de Louise en fondant en
» larmes! Pauvre Alexandre!... qu'éprouvera-t-il
» donc quand il nous reverra! »

XVII.

L'arrivée de ma famille à Milan m'avait causé des émotions si profondes, j'en avais été si fortement ébranlé, qu'aucune autre pensée ne pouvait trouver place dans mon esprit... Vainement cherchai-je à me remettre à la lecture, à donner un autre cours à mes idées... Malgré mes efforts, je revenais sans cesse aux chers objets de ma tendresse! Tantôt touché de leur fraternel dévouement, de leur présence; tantôt alarmé, désolé des angoisses qui les attendaient s'ils restaient à Milan jusqu'à l'exécution de la sentence, je me promettais d'employer tous les moyens de conviction pour les faire retourner en France avant le fatal moment; puis, lorsque je m'étais bien prouvé à moi-même qu'il fallait en agir ainsi, il suffisait de la moindre lueur d'espoir de les embrasser bientôt

pour que j'oubliasse toutes mes résolutions... Les revoir devenait alors ma pensée dominante, le seul bonheur auquel j'aspirasse de toutes les forces de mon âme!... C'était là que je concentrais mes désirs et mes craintes, c'était là ce qui me faisait vivre dans un tel état d'inquiétude et d'agitation, que les journées n'étaient pas assez longues pour en épuiser toutes les douloureuses anxiétés!... Les reverrai-je, les reverrai-je?... était l'incessante idée de mes cruelles insomnies.

Tout fatigué d'esprit et sans espoir au cœur, j'étais un jour plongé dans mes sombres rêveries, quand Minghini vint m'annoncer qu'il avait pris sur lui de me faire voir...—Mon frère? m'écriai-je... — Non, pas encore;... mais votre nièce : elle est là qui vous attend,... je retourne près d'elle, Riboni vous y conduira dans un moment... — Ah! monsieur, que ne vous dois-je pas! — Ne perdez pas de temps, reprit-il en sortant, ce serait autant de moins sur le peu de minutes qui vous sont accordées.

Cette faveur était pour moi tellement inattendue, tellement inespérée, que je doutais encore d'avoir bien entendu, quand le geôlier me dit : — Eh bien! monsieur ne s'habille pas? — De suite, de suite, m'écriai-je, *mio caro* Riboni, me voilà prêt, partons;... et je marchais si vite, que les deux gendarmes qui m'escortaient avaient peine à me suivre. — Arrêtez donc, arrêtez donc, criait derrière moi l'énorme Riboni, je veux vous accom-

pagner aussi, moi!... Mais je ne l'écoutais pas; guidé par les gendarmes, je parvins bientôt dans la chambre où m'attendait ma pauvre petite Louise. Quelle ne fut pas mon émotion en revoyant cette chère enfant, en la pressant sur mon cœur!... Comme je la contemplai, comme j'étais heureux de la retrouver si grande, si embellie! Hélas! mon cœur se brisait à la pensée que je devais pour toujours renoncer au bonheur de la voir croître sous mes yeux! Et les larmes, que je ne pouvais retenir, mouillèrent les cheveux et les vêtements de la pauvre enfant, qui, toute tremblante et respirant à peine, regardait avec étonnement, avec compassion, cet oncle qu'elle n'avait pas vu depuis si longtemps, et dont la longue chevelure, la figure pâle et l'air exalté, ne contribuaient pas peu à augmenter l'émotion et les craintes que lui avaient inspiré le triste appareil d'une prison.

— Vous avez dû bien souffrir en traversant les Alpes, lui dis-je en mettant ses petites mains dans les miennes, ta mère surtout, qui craint tant le froid?... Ton père est-il bien? La pauvre enfant ne me répondait pas, ou souriant tristement, n'articulait que des paroles entrecoupées de soupirs et de pleurs... — Dis-leur, ma Louise, que je les bénis! que c'est à eux que je devrai les seules consolations que je puisse désormais espérer dans ce monde..... Calme-toi, chère enfant, les larmes que tu me vois verser sont d'attendrissement et de reconnaissance... Tu leur diras aussi que M. Minghini

m'a comblé d'égards et de soins, que je lui dois beaucoup! que c'est en lui que je fonde mon espoir pour les embrasser un jour... Louise tournait les yeux vers Minghini comme pour le remercier, et pleurait...— *Non bisogna piangere, signorina mia*, « il ne faut pas pleurer, chère enfant), lui dit-il, cela vous fait mal ainsi qu'à votre oncle... Alors la chère petite, qui comprenait l'italien, essuyait ses yeux et s'efforçait de sourire.

— Ce ne sera pas la dernière fois que vous le verrez, ajouta-t-il en essayant de cacher les larmes qui mouillaient sa paupière,... ayez donc bon courage. — Mais peut-être auras-tu peur de revenir, lui dis-je, car c'est une vilaine chose qu'une prison... — Oh! non, mon oncle, pour te voir... — Dis-toi, chère enfant, pour t'encourager, que tu fais du bien, que tu consoles le pauvre prisonnier! — Ah! je n'aurai pas peur, sois tranquille, mon oncle, je ne pleurerai plus;... et puis maman viendra, n'est-ce pas, monsieur? — Minghini ne répondit pas... — Dis à ta mère qu'elle se tranquillise, assure-la bien, ainsi que ton père, que votre présence ici est le plus grand bonheur que Dieu pouvait m'accorder.

Minghini tira sa montre.— Est-il déjà temps de se séparer? lui demandai-je, — Il me fit signe que oui. — Viens ici, ma Louise, sur mes genoux, plus près de moi, que je te voie bien encore avant de nous quitter: .... vois-tu, dans la prison on vit de souvenirs, et je veux que ta douce figure s'imprime

bien dans ma mémoire pour me servir de consolation en y rappelant ton image.... Maintenant je n'existe que par la pensée.... Non, non, ne nous attendrissons pas, ne pleurons plus! la Providence veillera sur nous! Prie bien Dieu pour ton oncle, mon enfant, car il a bien souffert! prie-le, chère innocente, il t'exaucera.... — *Andiamo* (allons), dit Minghini.... — Tiens, rends ces baisers à ton père, à ta mère, dis-leur que je les aime..... Adieu, adieu.

Rentré dans ma prison, je restai longtemps sous l'impression, tendre et douloureuse à la fois, de cette première réunion qui avait réveillé tant de souvenirs dans mon cœur, excité tant de regrets! Cette enfant, que j'avais laissée si jeune, si petite, et que je retrouvais maintenant dans l'adolescence, m'avait ainsi rappelé combien de temps s'était déjà écoulé depuis que j'étais éloigné de ma patrie! Delà ma pensée, anticipant sur les années, se portait à l'époque de son mariage, et je sentais une amère douleur à l'idée que je n'y serais pas pour jouir de son bonheur et de celui de sa mère! Douleur qui s'augmentait encore à mesure que mon imagination me peignait tous les biens, toutes les jouissances intimes qui auraient pu embellir ma vie!

A la fin de cette journée, si féconde en émotions, j'écrivis sur mon livre: Comment, ô mon Dieu! pourrai-je supporter ma captivité avec patience, comment pourrai-je quitter la vie avec résigna-

tion, si je revois encore ceux qui me la rendent si chère?... Et pourtant, je le sens, si je suis condamné à ne plus les serrer dans mes bras, la mort me sera mille fois plus cruelle!

— La commission vous demande, vint me dire le géôlier, le lendemain.— Un frissonnement subit passa dans tout mon être.... — Je vous suis, répondis-je, dans quelques instants. Le procès et les interrogatoires, que j'avais oubliés depuis plusieurs jours pour ne songer qu'à ma famille, me revinrent alors à la pensée aussi nouveaux et aussi effrayants qu'aux premiers moments de mon arrestation; comme alors le doute et l'inquiétude s'emparèrent de mon esprit! Peut-être, me disais-je, a-t-on découvert quelque chose? peut-être Salvotti sera-t-il parvenu à déchiffrer sur mon agenda des signes que je croyais illisibles; et alors qu'adviendra-t-il de ceux qui s'y trouvent nommés?... Anxiétés cruelles, qui redoublaient encore à l'idée que de ces interrogatoires allait probablement dépendre la conduite qu'on tiendrait à l'égard de ma famille; mais j'avais heureusement assez d'empire sur moi-même pour ne laisser paraître sur ma figure aucune trace d'agitation et de trouble; j'arrivai donc comme à l'ordinaire à la commission avec un maintien calme et préparé à soutenir les nouveaux assauts de Salvotti. — Asseyez-vous, me dit-il sèchement: des semaines se sont écoulées depuis que l'impériale commission ne vous a entendu; elle espère que cette retraite vous aura inspiré des sentiments

meilleurs, que vous recomparaissez devant elle plus sage et plus véridique, que vous aurez compris, enfin, qu'il n'est de salut pour vous que dans la sincérité.— En prononçant ces paroles d'un ton solennel, Salvotti, qui tenait dans ses mains des papiers dont je connaissais l'importance, fixa sur moi, selon son habitude, ses yeux scrutateurs; loin de baisser les miens, je le fixai à mon tour, et nous restâmes ainsi nous entre-regardant pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'il perdit patience, et s'écria : Nous avons heureusement dans les mains de quoi vaincre cette impudence. Au moment où je vous parle le territoire helvétique est purgé de tous les intrigants et de tous les étrangers dangereux; il n'a fallu pour cela qu'une note de notre ambassadeur à la diète; l'Autriche, voyez-vous, jeune homme, a quatre cent mille baïonnettes toujours prêtes à faire respecter ses irrévocables volontés... L'Autriche sauvera l'Europe de l'invasion des idées révolutionnaires.

Sans donner aucun signe d'adhésion ou de doute, j'écoutais ces grands mots que Salvotti prononçait avec emphase, soit pour m'intimider, soit pour se donner à mes yeux un air d'importance et de pouvoir; voyant cependant que je ne répondais pas, il passa à son interrogatoire, qui fut employé, pour la plus grande partie, à vouloir me prouver que je devais avoir reçu beaucoup d'argent pour les frais de voyage et autres dépenses exigées par la mission politique dont je m'étais chargé en Italie. Il me

fut facile de deviner toutes les finesses et de déjouer tous les subterfuges qu'il employa pendant plusieurs heures pour arriver à ses fins; ce n'était là qu'un de ces accessoires du procès, qui, ne se rapportant qu'à moi, me laissait toute ma liberté d'esprit; mais il n'en était plus ainsi dès que Salvotti, après ses conversations *academiche*, dont il avait soin d'entrecouper l'interrogatoire, touchait tout à coup à quelques pièces scabreuses, ou jetait les yeux sur quelques indices qui pouvaient le conduire à établir une apparence de complicité entre les sujets milanais et moi. Je tendais toute mon attention, j'écoutais mot à mot chaque question, j'épiais le moindre geste, et je ne respirais qu'après avoir écarté par mes réponses les dangers que de pareils soupçons auraient pu faire planer sur la tête de ceux qui en étaient l'objet. Malgré les assertions de Salvotti, je vis que toutes ses recherches avaient été vaines, et que le procès en était resté juste au point où nous l'avions laissé six semaines auparavant; vainement s'efforça-t-il de m'alarmer par des menaces, ou de me faire tomber dans ses piéges par des suggestions perfides, j'étais maître du terrain et désormais, je me le répétais avec joie, j'avais la certitude que je serais seul en cause, que seul je serais compromis. Cette victoire, dont je me réjouissais dans le fond de mon âme, plaisait peu, on le conçoit, à l'inquisiteur habile et ambitieux qui triomphait presque constamment des pauvres détenus, grâce aux embûches dont il les entourait, et aux

indignes manœuvres dont il se servait pour les faire succomber. Aussi m'accabla-t-il de reproches, l'interrogatoire terminé; me répétant avec colère sa phrase accoutumée : —Vous serez pendu ! vous serez pendu !... Mais avant d'en venir là nous saurons employer des arguments irrésistibles pour vous faire ouvrir la bouche;... on ne se joue pas ainsi, sachez-le, de la justice de l'empereur; une semblable obstination, devant des preuves irrécusables, est sans exemple.... Toutes ces pièces, toutes ces lettres, tous ces noms ne signifient rien selon vous ! Étrange aberration ! vous croyez qu'on se contentera de pareilles dénégations? Non, certes, votre entêtement ne sera pas plus fort que la loi;... vous parlerez! vous nous révélerez les secrets...— Mais pour cela, monsieur le conseiller, encore faudrait-il les connaître.

— Voyez un peu quelle impudence ! s'écria Salvotti, en montrant aux deux juges assesseurs les papiers tant de fois cités...—Impudence! répliquai-je; non, monsieur le conseiller, non...—Les gens qui se font ainsi un jeu de la vérité, continua Salvotti, ne méritent pas qu'on ait pour eux le moindre égard: vous ne verrez pas votre famille, que nous obligerons à partir immédiatement de Milan; vous n'aurez plus la permission d'écrire, on vous ôtera vos livres..... Pas d'indulgence pour les coupables endurcis;... c'est la volonté de sa majesté, dont vous invoqueriez désormais vainement la clémence. — J'avais espéré, monsieur, dis-je à Salvotti, qu'une

fois mon procès terminé, je pourrais voir mes parents. — Eh bien, nous ne le terminerons pas; je puis, si je le veux, le faire durer deux ans encore..... Mais consolez-vous, ajouta-t-il avec une ironie amère, vous n'attendrez pas jusque-là le châtiment qui vous est dû; le gibet ne sera que trop tôt dressé pour vous.....

Quels efforts, mon Dieu! ne me fallut-il pas pour réprimer l'indignation, la fureur qu'excitait en moi un semblable langage!... Il faut savoir souffrir les maux que le destin nous envoie, me contentai-je de dire en quittant la commission pour retourner dans ma prison, où je n'étais pas rentré depuis un quart d'heure que Minghini parut.

—Mais à quoi songez-vous, *mio caro*? me dit-il; Salvotti est furieux, il vous accuse plus que jamais d'obstination et de mensonges; il proteste que votre procès ne finira pas de longtemps, et veut éloigner vos parents..... Que sais-je! il me reproche d'avoir trop d'indulgence pour vous; que résultera-t-il de tout cela, je vous le demande? Rien de bon. Votre famille, au désespoir, sera contrainte de partir; on vous renfermera dans quelque étroit cachot, sans livres... En vérité, il semblerait que vous vous faites un jeu de votre existence, et de la tranquillité, du bonheur de vos proches. J'avais espoir de vous réunir bientôt à votre sœur; mais tant que votre procès durera c'est impossible, vous resterez au secret... Pensez à tout cela, je vous en conjure pour vos pauvres amis;..... pensez-y! Et je

n'avais pas encore ouvert la bouche pour lui répondre, que déjà la porte était refermée.

Tout ce que je souffris, dans ce fatal moment, Dieu seul peut le savoir !..... Être cause du départ immédiat de ma pauvre sœur, de mon frère, venus de si loin et avec tant d'affection pour me prodiguer leurs soins, était pour mon cœur une pensée déchirante que je ne pouvais supporter ! Ne leur avais-je pas causé assez de chagrins ! Ce procès, toujours pendant, n'était-ce pas une effrayante perspective, un sujet continuel d'inquiétude et de transes mortelles? Comment répondre, en effet, qu'en prolongeant une semblable procédure, rien ne se découvrirait?... Salvotti était si habile ! — Tels étaient les deux sujets d'anxiété et de craintes sur lesquels s'appesantissaient mes pensées et brodait mon imagination. Tout le jour je fus sous le poids de ces appréhensions funestes qui me torturaient l'esprit, sans que je cherchasse encore le moyen de m'y soustraire, sans que j'y visse aucun remède. ...

Ah ! ma désolation était grande ! jusqu'au moment où l'idée me vint de couper court à toute accusation d'obstination, en déclarant à Salvotti que les papiers m'avaient été confiés par Buonarotti, qui seul me les avait remis; mais à peine cette pensée m'était-elle venue, que je la repoussai aussitôt comme une faiblesse, comme une violation de ma parole !..... Et des heures se passèrent avant que je revinsse sur cet expédient. Quels scrupules, me dis-je enfin, peuvent

désormais me retenir? La lettre de Buonarotti à son frère l'avocat n'est-elle pas signée de lui et de la même écriture que celle des pièces les plus importantes du procès? Ce que je puis dire ajoutera-t-il quelque chose à ce que sait déjà la commission? Non, sans doute. Et Buonarotti en souffrira-t-il? Non, puisqu'il n'est pas sous la griffe autrichienne, et qu'on lui a fait tout le mal qu'on pouvait lui faire en l'éloignant de Genève. Qui pourrait donc m'arrêter? Lui-même, s'il était présent, me conseillerait d'agir ainsi pour tirer partie dans ma défense de la lettre qu'il m'avait adressée à Milan, et de laquelle il résultait que j'avais abandonné la mission dont il m'avait chargé : ces raisons étaient justes, elles étaient concluantes, et cependant j'hésitai longtemps encore avant de m'y rendre..... Ce ne fut qu'après de longs combats intérieurs, de pénibles hésitations, que je m'arrêtai enfin à obéir à la voix de la prudence.

Appelé le jour suivant à la commission, j'y arrivai plus ému, plus agité qu'en aucune autre occasion; c'était en vain que je voulais maîtriser le trouble de mon âme, en vain que je cherchais à bannir de mon esprit cette pénible idée : et si la dignité de mon caractère allait en être compromise!..... Doute affreux qui venait de m'assaillir avec plus de force que jamais en entrant dans la salle de la commission, perplexité cruelle dont je ne sortis qu'en voyant Salvotti toucher et prendre

en mains des pièces qui intéressaient la sûreté d'une foule de personnes, et sur lesquelles il ne m'avait déjà que trop tourmenté : m'armant alors de résolution, je déclarai d'une voix émue que Buonarotti, connaissant l'intention où j'étais d'aller passer quelques mois en Italie, m'avait demandé, peu de temps avant mon départ, si j'aimais assez ce beau pays, pour travailler à son indépendance; qu'il m'avait alors reçu seul et sans formalités dans la société secrète dont les statuts figuraient parmi les pièces du procès, me remettant en outre beaucoup d'autres papiers, dont il devait me faire ultérieurement connaître le contenu et l'usage; qu'entraîné en cette circonstance par l'estime et la confiance que m'inspirait le caractère de Buonarotti, je ne m'étais chargé qu'accidentellement, et sans but déterminé, d'une mission dont j'ignorais d'abord les périls, et qui n'avait exercé, je le répétais, aucune influence sur ma détermination de voyager en Italie et d'y fixer mon séjour; que j'avais attaché si peu d'importance à ce qui s'était passé entre Buonarotti et moi dans les deux ou trois entretiens que nous eûmes à ce sujet, que je lui avais écrit à peine arrivé à Milan, pour lui annoncer ma résolution de ne plus me mêler de ces menées politiques; fait constant, dont la preuve existait dans la réponse de Buonarotti à cette lettre, que la commission avait sous les yeux.....

Salvotti, en m'écoutant parler, tantôt levait les

épaules, tantôt regardait les assesseurs en souriant d'un air d'incrédulité. — Est-ce là tout ce que vous avez à dire à la commission? s'écria-t-il en m'interrompant..... D'honneur! il faut que vous nous preniez pour de bien pauvres sires, pour venir nous déclarer avec tant de solennité ce que nous savons aussi bien que vous! N'avions-nous pas déjà par devers nous les preuves écrites que c'est Buonarotti qui était le chef suprême de votre société, puisque les lettres les plus importantes sont de la même écriture que la lettre de recommandation à son frère, et signée de lui? Vraiment, c'est par trop abuser de notre patience..... Je vous le demande de nouveau, est-ce là tout ce que vous avez à déclarer à la commission?

— Absolument tout, c'est la vérité.

— La vérité! et à qui ferez-vous croire que vous avez été initié par Buonarotti seulement aux sociétés secrètes? Toutes ces écritures diverses, ces lettres, ces noms, ces voyages mystérieux, prouvent jusqu'à l'évidence que vous appartenez depuis longtemps à ces sectes coupables, que vous en avez connu tous les membres, que vous avez été en rapport avec les réfugiés italiens, que vous êtes enfin un des plus accrédités et des plus dangereux agents des révolutionnaires.....

— C'est ce qu'il faudrait prouver, monsieur le conseiller; ce que je savais, je l'ai dit, je ne puis inventer pour vous complaire.....

L'irritation de Salvotti allait croissant; les épi-

thètes de menteur, pervers, obstiné, voltigeaient sur ses lèvres; puis, après force menaces, il se recueillit un instant avant de recommencer dans les interrogatoires la lutte nouvelle dont il espérait sans doute sortir plus heureusement que par le passé. Mais sa tenacité et son habileté d'inquisiteur vinrent échouer ce jour-là, comme ceux qui suivirent, contre une tenacité plus forte encore que la sienne; toutes ses ruses furent inutiles, tous ses efforts infructueux pour m'arracher un mot de plus.

Après des journées entières de débats, après des interrogatoires dont l'interminable durée était calculée de manière à fatiguer l'esprit du prévenu, à porter le trouble dans ses idées par une tension prolongée de toutes ses facultés, Salvotti ne put rien savoir, rien découvrir de plus que tout ce que la police connaissait avant lui, que tout ce que disaient les papiers; résultat peu satisfaisant pour l'amour-propre d'un homme aussi orgueilleux qu'habile, qui s'était flatté d'acquérir des droits à la faveur de son maître en exploitant ma triste position pour remplir les prisons de nouveaux détenus, et pour créer un procès politique aussi important que celui qu'il avait déjà dans les mains. Quelle merveille alors que moi, pauvre étranger, je dusse être victime de son désappointement? Et comment s'étonner d'entendre sortir de la bouche d'un juge aussi passionné, aussi partial, des paroles semblables à celles qui commençaient ou terminaient chaque interrogatoire? *Checché faccia o dica, lei*

non scappera la forca. «Quoi que vous puissiez faire ou dire, vous n'échapperez pas au gibet.» Satanique refrain qui me résonnait encore aux oreilles, lorsqu'arrivé auprès de l'endroit où je cherchais à découvrir la jeune fille aux violettes, les geôliers, au lieu de me conduire comme de coutume à ma prison, me firent prendre une direction nouvelle, monter un escalier, arrêter à une porte qu'ils ouvrirent: — Entrez, entrez, me dit Riboni tout charmé, c'est là qu'on vous a mis maintenant, ça vaut mieux qu'en bas, allez!

J'avais en effet devant moi une pièce fort spacieuse, qui aurait sans doute attiré toute mon attention si mes yeux ne fussent tombés de suite sur un homme d'une quarantaine d'années qui s'était levé au bruit des verroux que l'on avait tirés, et s'avançait vers moi d'un air affable en me tendant la main..... C'était un prisonnier auquel on me réunissait, comme je l'ai su ensuite, pour débarrasser les prisons du rez-de-chaussée, destinées aux prévenus nouvellement arrêtés.

La première impression que j'éprouvai en me trouvant tout à coup réuni, après un tel isolement, à ce compagnon d'infortune inconnu, fut un mouvement de joie qui se manifesta sur ma figure et dans mes manières en présence du geôlier qui nous félicitait de notre réunion; mais à peine nous eut-il laissés seuls, qu'à cette joie se mêla un sentiment d'inquiétude et de doute sur le personnage auquel on venait de m'accoupler: Qui sait, me disais-je,

si ce n'est pas là un de ces faux frères que l'on emploie ordinairement dans les prisons pour découvrir les secrets des détenus? Un tel moyen est digne de Salvotti; observons-nous donc, et tenons-nous en garde jusque dans nos moindres paroles... Mais cette défiance ne pouvait durer longtemps avec un homme du caractère de Rinaldini, le Brescian, dont le cœur était sur les lèvres, et chez lequel il était facile de reconnaître que le manque de fermeté et de force ne nuisait en rien à la bonté et à la candeur; partant de cette opinion, et me proposant d'ailleurs en toute circonstance la circonspection qui doit être la première règle de conduite du prisonnier d'état, je me sentis bientôt assez à l'aise avec lui pour jouir en paix du bonheur si doux, pour l'homme condamné depuis longtemps au silence, de pouvoir épancher son cœur dans celui d'un malheureux qui a supporté comme lui la captivité et la misère... Ah! comme ils passent vite ces premiers moments d'effusion où chacun des prisonniers se hâte d'apprendre à l'autre, et ce qu'il a souffert, et ce qu'il regrette, et ce qu'il espérait!... Qu'il faut peu de temps, dans cette situation forcée où la sensibilité et la sympathie sont excitées, pour établir entre eux une intimité que des années de relations ordinaires n'auraient pu obtenir! Quelques heures s'étaient à peine écoulées que je connaissais toute la vie, toute la famille, toute l'histoire de mon compagnon d'infortune; par quelle fatalité il se

trouvait maintenant sous les verroux, depuis combien de temps il était arrêté, et ce qui lui était advenu en arrivant dans la prison.

Moi-même je lui fis connaître par quelle bizarrerie du sort j'étais maintenant prisonnier d'état à Milan. —Quoi ! s'écria-t-il, vous êtes le Français dont l'arrestation a fait tant de bruit ? — Lui-même.— Ah ! *corpo di Bacco*, qui m'aurait dit, il y a deux mois, que je serais le compagnon de captivité de ce jeune étranger dont on racontait tant de choses !... On disait qu'il était neveu de Benjamin Constant, un fils de Lafayette, un envoyé de Paris, un homme qui savait tout enfin ! — En vérité, lui dis-je, on contait tout cela ?...

— Et bien d'autres choses encore ! — Mais vous étiez donc en liberté lors de mon arrestation ?—Sans doute, répondit mon compagnon en levant les yeux au ciel, j'étais libre, oui !... mais si inquiet, que cette liberté-là ne valait guère mieux que la prison. Écoutez un peu comment s'est passée cette malheureuse affaire : Je vivais à Brescia, heureux comme l'oiseau sur la montagne, jouissant du jour, comptant sur le lendemain, aimé de ma famille, de ma mère, de mes sœurs qui me soignaient !... ah ! qui me soignaient !... A ce souvenir le pauvre Rinaldini fondit en larmes. C'est que je les aimais aussi !... surtout la dernière, la Ghitta, qui était sur le point de se marier... Et ma mère, ma pauvre mère !... Je disais donc, reprit-il après une pause, que je menais une vie de

bien heureux... Chaque heure était réglée : le matin je restais chez la *mamma*, après la collation je sortais pour aller au cours, puis sur les trois heures j'allais chez l'*amica*. *Povera donna!*.... elle pleure maintenant! Figurez-vous qu'elle est déjà venue deux fois à Milan, et qu'ils n'ont pas voulu me la laisser voir, sous prétexte qu'elle n'est pas de ma famille, quand il y a plus de quinze ans que... mais *basta!*... A quatre heures moins dix minutes je rentrais à la maison, on mettait cuire le riz, et l'heure sonnant nous étions à table. Après dîner une petite heure de sieste, puis j'allais au théâtre dans la loge de la comtesse.... Pauvre femme! comme cela doit lui paraître triste si elle y va encore! Mais non, elle n'y va plus, j'en suis certain, son pauvre Angel est en prison?...

C'était là une vie, *caro mio*, à vivre cent ans pour le moins, tant elle était douce et tranquille,... un paradis, quoi! surtout pour moi, qui pendant des années avais usé mes jours comme employé du gouvernement, sous les Français s'entend.... Et c'est là ce qui fit mon malheur! car, au moment où ces bienheureuses révolutions de Naples et de Piémont éclatèrent, toutes les têtes se montèrent à Brescia, plus qu'en aucune ville d'Italie; le Brescian a la tête chaude et crie beaucoup, c'est le proverbe... Au moment donc de cette effervescence, des amis vinrent me dire : Eh bien! Rinaldini, voilà de grandes choses! Est-ce que le cœur ne t'en dirait pas de travailler pour ton pays,

toi qui as servi sous les Français?... Ce serait beau de renvoyer *gli Austriaci colle pive nel sacco**... Hem?... Moi je les écoutais sans répondre, un peu embarrassé, je le confesse; c'est bien scabreux, dis-je seulement... Bath! bath! me répondirent-ils, c'est le moment, ou jamais; d'ailleurs nous t'expliquerons bien mieux cela, dans quelques jours, à une réunion. — Que diable voulez-vous, *caro mio*? c'étaient mes amis intimes qui me parlaient ainsi, et malgré ma prudence, au lieu de m'en aller au théâtre, je me rendis à leur rendez-vous.

Ce qu'on y fit, ce qu'on y dit,... je veux ne plus revoir ma pauvre maison, si nous le savions, moi et bien d'autres; on y prononça de grands mots : indépendance italienne, dévouement patriotique... Ils me dirent que je serais capitaine de la garde nationale, pour mettre l'ordre en cas d'événements.... Je ne dis pas non, et voilà!... Depuis lors je n'en ai presque plus entendu parler, tout s'en alla, comme vous savez, à la débandade ; au nord comme au midi, chacun rentra dans sa coquille, oubliant ses velléités d'indépendance ; mais le gouvernement autrichien n'oublie pas, lui, et quoique en Lombardie on n'eût pas seulement renversé une guérite, un an après que tout était fini on commença les arrestations : d'abord à Milan, puis ailleurs, puis à Brescia!... *Dio santo!* jugez un peu de mes appréhensions quand on

* Les Autrichiens sans tambours ni trompettes.

vint me dire un matin : Sais-tu que les comtes D.... et M.... ont été arrêtés ? A cette nouvelle, je me sentis pris à la gorge, la respiration me manquait, et depuis lors je ne vivais plus, je ne jouissais plus de rien. — Pourquoi ne vous êtes-vous pas retiré en Suisse comme les autres? lui demandai-je. — Émigrer, moi!... Que seraient devenues ma mère et mes sœurs,... et l'*amica!* et mes habitudes !.. Car, voyez-vous, mes habitudes, c'est mon bonheur! c'est ma vie !... D'ailleurs, me disais-je, que puis-je craindre? qu'ai-je fait? Rien.... Et puis, mes amis ne me trahiront pas, restons, l'orage passera.... Quelques mois s'étaient écoulés, je respirais, quand un beau jour,... mais non, c'était un soir, on vint m'appeler au théâtre... C'étaient eux ! les agents de police.... J'ai bien des couleurs, n'est-ce pas? Eh bien ! je suis sûre que ma figure devint aussi blanche qu'une des statues de marbre de la cathédrale.... L'*amica*, heureusement, ne se douta de rien, l'infortunée !... Du théâtre ils me conduisirent chez moi pour visiter mes papiers, ce fut là le plus rude moment !... Quel coup cela allait donner à ma pauvre mère ! Pour lui éviter une si fatale secousse, je suppliai les gens de police de ne pas faire de bruit, ma mère en mourrait, leur dis-je.... Ils eurent égard à ma demande, et la visite se fit en silence.... Je retenais mes sanglots, et la famille ne se douta pas du malheur qui venait de m'arriver.... Mais, hélas ! tout se sut le lendemain ! Ma mère, déjà malade, fut frappée au cœur ! et à

cette heure, peut-être.... ah! c'est horrible à penser!

Et longtemps ses larmes coulèrent!...

— Quant à moi, reprit-il, on me fit monter en voiture et partir la nuit; dans quelle agitation, dans quelle inquiétude je fis ce malheureux voyage! Vous vous l'imaginez facilement! arrêté, conduit devant cette terrible commission, dont le nom seul me faisait frémir quand j'étais libre encore!... C'était pour en perdre la tête!... Aussi, quand on me descendit de voiture et qu'on m'eut fourré dans un de ces petits cabanons du bas, j'étais, je dois le dire, j'étais sans souffle et sans idées;.... figurez-vous un peu que la prison est si étroite... — Je les connais, je les connais.... — J'ignore combien il y avait de temps que j'étais dans cette cage, quand le gros Riboni, vous savez, vint m'apporter à manger.... *Altro che mangiare*.... (il s'agissait bien d'appétit, ma foi!), je ne faisais que pleurer.... Il remporta sa pitance. Plus tard je refusai encore; mais un des guichetiers ayant dit: S'il ne veut pas manger de gré, on le fera manger de force, je pris sur moi de goûter à quelques morceaux, pour leur ôter l'idée que je voulais me laisser mourir de faim; ils parlaient de chaînes, de cachots.... Tout cela n'était pas rassurant;... mon imagination travailla de plus belle; je ne fis qu'une larme toute la nuit,... j'appelais ma mère, mes pauvres sœurs.... la *mia donna!*... Je leur disais adieu! je me croyais perdu sans ressources, et j'é-

tais dans une telle agitation, dans un tel abattement vers le moment de paraître devant la commission, qu'un enfant aurait eu plus de défense que moi!... Je voulus nier d'abord, mais à quoi bon,... ils savaient tout; les autres avaient parlé. — Qui, les autres? — Mes amis, donc!... qui du reste n'en avaient guère plus fait que moi.... De sorte que je ne comprenais pas comment on pouvait nous accuser de haute trahison pour de simples causeries sans consistance et sans résultat. L'inquisiteur ne pensait pas ainsi, car il me dit que mon affaire était claire, et que, si je n'imitais pas mes amis en avouant tout franchement la chose, rien ne pourrait me soustraire à la rigueur des lois.... Il me montrait leurs interrogatoires, où mon nom était tout au long.... Que voulez-vous? il m'en dit tant sur ma mère, sur mes sœurs, que mon cœur se fendit! Puisqu'ils ont tout déclaré, m'écriai-je tout hors de moi, je ne les démentirai pas;... je croyais en être quitte!... Oh, bien oui! l'interrogatoire continua ce jour-là, on le reprit le lendemain, et pendant si longtemps, que mes idées tournaient pêle-mêle dans ma cervelle, comme des grains de poussière au souffle du vent; les questions suivaient les questions, comme si on pouvait en dire longtemps sur de pareils enfantillages, dont l'inquisiteur faisait à plaisir des affaires d'état. Quand il eut bien vanné la paille, il me renvoya dans mon trou, peu rassuré sur le sort qui m'attendait, car je ne me fiais guère à toutes ses belles paroles.

Enfin, un beau matin, il y a quelques jours, on me tira de ma tannière pour m'amener dans cette grande salle où je séchais d'ennui, mais où les journées se passeront bien mieux désormais, puisque mon bon ange m'a réuni à vous, mon brave Français, dont je plains de tout mon cœur la cruelle destinée!

Tout ce que me disait Rinaldini me faisait reconnaître l'homme sensible et bon, qui n'était certes pas fait pour se mêler à des menées politiques, mais dont les qualités étaient de nature à pouvoir se réjouir de vivre dans la même prison que lui; d'une humeur toujours égale, d'une complaisance inépuisable, d'une régularité parfaite dans tous les arrangements de la journée, sa société était pour moi souvent agréable, jamais gênante; bientôt même nous fûmes attachés l'un à l'autre, et ce fut avec sincérité que je remerciai le conseiller Minghini de me l'avoir donné pour compagnon. Quand on est deux, on s'abandonne moins à la mélancolie; au lieu de creuser l'avenir on cause, et cette diversion à l'idée fixe du prisonnier ramène le calme dans son cœur et le sommeil sur ses yeux. Les journées étaient donc pour moi moins agitées, moins pénibles.... Mon esprit, moins en proie aux tourments de l'incertitude, était plus libre; le rire même revenait parfois sur mes lèvres, mon caractère si gai reprenait le dessus. Je me trouvais un jour dans une de ces heureuses dispositions, lorsque l'on vint me prendre à l'impro-

viste pour me conduire auprès de ma nièce, et je fus avec elle, causant et gai comme au jeune âge, comme aux beaux temps de ma vie! Je lui parlai des jeux de son enfance, des tours d'espiéglerie que je lui faisais.... Aucune larme ne vint mouiller mes yeux, lorsque je l'entretins des soins que sa mère avait pour elle, et des espérances qu'elle plaçait sur sa tête; aucune tristesse n'oppressa mon cœur quand je l'interrogeai sur ses plaisirs, sur ses études, sur ses affections; le sentiment de mon infortune avait disparu devant le présent si plein de charmes, et l'avenir si radieux de cette enfant, dont la douce figure et la candeur rappelaient à la pensée les anges que le Seigneur envoyait à ses fidèles, à ses martyrs, pour verser du baume sur leurs blessures, ou pour les délivrer de leurs chaînes. Je me complaisais dans l'idée que cette âme si jeune et si pure, que cette fleur si tendre et si fraîche exhalerait un jour des parfums de bonté plus suaves encore, et qu'on dirait, en la voyant ainsi répandre autour d'elle la joie et le bonheur : Bienheureuse la mère qui a si bien rempli sa tâche envers Dieu et envers les hommes! La vue de cette chère enfant, ses grâces enfantines, ses paroles naïves, ses innocentes caresses, avaient rafraîchi mon cœur en y versant la consolation et l'espérance!

Il semblait que le souffle de Dieu avait ranimé mon âme, et que les sombres inquiétudes avaient disparu pour jamais! Merci, merci, du bien

que tu m'as fait, lui dis-je en m'éloignant; merci, ma Louise, des fleurs que tu m'as données, et que j'emporte avec tant de plaisir! mon compagnon et moi nous en respirerons la douce odeur, et je penserai avec bonheur que cette jouissance me vient de toi, pauvre chère enfant, que la Providence envoie au prisonnier pour lui annoncer que quelques joies l'attendent encore sur cette terre!... Adieu, fasse le ciel que tu ne sois pas seule quand je te reverrai!

La consolation au cœur et des fleurs dans les mains, je revins auprès de mon compagnon, qui me félicita de cette heureuse entrevue... Ah! s'écria-t-il en pleurant, pourvu que je puisse aussi revoir ma pauvre mère!

Voilà ce que ma sœur écrivait sur son journal, à l'occasion de cette seconde visite :

« 20 *avril.* — Cette journée a été bien heureuse, » notre cher prisonnier a passé une demi-heure » avec ma Louise; je l'avais conduite avec moi le » matin au palais de justice, où était M. Minghini, » qui me pria d'attendre un moment pour voir » Salvotti qui allait venir, et pour lui demander » de permettre à ma fille de voir son oncle. J'ai » attendu avec bien de la joie, et Salvotti est ar- » rivé peu de moments après; il m'a de suite » accordé la permission désirée pour midi, et m'a » promis que la première instance du procès serait » finie dans deux mois. A midi j'ai conduit » Louise à la police, où le geôlier, croyant que la

» permission existait aussi pour moi, nous a con-
» duites toutes deux dans une chambre de l'inté-
» rieur, après nous avoir fait passer par une quan-
» tité de galeries et de portes triplement vérouil-
» lées; il nous laissa seules, enfermées, et ma
» fille me dit aussitôt que cette chambre était
» celle où elle avait vu son oncle la première fois.
» Je m'approchai alors de la croisée, et je vis une
» cour dans laquelle était une sentinelle; un saule
» pleureur était dans cette cour, et son mélancoli-
» que feuillage pouvait seul rappeler aux malheu-
» reux prisonniers l'image du printemps. Beaucoup
» de petites fenêtres grillées avaient vue sur la cour,
» je tournais mes regards de tous côtés dans l'es-
» poir d'apercevoir mon frère;... mais bientôt mes
» larmes ne me permirent plus de rien distinguer...
» Louise me dit alors : — Écoute donc, maman,
» comme on marche au-dessus de nous,... si c'é-
» tait mon oncle?... J'entendis en effet le pas égal
» d'une personne qui se promenait en allant et
» venant dans la même direction; hélas! je re-
» connus bientôt ce pas, et je dis à Louise, que
» j'étais bien sûre que c'était celui de notre pauvre
» ami...

» Quelle impression douloureuse, et qu'il était
» pénible, mon Dieu! de se sentir et si près
» et si loin en même temps de notre cher captif!
» Le geôlier vint nous reprendre, en s'excusant de
» sa méprise, et me conduisit dans l'appartement
» où m'attendait M. Minghini, qui partit aussitôt,

» emmenant Louise par la main. Les moments que
» je passai là seule furent bien pénibles ! Ma fille
» me dit au retour qu'elle avait trouvé son oncle
» plus gai, et qu'ils avaient causé ensemble
» comme s'il n'eût pas été prisonnier ; elle lui a
» demandé si sa chambre était au-dessus de celle
» où ils se trouvaient, mais elle ne lui a pas dit,
» dans la crainte de l'affliger, que nous l'avions
» entendu marcher ; la pauvre enfant est toute
» charmée d'avoir donné un énorme bouquet de
» belles fleurs à son oncle, et qu'on lui ait permis
» d'en apporter ainsi chaque dimanche. »

XVIII.

Convaincu que la mort me séparerait bientôt pour toujours de mes pauvres amis, que je ne reverrais plus ma patrie ni mon père, je voulus profiter de la permission qu'on me donnait d'écrire tous les huit jours, pour qu'ils eussent au moins quelques souvenirs de celui dont ils devaient pleurer la perte. Ce fut cette pensée qui me fit surmonter la répugnance que m'inspirait la lecture qui devait être faite de ces lettres par un membre de la commission, ainsi que la contrainte que j'étais obligé de m'imposer en écrivant. Que de choses n'étais-je pas forcé de passer sous silence! que d'impressions ne devais-je pas cacher!.... Mais je me ré-

pétai : Quand tu ne seras plus, ils n'auront rien de toi que ces pages, écris donc !.... c'est une dernière consolation que tu leur dois !

J'ignorais alors que mes lettres ne pouvaient rester qu'une heure entre les mains de ma famille ; mais leur tendre amitié fut ingénieuse, et, pour échapper à tant de rigueur, ils copièrent chaque fois, avec empressement, ce que je leur écrivais. Voici quelques extraits de ces lettres, transcrites dans le journal de ma sœur ; lettres, je le dis encore, où je ne pouvais laisser parler mon âme, et qui n'étaient à mes yeux qu'un legs de famille, qu'un dernier cri de reconnaissance et d'affection de l'infortuné qu'on était venu secourir !

« 19 *avril.* — Mes bons amis, ce jour est heu-
» reux pour moi, puisque je peux vous écrire et
» répondre aux lettres si bonnes et si tendres que
» vous m'avez adressées : où je suis elles sont, ces
» touchantes lettres, les rayons d'un bienfaisant
» soleil sur une terre aride et glacée ! C'est un grand
» soulagement pour vous, j'en suis certain, de sa-
» voir que j'attends avec calme la décision de mon
» sort, comme c'est une consolation pour moi de
» penser qu'à l'incertitude de ma destinée vous ne
» joignez pas d'inquiétude sur ma position pré-
» sente. Certes, je suis loin de dire que cet état
» violent, que cette tension perpétuelle de l'esprit,
» que cette attente cruelle d'un avenir douteux
» ne jettent pas souvent sur mes idées le voile le
» plus sombre ; une semblable assertion ne serait

» même à vos yeux qu'une ridicule prétention au » stoïcisme, ou qu'une triste preuve d'insensibilité » et d'égoïsme.... Non, il n'en est point ainsi!.... Je » souffre, oh! mes amis, parce que je sens que » vous devez souffrir!.... Là est ma douleur, là » est mon désespoir!.... Dieu sait de quel prix » je racheterais les anxiétés que vous éprouvez sur » mon sort! Quelque consolation que j'éprouve de » votre dévouement, je préférerais, je vous le jure, » vous savoir dans notre France, ignorant mon » infortune....Vous ne souffririez pas, et mon cœur » serait calme!.... Demain vous aurez cette lettre, » puissiez-vous y lire tous les sentiments de mon » âme! Vous voir, vous embrasser, est le seul vœu » que je supplie Dieu d'exaucer;.... mais de l'espoir » je n'en ai pas!.... Adieu, adieu, cette pensée est » trop sombre.

» 26 *avril.* — Causer avec vous, mes amis chéris, c'est être heureux pendant quelques instants; » je parlerai d'abord de ma chère Louise, dont la » visite m'a causé un plaisir d'autant plus vif qu'il » était inattendu; aussi étais-je d'une gaieté digne » de mes meilleures années!.... Oui certainement, » ma sœur, c'était moi qui marchais au-dessus de » ta tête, nous n'étions séparés que par un mince » plancher..... Idée douce et pénible que j'éloigne, » parce qu'elle me fait trop de mal, et qu'elle dés- » espérerait mon cœur, où je m'efforce de conser- » ver la joie, en me disant sans cesse que vous êtes » accourue pour me donner des consolations! C'est

» avec cette douce pensée que je combats les tris-
» tesses de mon âme ; c'est en me répétant qu'une
» conscience pure, que des amis dévoués sont,
» contre la douleur, des remèdes bien puissants que
» je réagis contre les tourments de la captivité.

» *Samedi*, 10 *mai*.—Je vous ai suivis dans votre
» excursion, mes bons amis, jouissant avec vous
» des beaux jours qui vous favorisèrent, et du plai-
» sir que vous devez avoir goûté en parcourant les
» bords riants du lac de Como et les superbes
» plaines qui y conduisent. Je n'ai pu m'empêcher
» de reporter ma pensée sur le moment de mon
» arrivée en Lombardie.... La neige couvrait la
» terre, tout était triste, tout, jusqu'au soleil que
» je croyais toujours radieux en Italie!.... Plus su-
» perstitieux j'aurais peut-être regardé cet aspect
» mélancolique comme un avertissement du ciel!...
» Il en a été autrement!... que la volonté de Dieu
» s'accomplisse!... Chaque matin un soleil brillant
» est venu égayer mon âme, j'étais heureux plus
» que je ne saurais l'exprimer, en pensant que vous
» en profitiez..... Un beau ciel agit sur tous les
» êtres, même alors qu'on n'en peut jouir, comme
» nous, qu'à travers les barreaux d'une triste
» prison.

» Ta dernière lettre, ma bonne sœur, m'a rem-
» pli de joie et d'attendrissement; les preuves
» d'intérêt que ta famille veut bien me donner
» sont une douce compensation à mes peines : re-
» mercie-les pour moi, et dis-leur combien j'ai été

» touché de leur souvenir. — Ce qui m'a surtout » ému, c'est le récit de la maladie de mon père.... » Si je l'eusse su en danger, j'aurais été au déses- » poir!... Que sa bonté me touche; que son souve- » nir me pénètre!... Puisqu'il parlait tendrement » du pauvre captif, il le regrettait, il lui pardon- » nait! Et le pauvre captif en est consolé!... Ah! » si j'avais pu lui consacrer ma vie, comme j'aurais » racheté les larmes que je lui coûte maintenant... » Vivre pour les autres, devenait ma devise... Je » me sentais meilleur en m'abandonnant à cette » sensibilité que tu redoutais tant pour mon avenir, » toi, ma sœur si bonne! toi, qui me répétais si » souvent: Heureux celui dont la sensibilité est » guidée par la raison, car il a reçu en partage le » plus beau don du ciel! Heureux celui qui sait trou- » ver le vrai, le seul bonheur dans l'abnégation, » dans le dévouement pour les autres....- Mais pour » qui, mon Dieu! puis-je me dévouer aujourd'hui? » Que me reste-t-il? — Des regrets amers sur le » bien que j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait!.. » car Dieu avait mis dans mon cœur la sympathie » pour mes semblables et l'amour de la vertu!... » Puisse-t-il me pardonner mes erreurs, comme » vous m'avez pardonné vous-mêmes, oh, mes » amis! le chagrin que je vous cause!... Adieu, je » vous embrasse et vais penser à vous. »

Signori, nous dit un jour le geôlier Riboni, avec la gravité d'un huissier, la commission m'a chargé

de vous prévenir que ceux d'entre vous qui voudraient faire leurs dévotions pourront s'entretenir demain et après avec un ecclésiastique qu'elle a choisi pour remplir cet office. Êtes-vous déterminés, *signori*? c'est ce que la commission m'a ordonné de demander à chacun de vous. — Mon compagnon, sur lequel Riboni avait tourné les yeux, se hâta de répondre : Certainement, certainement; je suis prêt à voir ce digne prêtre, je le désirais. — Et vous, *signor Francese*, me demanda en souriant notre malin custode, le désirez-vous aussi? — Moi, non. — Mais faut-il vous mettre sur la liste? — Pas davantage; je ne suis point préparé à remplir ce devoir religieux. C'est bien, dit le geôlier en nous saluant, j'en ferai mon rapport.

Quelques heures s'étaient écoulées depuis ce message, lorsque Minghini nous arriva tout empressé, me prit à part dans un des coins de la chambre, et me dit d'un air d'étonnement : Quoi! vous refusez de faire vos pâques? — Sans doute. — Mais tous les autres prisonniers y consentent. — C'est possible; mais il s'agit ici d'une chose sacrée, d'une chose de conviction, et ma conscience.....

— C'est très-respectable, je le sais; mais songez-y bien! Voulez-vous être le seul dans cette catégorie? voulez-vous qu'on dise que vous êtes un athée, un impie? — Aimeriez-vous mieux, repris-je avec force, qu'on m'accusât d'hypocrisie, et que

moi-même je pusse rougir de cette honteuse capitulation avec ma conscience?

— Bath! bath! ce sont là des scrupules que je ne saurais comprendre de la part d'un homme d'esprit; je vous le répète, cela fera le plus mauvais effet, non pas auprès de nous autres juges, mais auprès de sa majesté, qui tient beaucoup à ces devoirs remplis comme preuves de soumission. — Comment! dis-je avec surprise, l'empereur s'occupe de semblables détails?... — Mais ne vous ai-je pas déjà déclaré, reprit Minghini avec vivacité, que l'on adresse directement de fréquents rapports à sa majesté sur la conduite de chacun des prisonniers, sur leurs moindres actions, leurs moindres paroles, et dans cette circonstance vous pouvez être certain qu'on n'y manquera pas. L'empereur, croyez-le, s'en formalisera, s'en irritera contre vous, qu'on aura soin de lui peindre comme un jeune obstiné, imbu de jacobinisme, sans religion et sans foi... L'empereur est dévot maintenant, il veut que tout le monde le soit, et surtout les prisonniers d'état. Ce sera, je vous le dis avec certitude, une note fatale contre vous, quand viendra le moment de votre sentence: C'est un pécheur endurci qui ne cède sur rien, se dira sa majesté.... et elle sanctionnera votre condamnation à mort!.... Mettez-y donc un peu de complaisance, cela n'engage à rien, tous le font.

— Je vous remercie, mon cher monsieur Minghini, de votre bonne volonté à mon égard,

mais agir ainsi serait contraire à ma manière de sentir et à mes principes; non que je blâme ceux qui font autrement, ou que je rejette les secours de la religion, loin de là!.... mais je ne suis pas maintenant préparé à remplir un devoir qu'on ne peut envisager légèrement; si j'étais prêt, si je me croyais digne de m'approcher de la sainte table, je le ferais alors par conviction, en prison comme en pleine liberté; aucun respect humain, aucune considération personnelle, ne sauraient, sur ce point, avoir de poids dans mon esprit. L'empereur, j'aime à le croire, loin d'attribuer mon refus actuel à l'endurcissement et à l'obstination d'un athée, n'y verra qu'un louable scrupule, qu'une juste crainte d'une conscience qui sent, qu'en matière religieuse, il ne peut y avoir d'accommodements.

—Désabusez-vous, reprit Minghini, l'empereur ne verra que le résultat sans remonter à la cause; ou plutôt il sera convaincu que le Français est un révolutionnaire qui ne mérite aucune indulgence. Faut-il que je vous parle encore de votre famille, de votre sœur qui le désire?..... Songez à la peine que vous allez leur faire.

— Épargnez-moi, mon cher monsieur, vos amicales instances, et croyez bien qu'il m'en coûte de ne pouvoir suivre vos conseils.

— Bien, bien... s'écria Minghini; après tout c'est votre affaire, et ce que j'en dis est uniquement pour votre avantage.

— Personne ne saurait en être plus persuadé

que moi; soyez donc assez bon pour ne pas m'en vouloir.

— N'en parlons plus, rien n'est plus sacré que la liberté de conscience; adieu, messieurs.

Bien persuadé de la convenance de ma conduite en cette circonstance, je restai tout le jour, invariablement décidé à ne pas voir l'ecclésiastique qu'on nous avait annoncé pour le lendemain, jusqu'à ce qu'une idée nouvelle, une réflexion plus sage, eussent modifié et ma manière de voir et ma détermination : persister dans le refus de me confesser et de communier, était une conséquence naturelle et nécessaire, soit de tous mes principes en matière de religion, soit de ma position même; mais ne pas consentir à voir le ministre de l'Évangile, à lui parler, me parut une exagération qui pourrait faire concevoir de moi une opinion que je ne méritais pas; j'étais prêt à me nuire dans l'esprit de l'empereur plutôt que de mentir à ma conviction; mais il était aussi de mon devoir de me montrer à celui que l'on m'avait choisi pour confesseur tel que j'étais en effet, plein de croyance en Dieu, c'est-à-dire, plein de respect pour la religion révélée et non pas incrédule, non pas matérialiste. Je résolus donc de demander le lendemain à être conduit près de l'ecclésiastique, aussitôt après que mon compagnon y aurait été appelé. C'est ainsi, en effet, que la chose se passa. Dès que mon tour fut venu, je descendis, escorté par des gendarmes, et je tra-

versai, au milieu d'une double haie de soldats hongrois, une cour qui conduisait aux prisons où j'avais passé trois mois au secret; c'est dans une de ces étroites cellules que l'on avait préparé une sorte de chapelle tendue de noir, éclairée par quelques cierges, dont l'aspect parlait d'autant plus à l'imagination, qu'on voyait à côté des ornements du culte, et près des emblèmes de la miséricorde divine les tristes signes de la captivité et du malheur.

Le prêtre se leva à mon approche; c'était un homme de taille moyenne, dont la physionomie, douce et bienveillante, annonçait tout d'abord qu'il savait compatir aux infortunes qu'il était appelé à connaître et à soulager!..... Il vint à moi, me prit la main d'un air affectueux, en me priant de m'asseoir près de lui. — Peut-être y a-t-il longtemps, me demanda-t-il avec bonté, que vous n'avez rempli vos devoirs religieux? les distractions du monde, ses plaisirs, nous empêchent souvent de penser à Dieu et de mettre en pratique les pieuses instructions que nous avons reçues dans notre jeunesse..... C'est, hélas! la condition de presque tous les jeunes hommes favorisés par la fortune et exposés aux séductions de la société; c'est dans cet oubli de ce qu'il y a de plus important ici-bas pour l'homme, de son salut éternel, qu'il passe une vie qui touche souvent à son terme, sans que Dieu, dans sa miséricorde, l'ait averti de revenir à lui! Heureux ceux qui n'attendent pas

pour se convertir que le Seigneur les ait frappés de son tonnerre comme le grand apôtre saint Paul!... Mais heureux aussi ceux qui, reconnaissant comme lui la main divine dans les adversités qu'ils éprouvent, ouvrent les yeux à la lumière, et trouvent dans le sein du Seigneur des consolations à leurs maux présents, et de saintes espérances pour l'avenir!..... Donnez-moi la joie de penser que vous serez un de ces prédestinés de Dieu, me dit-il en jetant sur moi un regard de suppliante bonté; prouvez-moi, ah! mon fils, qu'un malheur si grand, qu'une solitude si profonde, ont ramené votre cœur à notre sainte religion! et je remercierai Dieu avec vous d'avoir permis que l'adversité, qui est venue fondre sur votre tête, ne soit pas restée stérile de consolations et d'impérissables joies!.....

Il me parlait avec tant d'onction, tant de bonté, que l'idée que j'avais conçue d'abord, qu'il pouvait être un instrument de la commission, se modifia peu à peu, que bientôt même la défiance disparut entièrement.... — Permettez-moi, lui dis-je en français, de m'exprimer dans ma langue, que vous comprenez sans doute? .... — Oui, oui, mon fils, parlez français: les pensées intimes, les pensées du cœur ne se rendent bien que dans la langue maternelle, et je suis heureux maintenant de pouvoir comprendre le langage de votre admirable Bossuet et de votre divin Fénelon.

— J'avais d'abord résolu, continuai-je, de refuser

de venir près de vous ; mais des réflexions plus sages m'ont fait changer d'opinion, et je m'en applaudis aujourd'hui ;... je craignais, pour dire toute la vérité, que cette démarche, de ma part et dans ma position, ne pût paraître un acte de faiblesse, une concession faite aux circonstances ;.... et j'étais déterminé à m'en abstenir....

— Ainsi, mon enfant, c'était une fausse honte qui vous empêchait de remplir vos devoirs, de rendre à Dieu l'hommage que vous lui devez ?

— Non, mon père, non ; une telle considération ne m'eût pas arrêté si j'avais été convaincu, si j'avais pratiqué la religion catholique ;.... mais la foi, mon père, je ne l'ai pas !...

— Dites, mon fils, que vous ne l'avez plus !

— Je crois en Dieu, en sa puissance, en sa bonté ; j'attends une autre vie, je respecte la religion révélée, et j'admire la morale de Jésus-Christ....

— Et cependant, dit en soupirant le digne prêtre, vous ne pouvez admettre ni la divinité ni les vérités de l'Écriture sainte !... et vous vous croyez religieux parce que vous sentez des inspirations vers le Tout-Puissant ! parce que vous l'invoquez dans des moments de sensibilité et d'exaltation !... Hélas ! ce n'est là qu'une poésie du cœur et de l'imagination, qu'un pur déisme, sans autre consistance, sans autre base que le besoin d'une autre vie, que Dieu a mis dans notre âme, mais qui ne saurait

résister ni aux sophismes de l'incrédulité ni aux coups de l'adversité.

— Elle a suffi pourtant, mon père, pour me faire supporter avec résignation le sort fatal qui m'attend!....

— Ah! mon fils, me dit-il alors d'une voix si douce, que ses accents me touchèrent le cœur, je sais que dans un caractère comme le vôtre l'exaltation se soutient et s'augmente même en raison de la violence des crises et de l'imminence de la catastrophe;.... mais que l'épreuve se prolonge, que la prison et ses tristes ennuis succèdent à l'agitation du procès, et cette exaltation tombera, et cette croyance en l'Être suprême, ces élans vers Dieu, qui vous avaient soutenu dans le moment décisif, se refroidiront dans le silence d'une longue captivité! s'ébranleront sous les sophismes du doute,... vous laissant, désarmé et sans refuge, contre les regrets du passé, le dégoût du présent et l'incertitude de l'avenir! — A Dieu ne plaise, s'empressa-t-il d'ajouter, que je veuille en inférer que c'est là le sort qui vous attend!..... non, mon enfant; et si notre Sauveur Jésus-Christ exauçait mes prières, en touchant votre cœur, en vous reconduisant dans le sein de la sainte église, il vous rendrait cette liberté, ce bien si cher, dont les captifs seuls connaissent tout le prix!

— Je vous l'ai dit, mon père, je respecte la religion révélée; mais à cette heure, et dans ma position, il est trop tard pour en examiner la vérité; si

je consentais à feindre, à m'approcher des sacrements dans les dispositions religieuses où je me trouve, n'auriez-vous pas le droit de m'accuser de légèreté ou d'hypocrisie?..... Je ne puis mentir à ma conscience ni m'abaisser jusqu'au point de feindre une croyance que je n'ai pas; si je me nuis dans l'esprit de l'empereur, j'aurai du moins conservé l'estime de moi-même!

— Mon fils, s'écria-t-il, que sont toutes ces vaines considérations auprès de votre salut! Si cette religion, que vous respectez, que vous révérez, dites-vous, est la vraie, si l'on ne peut être sauvé qu'en la reconnaissant pour telle, qu'en la pratiquant, que deviendrait votre âme, oh! mon enfant, si Dieu vous destinait à la dernière épreuve, s'il vous enlevait bientôt de ce monde?

— Si je me trompe et si je meurs, mon père, Dieu aura pitié de moi! il sait, lui qui scrute les cœurs, que ce n'est point par mépris que je refuse de pratiquer la religion catholique; il jugera mes intentions et couvrira mes fautes du manteau de sa miséricorde!

— Vous reviendrez à lui, jeune homme, vous y reviendrez! Votre âme est trop sensible, il y a trop de piété dans votre cœur pour qu'un jour notre Dieu sauveur ne vous compte pas au nombre de ses plus chères brebis! Oh! je vous en supplie, foulez aux pieds tous ces respects humains: que sont-ils auprès de l'éternelle béatitude que la révélation seule nous promet et nous assure? Prenez en main

les livres saints, que vous ne connaissez pas; je vous le dis, lisez-les, méditez-les, et vous y trouverez, mon enfant, la sagesse, la vérité; vous y apprendrez l'humilité, la patience, le repentir; et en voyant que cette morale divine, que ce langage adorable, ne sauraient venir des hommes, vous y reconnaîtrez la main de Dieu, qui nous a envoyé son fils pour racheter nos péchés en mourant pour nous, et pour nous ouvrir les portes de la vie éternelle.... Alors votre esprit, qui n'est maintenant que ténèbres, sera éclairé; alors votre cœur, qui se roidit avec peine contre l'adversité, supportera son infortune avec joie, parce qu'il la supportera par amour pour son Dieu! alors vous serez prêt, toujours prêt à quitter la vie si les hommes vous condamnent, ou à soutenir avec résignation les maux d'une longue captivité, ou bien encore à édifier vos semblables par la sainteté de votre vie, si vous étiez rendu à la société.

Avec la religion vous serez partout et en tout temps résigné, heureux; plein d'espérances. Sans elle vous n'aurez ici-bas que désappointements, regrets, désespoirs, qui ne vous auront pas acheté cette félicité sans fin, que Jésus-Christ a seul promis à ceux qui croient en lui et qui ont souffert pour lui. Dieu, mon fils, continua-t-il avec une touchante conviction, n'aura pas en vain appesanti sur vous les rigueurs de sa divine colère.... Vous reviendrez à lui, à ce père miséricordieux, source première, source unique de consolation et de vé-

rité ! et quand par sa grâce vous aurez goûté les douceurs et les joies que donnent une foi vive et une pratique efficace, vous bénirez le jour où celui que nous appelons notre père, en vous condamnant tout à coup, sur cette terre, aux afflictions et aux larmes, vous aura rendu le plus précieux, le plus impérissable des biens, la croyance à sa révélation, et l'espoir de mériter par vos vertus les éternelles béatitudes.

— Ce que je bénirai, mon père, c'est que Dieu m'ait envoyé dans ma prison un ministre de l'Evangile, qui comprenne si bien la mission de paix et de consolation qu'il est chargé de remplir auprès des malheureux captifs.... Vos paroles, n'en doutez pas, laisseront des traces dans mon esprit et dans mon cœur, j'y penserai souvent, je les méditerai.... Et si jamais la conviction descendait dans mon âme avant mes derniers moments, je supplierais qu'on m'accordât la grâce de vous revoir encore, et d'être assisté par vous.

Si je refuse aujourd'hui d'accomplir les devoirs d'un chrétien, vous le voyez, mon père, ce n'est ni par mépris de la religion, ni par obstination, ni par athéisme; mon cœur peut être égaré, mais il n'est pas endurci; l'exaltation peut l'aveugler et l'entraîner loin de la vérité, mais il est sincère dans ses sentiments, mais il est ennemi de tout accommodement, de toute fausseté, de toute bassesse dans des choses et pour des choses où la conscience ne doit jamais en admettre, au prix même de la

vie.... Merci, mon père, dis-je en me levant, merci de votre indulgence et de votre bonté; quel que soit mon sort, c'est avec reconnaissance, et j'espère avec fruit, que je me rappellerai l'entretien que nous venons d'avoir; veuillez ne pas garder un souvenir trop défavorable d'un jeune Français dont les opinions politiques ne sont pas plus exagérées, plus exclusives que ses sentiments religieux, et qui n'a d'autre tort que d'avoir trop aimé votre malheureux pays!... A ces mots, je pris la main du bon prêtre, je la portai à mes lèvres, je la mis sur mon cœur, et j'entendis, en m'éloignant, ces paroles qui sortaient de sa bouche, aussi douces qu'une prière : Que Dieu, ô pauvre âme, prenne pitié de toi!

C'est ainsi que je me séparai de ce respectable ecclésiastique, dont les pieuses exhortations avaient touché mon cœur sans y porter cependant la conviction, parce que mon heure n'était pas encore venue, et que de longues épreuves m'étaient réservées avant que mon déisme, que l'attente de la mort ou la vue de l'échafaud n'avaient pas ébranlé, croulât sous les arguments de l'analyse, et sous l'accablante influence d'une perpétuelle captivité! C'est alors, c'est quand mes yeux commencèrent à s'ouvrir à la lumière, que les paroles du digne prêtre me revinrent à la mémoire, et qu'ils portèrent enfin le fruit qu'il en avait espéré pour moi. Puisse-t-il savoir un jour que c'est le souvenir de sa piété si sage, si charitable, si éclairée, si digne d'un mi-

nistre de l'Évangile, qui m'a servi d'antidote contre le dégoût et le mépris que m'inspira ensuite l'ignoble conduite de l'ecclésiastique choisi par l'empereur François, pour être notre confesseur à Spielberg; puisse la pensée que ses indulgentes paroles furent une des causes de mon retour à la vérité, lui être douce au cœur et lui donner cette consolation que Jésus-Christ a si divinement exprimée dans sa parabole du bon pasteur! L'effet que ce pieux entretien avait même alors produit sur moi fut tel, que pendant plusieurs jours mes pensées se portèrent uniquement vers la grande et difficile question des vérités religieuses, et qu'un instant ébranlé dans ma déistique croyance, j'aurais demandé des livres pour m'instruire, si je n'eusse craint de nouveau qu'on n'attribuât à des considérations personnelles ce qui n'était que le résultat de la conviction; puis la fin de mon procès, ma défense, que j'écrivis quelque temps après, achevèrent de me détourner de m'occuper à fond de cet important sujet.

XIX.

Cependant Salvotti, voyant que toutes ses démarches étaient restées sans résultat, résolut, avant de clore la série des interrogatoires et de se dessaisir des pièces du procès, de faire subir un examen à celle qui était accourue si généreusement pour me prodiguer des consolations et des soins ; à cette pauvre sœur, qui était loin de s'attendre que son amitié, que la confiance fraternelle que j'avais en elle, lui vaudraient l'honneur de comparaître comme témoin devant l'impériale commission. Voici de quelle manière elle rend compte, dans son journal, de cet arbitraire interrogatoire, que je ne transcris ici que pour donner une idée tou-

jours plus complète de la procédure autrichienne en matière de délit politique.

« *Jeudi*, 22 *mai*. — Ce jour a été bien cruel pour » moi! Au moment où nous allions sortir pour » porter au palais de justice la lettre du jeudi, le » concierge de la commission est arrivé, apportant » quelques mots de M. Minghini, qui me priait de » me rendre de suite devant la commission. Aus- » sitôt la pensée m'est venue que j'allais être inter- » rogée comme témoin, que peut-être même j'allais » voir mon frère.... Hélas! je ne veux pas montrer » plus de force que je n'en avais en effet, et il faut » bien avouer que tout en m'habillant mon trouble » était si grand que j'avais peine à me soutenir.

» En arrivant au palais, j'y trouvai le vieux juge » Pissini, qui se dérangea à peine pour me dire bon- » jour. Le bon M. Minghini prit la lettre que j'ap- » portais, et tandis qu'il la lisait je restais absorbée » dans la pensée de tout ce qui allait arriver...—Pau- » vre madame, me dit-il à voix basse, venez ici vous » asseoir près de moi, et prenez courage; Salvotti » veut vous interroger, il sera ici dans un moment; » j'ai voulu vous écrire moi-même, afin que vous » ne soyez pas effrayée; tranquillisez-vous donc, » tranquillisez-vous.

» M. Minghini me quitta pour aller visiter notre » prisonnier, lui remettre ma lettre. Après un quart » d'heure d'attente, Salvotti arriva suivi d'un autre » jeune conseiller. — Deux juges doivent être pré- » sents quand l'inquisiteur interroge un témoin, et

» un greffier écrit la demande qui lui est faite et sa » réponse. Mon calme dut prouver que je ne crai- » gnais rien; mais l'interrogatoire était à peine » commencé, que Salvotti fut demandé par le pré- » sident de la commission; je restai seule pendant » deux heures avec le vieux Pissini et le jeune con- » seiller: nous causâmes en italien de la France, de » ma fille, de l'éducation en général. A son retour, » Salvotti s'excusa de m'avoir fait attendre si long- » temps, et, en s'asseyant près de moi, ses regards » vifs et pénétrants cherchèrent à lire au fond de mon » cœur... J'ôtai alors mon chapeau en lui disant: Je » ne veux pas, monsieur, que rien vous empêche » de lire sur mon front et dans mes yeux. Je fus » interrogée avec insistance sur tout ce que je pou- » vais savoir de mon frère depuis douze ans; sur son » séjour à Genève, sur ses relations dans cette ville, » sur ses opinions et ses voyages en France.

» C'était, me dit Salvotti, un jeune homme dissipé » qui a causé bien des inquiétudes à son père...— » Vous êtes bien heureux, monsieur, si, dans le cours » de votre jeunesse, vous n'avez pas commis d'erreurs, » car erreurs de jeunesse ne sont pas fautes contre » l'honneur... — Madame, je n'ai rien à me re- » procher, même pendant ma jeunesse... — Vous » êtes bien heureux, monsieur, répétai-je... — Ces » mots firent sourire le jeune conseiller. — Salvotti » interrompit plusieurs fois son interrogatoire pour » me parler de mon père, de son mérite; puis, après » maintes et maintes demandes plus captieuses les

» unes que les autres, il voulut enfin me prouver
» que nous devions retourner en France, que notre
» séjour à Milan ne pouvait être d'aucune utilité à
» mon frère, et que lui-même désirait notre éloi-
» gnement. Il ne me fut pas difficile de lui prouver
» que le devoir et la tendresse nous faisaient une
» loi de rester.... Salvotti devint alors furieux. —
» Si vous croyez le voir une fois par mois, ainsi que
» c'est l'usage pour les autres prisonniers, vous
» nourrissez un vain espoir, madame, car il a été
» décidé par la commission que vous ne le verrez
» qu'une seule fois, et seulement la veille de votre
» départ.—Ce ne sont pas là les promesses qui nous
» ont été faites; mais cependant, s'il faut nous y
» soumettre, nous le ferons, sans pour cela consen-
» tir à nous éloigner.

—» Il n'y a pas moyen de tolérer, madame,
» la quantité de lettres que vous et votre mari écri-
» vez; croyez-vous donc que les conseillers n'ont
» autre chose à faire qu'à vous lire? Peut-être nour-
» rissez-vous l'espoir de le voir libre et de le rame-
» ner en France?... Peut-être croyez-vous au moins
» que, dans quelques années, il sera libre... Sur ce
» point encore vous vous abusez étrangement.

—» Je ne crois rien, monsieur, je ne sais rien; ni
» ce dont vous l'accusez, ni sur quoi vous pouvez le
» punir : comment donc pourrais-je savoir ce que
» nous devons craindre ou espérer? Si nous écrivons
» trop, c'était à la commission à nous le dire et à nous
» fixer sur le terme que nous devons y mettre. Je

» parlais d'un ton si ferme, que Salvotti dut se con-
» vaincre qu'il ne lui était pas facile de m'intimi-
» der; il n'en devint que plus irrité... Les autres
» conseillers gardaient un profond silence. On me
» lut l'interrogatoire tel qu'il venait d'être écrit par
» le greffier, et je signai chacune de ces pages; cet
» examen, véritable torture, dura depuis dix heures
» jusqu'à trois, et fut constamment fait en italien;
» je répondais également dans cette langue, et, par
» un bonheur que je ne puis expliquer, cela m'était
» aussi facile que si j'eusse tenu une conversation
» française : une seule fois, pendant ce long inter-
» rogatoire, la pensée que je pouvais peut-être
» nuire à notre pauvre ami vint glacer tout mon
» sang.... Je fis un violent effort pour chasser cette
» funeste idée, qui aurait suffi pour ôter tout cou-
» rage et toute présence d'esprit. Salvotti me de-
» manda si je voulais promettre de ne dire à qui que
» ce soit que j'avais été mandée devant la commis-
» sion, et interrogée par elle. — Je le promis sans
» hésiter, et en effet, je garderai le secret aussi long-
» temps que je serai à Milan. De retour chez moi,
» où l'on était bien inquiet de ma longue absence,
» je donnai un libre cours à mon indignation, à
» ma douleur!... Pauvre frère, quel sera ton sort
» si nous devons ajouter foi aux paroles de Salvotti :
» *Si vous croyez le voir libre dans quelques an-*
» *nées, vous vous abusez étrangement !...* »

Minghini, comme il l'avait promis à ma sœur, m'apporta lui-même la lettre qu'elle lui avait re-

mise pour moi. — Pauvre femme, me dit-il à demi-voix, comme elle doit souffrir maintenant!..... — Qu'est-ce donc, mon Dieu! lui dis-je avec effroi, qu'est-il arrivé? — Rien de fâcheux, *carissimo mio*, seulement elle est interrogée dans ce moment par Salvotti. — Quoi! devant la commission?.... Mais c'est une barbarie! examiner une étrangère, une sœur, sur des choses dont elle ne peut avoir aucune connaissance, et qui concernent un parent aussi proche, tandis qu'il m'a refusé les témoins à décharge..... Je vous le répète, c'est un abus affreux du pouvoir arbitraire;.... c'est une vexation, une torture que peut seul se permettre un inquisiteur tel que Salvotti! Je suis indigné de ce dernier trait de persécution! Et qu'espère-t-il de cet interrogatoire? Des renseignements que quatre mois de recherches de tous genres n'ont pu lui procurer? Et c'est par le seul espoir que quelques mots, quelques données insignifiantes d'ailleurs, le mettront sur la trace de ce qu'il cherche avec tant d'acharnement à découvrir, qu'il va causer à une pauvre femme, à une sœur déjà tant affligée, le saisissement et la frayeur qu'inspirent à juste titre à tous ceux qui en ont entendu parler, les mystérieux et vexatoires examens de la commission? J'ai supporté avec patience, avec résignation toutes les injustices qu'il s'est permises à mon égard. J'ai entendu, sans m'abandonner à l'indignation, toutes les injures, toutes les menaces dont il m'a abreuvé, mais puisque, sans ménagement pour sa qualité de

Française et de proche parente, il a osé soumettre ma sœur à cette cruelle épreuve, je ne contiendrai plus ma colère, je lui dirai..... — Ah! je vous en prie, dit Minghini, gardez-vous d'aller lui faire voir que je vous ai parlé de cet interrogatoire, vous me compromettriez, et, de plus, vous exposeriez vos chers parents à être renvoyés de Milan, c'est là où Salvotti veut en venir.....

— Je le sais, je le sais.

— Soyez donc prudent sur ce point, et si Salvotti vous parle de l'examen qu'il a fait subir à votre sœur dans votre prochain interrogatoire, modérez-vous au nom de ceux que vous aimez tant! car si vous vous emportez contre lui, n'en doutez pas, il fera tout pour éloigner votre famille; me le promettez vous?

— Vous pouvez y compter, quoi qu'il m'en coûte;... vous savez si je suis maître de mes mouvements! Mais, dites-moi, cet interrogatoire dont vous me parlez sera-t-il le *dernier*?

— Je le crois; on doit même vous y intimer d'écrire votre défense.

— Que Dieu soit loué! alors, au moins, mes pauvres amis seront tranquilles et pourront me voir! — Si je pouvais espérer, reprit Minghini avec le ton de bonhomie et d'intérêt qui lui était ordinaire, que vous suiveriez mieux mes conseils cette fois que par le passé, je vous dirais.... — Et il s'arrêta... — Parlez, parlez. — Je vous suggé-

rerais, mais sous le sceau de votre honneur..... — Parlez, je vous promets de garder le silence.

— Je vous conseillerais de déclarer à la commission que vous n'aviez pas les papiers sur vous en passant la frontière, qu'ils vous ont été apportés et remis très-peu de temps avant votre arrestation... Le fait est ainsi, continua-t-il; mais en l'établissant vous-même vous pourriez soutenir, et cela est des plus importants, que non-seulement vous n'étiez pas porteur de ces dangereux documents à votre entrée en Lombardie, mais qu'ils ne vous sont parvenus qu'après que vous aviez annoncé à Buonarotti que vous renonciez à votre mission; d'où il résulterait que, loin d'y avoir commencement d'action, vous auriez abandonné jusqu'à l'intention en mettant le pied sur le sol autrichien; eh bien, qu'en dites-vous?... ce serait un point capital, et si Salvotti ne vous a point pressé sur cet incident, c'est qu'il en a connu la portée dans l'intérêt de votre défense; quels obstacles y pourriez-vous trouver? — L'individu qui vous apporta les papiers ne pourrait être compromis, j'en suis certain, parce qu'il ignorait, selon toute probabilité, ce dont il était porteur, et quant à la personne de Bellinzona, qui lui avait donné cette commission, elle est assez connue déjà de la police pour que vous n'ayez aucun scrupule sur son compte... — Réfléchissez, ajouta Minghini en me quittant, c'est un conseil d'ami; dans quelques jours, dans quelques heures, peut-être, il ne sera plus temps,... pensez-y.

J'y pensai, je reconnus l'importance de l'avis et ne le suivis pas!

Je ne tardai pas, en effet, à être appelé devant la commission; au ton solennel que prit Salvotti en énonçant les premières questions de l'interrogatoire, je vis bien qu'il s'agissait ou d'un nouvel assaut, ou d'une dernière séance dans laquelle on devait chercher à parler à l'imagination du prévenu et à l'intimider.—Eh! bien! me dit-il d'un air de triomphe en suspendant ses interrogations, les Espagnols, sur lesquels le parti révolutionnaire fondait tant d'espérances, ont été écrasés par cette armée française, dans laquelle on s'était efforcé de fomenter la trahison et la révolte... Hein?... ces indomptables patriotes, ces fiers républicains, qui devaient périr jusqu'au dernier pour défendre leur indépendance, se sont dispersés dès les premiers coups de canon;... partout ils ont été battus par les troupes de monseigneur le duc d'Angoulême, qui s'est acquis une gloire immortelle dans cette rapide campagne; les cortès sont dissoutes, les révolutionnaires sont anéantis, l'Espagne, qui selon les gens de votre couleur devait être cause de la perte des Bourbons comme elle avait été cause de celle de Napoléon, est de nouveau soumise à son roi légitime; le dernier foyer du jacobinisme vient d'être étouffé; et l'Europe, ajouta Salvotti avec un malin plaisir du mal qu'il savait bien devoir me faire, l'Europe est désormais purgée de ces prétendues constitutions, qui n'étaient autre chose que des ca-

téchismes d'anarchie; partout, continua-t-il avec emphase, l'insolent drapeau de la révolte et de l'impiété s'est abaissé devant la bannière sacrée de la religion et de la légitimité : tout rentre dans l'ordre, tout se soumet, et la France même sera bientôt délivrée, je l'espère, d'une charte qu'un roi trop généreux n'aurait jamais dû lui octroyer.

Nous en sommes venus aux mains, mon cher, la lutte s'est engagée, et la bonne cause a remporté une victoire décisive. Toute résistance est donc désormais inutile; la partie est perdue pour vous,... perdue, répéta-t-il avec une satisfaction toujours croissante... Il n'y a que les fanatiques, les pervers ou les sots qui ne le voient pas; il n'y a qu'eux qui puissent hésiter à baisser la tête sous la force des choses, et à se réconcilier avec le pouvoir par des concessions ou des rapprochements. Croyez-vous donc, reprit-il après une courte pause, que tous ceux qui se sont égarés persistent comme vous dans la folle obstination de ne pas racheter leurs erreurs? Il en est un, et des plus hauts placés, qui s'est efforcé de rentrer en grâce auprès de la sainte-alliance par un acte solennel de repentir, et bien lui en a pris, car le brillant héritier du trône de Sardaigne aurait bien pu rentrer dans la nullité d'où les événements de 1814 avaient tiré le petit prince de Carignan!

—L'espoir du parti constitutionnel, le héros des révolutionnaires, le sauveur de la Péninsule, le roi d'Italie, dit alors Salvotti en appuyant ironiquement de plus en plus sur chacune de ses paroles,

est allé servir comme volontaire dans un régiment de grenadiers français, pour renverser en Espagne la constitution des cortès, qu'il avait acceptée et proclamée à Turin.... Vous voyez qu'il est difficile de se rétracter avec plus d'humilité, et de dire *peccavi* avec plus de contrition et de publicité.... A l'attaque d'une redoute il a, dit-on, franchi des premiers la palissade, bien qu'il eût laissé une de ses bottes dans un ruisseau fangeux ; le repentir donne du zèle et de la bravoure, n'est-ce pas? S'il eût montré autant de résolution lors de la révolution de Piémont, les affaires n'auraient pas été terminées aussi vite, je pense;.... mais heureusement que le caractère et la capacité de cet illustre personnage n'étaient pas à la hauteur de sa puérile et gigantesque ambition....

Il a rêvé un moment la gloire et les conquêtes! Le titre pompeux de libérateur de la patrie, de roi des Italiens, a retenti à son oreille.... Le rêve était beau, j'en conviens, mais il a failli lui coûter cher!.... Il n'avait pas songé, l'imprudent, qu'on ne se joue pas impunément de l'Autriche, qu'on court de grands risques à l'attaquer dans ses principes politiques, et plus encore à exciter les sujets de sa majesté l'empereur à se joindre aux ennemis de l'état. Ah! qu'il s'en est peu fallu que le gouvernement impérial, dans sa juste colère, n'éloignât à jamais du trône ce jeune insensé qui avait osé conspirer contre lui! et qu'il y a longtemps, à cette heure, que la couronne lui aurait été enlevée si nous eussions eu entre les

mains certaines pièces, certaines lettres qu'il écrivait ou laissait écrire, et dont nous connaissons l'existence.... *Basta*, *basta !* Il peut rendre grâce à la générosité de l'empereur, qui a eu pitié de son inexpérience ; car sachez-le bien, jeune homme, il n'est pas tête si haute que l'Autriche n'atteigne, quand il s'agit d'attaque contre ses droits et d'excitation à la révolte dans ses possessions d'Italie.

Malheur aux insensés qui tenteraient d'ébranler sa prépondérance dans ce beau pays si tranquille, si heureux à l'ombre de sa puissance, dans ce pays où jamais vos prétendues institutions libérales, cette peste des sociétés modernes, ne seront ni introduites ni tolérées, tant que la maison d'Autriche aura mille hommes sous les drapeaux. Il n'est, je vous le dis, ni pardon ni rémission pour ceux qui cherchent à renverser les armes à la main, ou à miner par de sourdes intrigues, la puissance autrichienne en Italie ; la politique de notre gouvernement est invariable sur ce point, tout ou rien : *Aut omnes*, *aut nihil* ;.... jugez donc si votre crime est grand à ses yeux !.... Pour écarter la réprobation qui pesait sur sa tête, pour rentrer en grâce et regagner son trône, le prince de Carignan, ce roi des Italiens, a fait amende honorable : tout ce qu'il savait sur ceux-là même qu'il avait excité à conspirer en Lombardie il nous l'a fait connaître ;.... imitez-le,.... ce qu'il n'a pas craint de faire à la face de tous pour conserver une couronne, faites-le ici sous le sceau du secret, il en est temps encore, pour conserver votre vie, pour conquérir votre liberté !

J'avais écouté Salvotti sans laisser paraître l'impression pénible qu'avaient produite sur moi les nouvelles désastreuses de l'Espagne, et je ne répondis que par le silence à ses exhortations réitérées de sauver mes jours en imitant l'inexplicable conduite d'un prince qu'il stigmatisait lui-même comme un être faible, qui, ayant vendu son parti et les siens, s'était déshonoré aux yeux de tous pour désarmer la colère de l'Autriche, et monter, grâce à sa clémence, sur un trône si *noblement* reconquis!.... Ce calme, cette modération, dont je ne me suis départi en aucune circonstance durant ma captivité, convenaient peu à Salvotti, dont la tactique inquisitoriale consistait principalement à pousser le prévenu, que ses menaces n'effrayaient pas, soit à l'attendrissement, soit à l'indignation, dans l'espoir que quelque élan spontané, quelques paroles imprudentes, venant alors à s'échapper de ses lèvres, lui révéleraient tout à coup ce que de sang-froid il eût tenu secret; mais ce moyen qui ne lui avait que trop souvent réussi auprès des infortunés détenus, venait-il à échouer, alors il tombait lui-même dans un état d'irritation qui, nuisant essentiellement à la sagacité de l'inquisiteur et à la gravité du juge, le plaçait dans une position fausse et inférieure vis-à-vis de celui qui avait su conserver le modeste maintien d'un accusé et la dignité du malheur! Cette fois, comme toutes les précédentes, Salvotti s'agita, m'accabla de reproches avant de recommencer l'interrogatoire, qui ne roulait plus que sur

des choses de peu d'importance ; enfin, quand il eut bien exhalé son mécontentement, et qu'il m'eut adressé encore quelques demandes, il me dit : Vous avez trois jours pour écrire votre défense, on vous donnera dans votre prison tout ce qu'il faut pour cela.

Personne, personne de compromis ! fut la pensée qui me frappa d'abord en entendant ces paroles.... Et cette pensée répandit dans mon cœur une telle joie, que j'eus peine à la contenir dans ce premier moment. — Ma défense? dis-je à Salvotti après quelques instants ; mais, pour la bien faire, cette défense, il faudrait que je connusse quels sont les chefs d'accusation qu'on fait principalement peser sur ma tête? Je demande donc que l'on me donne lecture de tous mes interrogatoires, afin que j'aie bien présent à l'esprit ce qui a été dit et fait pendant une si longue procédure ; sans cela ma défense est impossible. — Eh bien ! vous ne la ferez pas, s'empressa de dire Salvotti, car on ne vous lira pas vos interrogatoires. — Alors je n'écrirai pas. — C'est ce que vous avez de mieux à faire, jeune homme ; que pouvez-vous dire, en effet, pour atténuer votre crime? rien ; vous êtes coupable, la loi est là ; pour écarter son glaive vengeur de votre tête, vous n'aviez qu'une voie à suivre ; vous l'avez rejetée, c'est votre affaire. — Mais, monsieur le conseiller, répliquai-je avec force, on ne peut condamner ainsi un malheureux prévenu, sans lui dire auparavant sur quels points principaux repose l'accusation ; c'est lui ôter tout moyen de défense,

toute possibilité de prouver son innocence s'il est innocent, et de présenter des circonstances atténuantes s'il est coupable. Vous m'avez refusé le Code pénal, vous n'avez pas obtempéré à la demande que je vous ai adressée, de faire comparaître à ma requête les témoins à décharge; vous avez accumulé contre moi tous les indices, toutes les inductions, toutes les conjectures imaginables, et lorsque les examens sont à leur fin, lorsqu'un procès difficile, qui a duré des mois, grâce à votre insistance, va se clore, vous me dites : Vous avez trois jours pour votre défense!.... Mais sur quoi, je le répète, dois-je me défendre? moi qui ignore entièrement et vos lois et vos peines; moi, pauvre étranger, qui aurais eu besoin d'un conseil, d'un avocat pour plaider ma cause, et qui n'ai même pu obtenir de jeter les yeux sur le recueil de ces lois pénales, dont l'interprétation pouvait m'être si importante, et dont l'application, je le sais, peut m'être si fatale! Où sont les garanties de l'accusé, où sont ses défenseurs? — Ne vous ai-je pas dit, s'écria Salvotti avec colère, que j'étais votre juge, mais que j'étais aussi votre avocat! — Mon avocat! vous!.... mais vous êtes aussi mon accusateur; mais il est impossible qu'un inquisiteur reste impartial quand vient le moment du jugement, et qu'il défende l'accusé avec autant de zèle, autant d'insistance qu'il en a mis à prouver sa culpabilité! Que dirait-on en France si le juge d'instruction et le procureur du roi, dont vous cumu-

lez les attributions, étaient appelés, non-seulement à poursuivre les prévenus, mais encore à prononcer, comme juges, sur leur sort?

— Vous êtes en Italie, jeune homme, en Lombardie, entendez-vous? et non dans votre France, où les révolutionnaires peuvent impunément conspirer et insulter le pouvoir : ici c'est bien mieux, les coupables ne sauraient échapper à la justice. — La bonne justice, monsieur le conseiller, ne veut-elle pas, en tout pays, que l'accusé jouisse de la plus grande liberté possible dans sa défense, et qu'on ne l'expose pas à être jugé par ceux qui sont le plus intéressés à le trouver coupable? Je vous réitère ma demande pour la lecture des interrogatoires. — Et moi, je vous réitère que votre demande ne peut être accordée; que tout ce que vous pourrez dire ne servira à rien, que vous êtes perdu, que vous serez pendu... — Si monsieur le conseiller se trouve dans une disposition d'esprit aussi calme, aussi impartiale, lorsqu'il sera appelé à voter sur mon sort, il est certain... — Taisez-vous! n'attirez pas sur votre tête des châtiments plus prompts en aggravant vos torts. Vous êtes un insensé, à qui la commission, par commisération, devrait ôter la permission d'écrire sa défense... Allez, et songez que des phrases ne font nul effet sur des juges comme nous. Je voulais répondre, mais Salvotti avait sonné; les gardes vinrent, et je fus reconduit dans ma prison, où le geôlier m'apporta bientôt de l'encre et quelques feuilles de papier numérotées.

Je fus longtemps avant de me décider à prendre la plume pour écrire une défense qui me semblait une amère dérision ; j'avais désormais la certitude que personne ne serait compromis. Mon but était atteint, que m'importait le reste ?... Ne savais-je pas, depuis les premiers jours de mon arrestation, que c'en était fait de moi ? Tout entier à la satisfaction que j'éprouvais d'avoir triomphé des embûches de Salvotti, d'avoir sauvé de ses mains tant de pauvres Italiens, qu'un seul mot imprudent, sorti de ma bouche, pouvait rendre à jamais malheureux, je jouissais de cette victoire comme si j'avais eu l'espoir qu'un cœur ami, sachant un jour ce que j'avais sacrifié à ma cause, à ma parole, à mon honneur, rendrait à ma mémoire la justice qui lui était due; heureux du témoignage de ma conscience, et rendant grâce à Dieu de m'avoir exaucé, j'oubliais qu'après avoir rempli le devoir sacré de sauver les autres, il fallait aussi remplir celui de défendre jusqu'au bout mon existence si menacée!... Le souvenir de mon père, de mes parents bien-aimés, me le rappela et me fit surmonter le dégoût que m'inspirait un abus si criant et des mots et des choses les plus révérées.

J'écrivis donc ma défense, à laquelle je donnai ensuite d'autant plus de soin, que j'appris par Minghini qu'elle serait lue sans aucun doute par l'Empereur. D'un ton ferme et modéré, aussi éloigné d'une vaine jactance que d'une honteuse servilité, je m'efforçai de présenter sous son véritable jour,

et dans toute son entité, une affaire dont on avait exagéré l'importance et altéré la nature. Je rappelai d'abord que c'était fortuitement que je m'étais chargé de la mission politique qui avait causé mon arrestation; je faisais remarquer ensuite que cette mission n'avait pas eu spécialement pour but les provinces autrichiennes, mais toute l'Italie; puis je classais les faits de manière à prouver, non-seulement que je n'avais rien fait ni dit qui fût de nature à me compromettre avec les sujets de sa majesté l'Empereur, mais que j'avais renoncé même à toute intention de me mêler de cette mission, comme il résultait évidemment de la lettre de reproches que m'adressait Buonarotti et des autres pièces du procès; pièces que j'invoquais de toutes mes forces pour établir ma non culpabilité envers le gouvernement autrichien. Enfin, après avoir soutenu que la simple rétention des papiers, — vu l'absence de tout commencement d'exécution, et l'abandon des intentions premières, résultat évident des interrogatoires, — ne pouvaient en bonne justice me constituer coupable de haute trahison, pas plus que la possession d'une arme meurtrière ne suffirait, aux yeux de la loi, pour établir la culpabilité et justifier l'application d'aucune peine contre celui qui, dans un moment de délire, aurait eu l'idée de commettre un assassinat, et s'en serait repenti ensuite; je terminais en m'en remettant à la justice des juges qui étaient appelés, dans les différents ressorts, à prononcer sur ma destinée, et qui, je l'espérais, ne verraient dans toute cette af-

faire qu'une imprudence, blâmable sans doute, mais déjà trop punie par les tourments d'une longue prison et par la douleur de toute ma famille.

Plus j'avais réfléchi sur les accusations qu'on pouvait faire peser sur moi, plus je m'étais convaincu qu'une sentence capitale ne pouvait m'être appliquée, judiciairement parlant. Comment croire, en effet, qu'une condamnation à mort était réservée contre un homme dont tout le crime se réduisait, aux yeux de l'Autriche, à s'être trouvé nanti de papiers suspects, dont il n'avait fait aucun usage, et desquels il n'avait même plus l'intention de se servir? C'est là ce que me disait le bon Rinaldini, mon compagnon, en écoutant la lecture de ma défense : — Quoi! c'est là tout, reprit-il après quelques moments de silence!..... D'après les bruits qu'on avait répandus, je m'attendais... — Que j'avais révolutionné le tiers de la Lombardie au moins? lui dis-je ...— Oui, *mio caro*... Quoi! c'est là tout! — Mais ce tout, qui nous paraît de si peu d'importance, et qui ne serait rien effectivement devant des juges intègres et sous des lois moins arbitraires, me coûtera la vie devant les misérables que le gouvernement autrichien a choisis parmi les juges tyroliens, pour former cette commission inquisitoriale, destinée, non à juger équitablement les Italiens, mais à les condamner sans pitié... Ce n'est pas sur ce que j'ai fait qu'on prononcera, mais sur ce que je n'ai pas voulu dire... Ma tête tombera parce qu'elle n'a pas voulu s'abais-

ser!..... Rinaldini joignit les mains et dit : *Poveretto !... poveri noi !*

Le troisième jour je fus appelé à la commission, et je remis ma défense à Salvotti ; pendant qu'il la lisait à voix basse, on voyait sur ses lèvres le sourire ironique qui lui était habituel, tandis que de fréquents haussements d'épaules, et les regards d'insolente pitié qu'il jetait sur moi, trahissaient le mécontentement et l'impatience que cette lecture lui faisait éprouver. — Et vous croyez que toutes ces belles phrases serviront beaucoup votre cause ? dit-il en me fixant avec dédain... Votre erreur est grande ! ce n'était pas là le moyen d'améliorer votre sort... Vous le savez, toutes les déclamations ne sauraient faire disparaître le corps du délit ; les faits sont là.... — Les faits, monsieur le conseiller, pouvez-vous en alléguer un seul ? Hors l'existence de ces malheureux papiers saisis chez moi, qu'avez-vous à me reprocher ? — Et c'est plus qu'il ne faut pour encourir la peine capitale. — Dans votre opinion, je le crois ; mais tous mes juges ne penseront peut-être pas ainsi.

Salvotti se mit à rire en regardant les assistants : Vous saurez bientôt, reprit-il d'un air suffisant et dur, que les jugements de la commission inquisitoriale sont toujours confirmés par les tribunaux supérieurs. — A quoi sert-il donc d'avoir différents degrés de juridiction, lui demandai-je alors, puisque tout se décide ici, et qu'aucune de vos sentences n'est infirmée ? Pourquoi faire subir aux malheureux prévenus le tourment de l'attente ? Pourquoi

les autoriser à écrire une défense qui ne peut être ni éclairée ni complète, et que je n'ai rédigée que pour obéir à cet amour de la vérité, à ce sentiment de propre conservation que Dieu a mis dans notre cœur, et qui nous ordonne de défendre notre nom et notre existence, alors même que nous savons que nos paroles ne seront pas écoutées?

— *Basta! basta!* s'écria Salvotti en accompagnant ces mots d'un geste d'impatience : n'attribuez les malheurs qui vous accablent qu'à vous seul. Écrivez, ajouta-t-il en s'adressant au greffier, auquel il se mit à dicter en italien la défense que j'avais écrite en français, et qu'il traduisit avec beaucoup d'élégance et d'exactitude.

— Avez-vous quelques observations à faire sur cette traduction? me demanda-t-il, après que le greffier m'en eut donné lecture. — Aucune, répondis-je.—Eh bien, signez-la donc, ainsi que les autres feuilles de cet interrogatoire, qui sera le dernier, à moins que quelque découverte imprévue ne vienne nous donner les moyens de connaître la vérité que vous nous avez niée, malheureusement pour vous, avec tant d'aveuglement et d'obstination... Si quelque regret de perdre sitôt la vie venait vous assaillir dans le silence de votre prison, si un repentir tardif vous prenait au cœur, je serai là, toujours prêt à vous écouter, à vous servir auprès de sa majesté, qui avait espéré de vous plus de docilité et de soumission. Plus tard, quand votre procès ne sera plus entre mes mains, quand vous serez convaincu que je ne suis plus votre juge, peut-êtr

reviendrez-vous à moi;... mais sera-t-il temps encore, ajouta-t-il?... — Je le souhaite pour votre père qui vous pleure, pour votre famille, pour votre sœur, que votre supplice... — Ils sauront, comme moi, monsieur le conseiller, se résigner à la terrible épreuve que la Providence nous envoie!

Quelques moments après, j'étais revenu dans ma prison, où je retrouvai mon pauvre compagnon tout inquiet de ma longue absence.—Je craignais, me dit-il en me sautant au cou, qu'ils ne t'eussent séparé de moi; tu es si bon, tu me consoles si bien! Tes interrogatoires sont-ils terminés? ton procès est-il clos? et ta défense, quel effet a-t-elle produite sur eux? — Aucun; pouvais-tu en douter? — Ah! les vendus,... s'écria le bon Rinaldini;... et ce sont là des juges!

Le lendemain Minghini vint me voir.— J'ai lu votre défense, me dit-il; il y a du talent, infiniment de talent dans votre écrit, trop peut-être, car malheureusement cela ne pourra que vous faire tort auprès de l'empereur. — Et que fallait-il donc? lui demandai-je. — Ce qu'il fallait? de l'humilité, de la soumission.—Dites de la bassesse, monsieur le conseiller... Minghini s'éloigna en me serrant la main, et en laissant échapper les signes d'une profonde pitié.

FIN DU PREMIER VOLUME.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L